N° 104 **Fiction** Juillet 1962

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

Nouvelles des auteurs de ce numéro

WARD MOORE

Le rebelle

Avec un humour pince-sans-rire, Ward Moore nous démontre que toute société engendre son conformisme propre, et par contrecoup son anticonformisme. Caractère valable pour n'importe quelle *société, et permettant donc d'aboutir au genre d'anticonformisme le plus inattendu.*



— « SOIS raisonnable, fils, » dit le père de Caludo, le regard légèrement détourné, « tu n'es plus un enfant. Ta mère et moi nous sommes préoccupés, c'est bien normal. Un jour viendra, quand tu auras une famille à toi, où tu comprendras à quel point nous... »

— « Ne crois pas que nous sommes bornés ou sectaires, » interrompit sa mère d'une voix douce en se déplaçant un peu sur le divan et rajustant sa tunique d'argent de façon que les plis tombent avec grâce de l'épaule à la hanche. « Te rappelles-tu, quand ton cousin Tristram s'est mis à écrire des vers, comme ton pauvre oncle était bouleversé ? Nous avons été les premiers à dire qu'il s'en lasserait et qu'il finirait par se ranger comme tout le monde. »

— « Et c'est ce qui est arrivé, naturellement. Ce n'était qu'une passade, nous le savions bien. Oui, certes, Tristram a de l'étoffe... Mais pas plus que toi, Caludo, pas plus que toi. »

Mr. Smith regarda son fils en face pour la première fois, et l'affection se lisait clairement sur son visage.

— « Non pas que nous tenions Tristram pour un modèle, » dit sa mère. « Si tu voulais, tu pourrais le surpasser sans peine. »

— « C'est justement là la question, » s'exclama avec vivacité Caludo. « Comme vous le dites, la poésie n'était qu'une passade pour lui. Il ne demande pas mieux que de faire ce qu'on estime acceptable, tandis que moi... »

— « Mon chéri, » dit sa mère, « pourquoi ne t'étends-tu pas confortablement au lieu de te percher sur cette horrible chaise au dossier raide ? »

— « Je préfère me tenir droit, » protesta Caludo sans espoir. « Je n'aime pas être couché, sauf quand je suis prêt à m'endormir. »

L'affection que reflétait le visage de Mr. Smith s'était changée en une

impatience et un ennui bien connus de Caludo qui s'y était habitué petit à petit au cours des dernières années.

— « Nous y voilà ! Qu'importe ce que font les autres... Ne compte que ce que tu prétends aimer. *Tu* aimes t'asseoir droit. *Tu* aimes porter ce costume incongru. *Tu* aimes être coiffé... » Par réflexe, il secoua ses propres boucles qui lui venaient aux épaules, teintes en bleu pâle, assorties à la perruque de sa femme... « de cette façon enfantine. *Tu aimes...* »

— « Voyons, Bach ! » exhorta Mrs. Smith. « Ta tension... » Elle posa son visage avec délicatesse sur la douce peau de son bras, saupoudré de talc irradiant, de sorte que ses cils peints couleur argent effleuraient à peine la chair. « Ce ne sont que des symptômes qui n'ont pas grande importance en eux-mêmes, mais ajoutés les uns aux autres, ils montrent... »

— « Ils montrent que tout le monde est à contre-courant, sauf toi, » reprit Bach Smith avec humeur. « Comme le dit ta mère ce sont des symptômes, et je m'en veux de ne pas les avoir remarqués plus tôt. Tiens, quand tu n'étais qu'un bambin, tu passais ta journée dehors au bon air à jouer, à prendre de l'exercice, échangeant tes jouets avec d'autres enfants mal-adaptés, au lieu de rester du matin au soir le nez dans un livre comme tous les garçons normaux. Nous nous bornions à rire quand tu nous racontais ce que tu deviendrais quand tu serais grand, au lieu de nous rendre compte que nous avions un sérieux problème en main. Nous avons été trop doux avec toi. »

— « Tu n'as jamais manqué de rien, » murmura sa mère.

— « Bon Dieu, fils... Est-ce que tu tiens à être un inadapté toute ta vie ? Ne veux-tu pas devenir un membre honorable de la société ? Ne crois-tu pas que tu as des responsabilités envers les autres ? Vraiment, je ne te comprends pas. »

— « Ecoute, papa. Je suis navré, réellement navré, si je vous cause du souci. Si vous pouviez seulement vous mettre à ma place. Je suis incapable de peindre, de sculpter, d'écrire. »

— « Tu as toutes les facilités nécessaires. Les meilleurs professeurs, les appuis et les encouragements. Il me semble que tu pourrais au moins faire un effort. Ce n'est pas comme si nous te demandions quelque chose de scandaleux ou d'extraordinaire. Est-ce que toute ton éducation va être perdue simplement parce que tu lèves les bras au ciel en disant que c'est trop dur pour toi ? N'as-tu plus aucun amour-propre ? Comment sais-tu ce dont tu es capable ou non ? »

— « D'ailleurs, » dit sa mère avant qu'il ait pu répondre, « nous ne demandons pas que tu fasses exactement ce que nous faisons, comment nous le faisons. Nous ne sommes pas de ces gens qui se croient parfaits. »

Elle regardait d'un air satisfait le mur où resplendissait de toutes ses couleurs le tableau de son mari *Scène à Teur en Dix Verts Tons,* mais Caludo savait qu'elle pensait à son œuvre personnelle, *Novella pour trois Clavecins et 95 Timbales,* en fa dièse majeur. Il reconnaissait franchement qu'ils avaient de l'étoffe. Tous les deux. Et il était fier d'eux en un sens. Sa mère poursuivit :

« Mais nous ne comprenons pas pourquoi tu ne veux pas choisir une carrière. Pourquoi ne te fixes-tu pas ? »

— « Mais si, maman, je t'assure. Seulement...

— « Seulement quoi ? » dit son père d'un ton engageant. « Voyons, nous ne sommes pas insensibles, ni pleins de préjugés. Nous savons que la jeunesse doit faire ses expériences, oui, et même parfois défier les conventions. Cela fait partie de la croissance. » Son visage soigneusement fardé avait un air béat sous les boucles bleues. Depuis le divan, il allongea le bras jusqu'à la table basse et pressa le bouton qui projeta une cigarette allumée entre ses lèvres. « Tu en veux une ? » offrit-il courtoisement, car il n'y avait pas de distributeur près de Caludo.

— « Non merci, papa. »

— « Est-ce que tu ne... ? » questionna sa mère, qui en prit une, elle aussi.

— « Non, » s'exclama Bach Smith. « Pas même par politesse, ni même pour se montrer sociable. C'est pareil pour l'alcool. Tiens, tu ne te rappelles pas ? Lors de la réception pour son quatorzième ou quinzième anniversaire — j'ai oublié lequel — garçons et filles commençaient à être en train, mais lui n'a pas voulu en avaler une seule goutte. Ni champagne, ni whisky, ni cocktail... pas même un peu de vin sec ou un verre de bière. »

— « Mais, papa, cela me rend malade. »

— « Allons donc, ce sont des idées. D'ailleurs est-ce que tu crois que les gens ne font que ce qu'ils ont envie de faire ? Qu'ils ne sacrifient jamais leurs propres fantaisies aux règles en usage ? T'imagines-tu que ta mère et moi, nous ne faisons que strictement ce qui nous plaît, sans égard pour ce qui est convenable et juste ? Grand Dieu, Caludo, souhaites-tu l'anarchie, le chaos ? »

— « Vraiment, papa, je ne prétends pas... Je veux dire, je ne suis pas le rêveur aux yeux égarés que tu as l'air de croire. Je sais que la plupart des gens — notre famille, nos amis, à peu près tous ceux avec qui nous sommes en relations — se contentent d'être romanciers, poètes, sculpteurs, musiciens. Je ne désire pas les changer. J'admets qu'ils sont nécessaires... »

— « Nécessaires ! » s'écria Mr. Smith d'un air furieux. « Nécessaires ! Par... »

— « Allons, Bach, je t'en prie. » Elle tourna la tête vers Caludo. « Je suis sûre que tu ne veux pas rendre ton père malade, mon chéri. Nous t'aimons et nous sommes fiers de toi, encore que nous ne comprenions pas ton attitude. Est-ce que tu ne veux vraiment pas mener une vie utile ? »

— « Maman, tu ne saisis donc pas ? Tout est dans la définition de ce qu'on appelle utile. Je reconnais que, pour le commun des mortels, pour la plupart des gens, travailler dans les arts suffit. Il se trouve que, moi, je veux autre chose. »

— « Suppose que tout le monde raisonne comme toi, » plaida sa mère avec calme. « Que deviendrait-on ? Je vois mal que tous se met-

tent à perdre la tête, mais suppose que cela arrive ? Comment ferais-tu pour avoir quelque chose à lire, quelque chose à entendre, quelque chose à voir ? Tu ne tiens certainement pas à devenir un inutile ? »

— « Non, maman, crois-moi. Ce n'est pas dans mes intentions. »

— « Alors... ? »

— « Il y a autre chose que l'esthétique dans la vie. Les êtres humains ne sont pas condamnés seulement au banal, à l'inévitable. Il y a tout un univers au-delà du monotone et de l'ordinaire, où certains peuvent travailler heureux jusqu'à la fin de leurs jours. »

— « Cela semble tout à fait mystique et fumeux, mon chéri. Est-ce que tu ne peux pas être un peu plus précis ?

— « Tu sais ce que je souhaiterais faire. J'en ai envie depuis l'âge de huit ans. »

— « Lubie de gamin, » marmonna son père. « Sois de ton âge. »

— « Vraiment ! » intervint sa mère. « Tu ne peux pas encore... à vingt-deux ans... vouloir être un... »

— « Homme d'affaires, » jeta son père. « Acheter et vendre. Devenir riche. L'ambition d'un gosse de huit ans chez un être adulte... Vieillis ! »

— « Mais, papa, tu admires toi-même les grands hommes d'affaires. Tout le monde les admire. Voyons, à l'école, nous avions des heures et des heures de bandes sonores concernant Morgan, Vanderbilt et Wanamaker... »

— « Certes. Et Ford, Gianinni et Woolworth. Je ne suis pas un bourgeois à l'esprit étroit, mon fils... Je révère ces grands hommes autant que toi. Peut-être davantage. Tu parles d'école... Je n'ai jamais eu que la note maximum au cours de commerce. Eh bien, je... »

— « Au cours de commerce, on vous sert des vieilleries. Pas étonnant que tu croies que les seuls grands hommes d'affaires sont morts. Et que le commerce est fini et enterré, simplement parce qu'il est possible de nos jours de s'en passer, de vivre sans lui — et de vivre assez confortablement, je suppose, si l'on n'a pas d'âme. Mais pour quelques-uns d'entre nous, ce n'est pas possible. Les affaires et les hommes d'affaires représentent trop de choses pour nous. Pas seulement les affaires d'autrefois ou les grands hommes immortels comme Nuffield ou Astor, mais les affaires modernes, vivantes, audacieuses, changeantes. Vous comprenez : pour moi, il ne me suffit pas de m'incliner devant Daniel Drew ou Charles E. Wilson ! Je veux continuer leur tradition. »

— « Caludo, tu nous taxes d'insensibilité. Pourtant, il ne se passe guère de dimanche que je ne regarde la page financière du *Times*. Je ne suis pas de ceux qui ne lisent jamais que les rubriques d'art et de théâtre, ou la page littéraire. Si tu avais dis que tu voulais devenir architecte, par exemple, ou quelque chose qui puisse être considéré comme vaguement pratique, j'aurais... je ne dis pas que j'en aurais été satisfait, mais je l'aurais admis. Mais ce... »

— « Papa... »

— « Quoi qu'il en soit, qu'est-ce qui te fait penser que tu es un Drew ou un Wilson ? Un Carnegie ou un Doheny ? Je peux moi aussi lancer des noms célèbres quand je le veux. »

— « Je ne me prends pas pour un Carnegie ou un Doheny. Je n'en espère pas tant. Mais que je ne puisse devenir un Rockfeller ou un Frick ne m'empêchera pas de me contenter du niveau que je pourrai atteindre... Ecoutez, je sais que c'est difficile pour vous de comprendre... »

— « Oh ! pas aussi difficile que tu le crois, mon chéri, » dit sa mère. « Quand j'étais petite, je voulais être mécanicienne et ton père voulait être... tu ne devinerais jamais... comptable. » Elle rit. Bach Smith sourit légèrement.

Pour la première fois, ce n'étaient pas des empêcheurs de danser en rond, des geôliers, des ennemis, mais des êtres humains qui avaient ressenti, même si ce n'était que faiblement, les impulsions qui le dominaient lui-même.

— « Peut-être que ma bizarrerie est une hérédité on ne peut plus légitime ! »

Son père se rembrunit.

— « Possible. Nous avons tous des idées saugrenues. Mais là est la question, ne le vois-tu pas ? Nous avons surmonté notre sottise enfantine avant qu'elle ne se cristallise en attitude sociale et même, peut-être, en délinquance juvénile... »

— « J'ai connu une fille qui s'était mise à raser les moustaches sur les collages. Elle a dû aller voir je ne sais combien de psychiatres, » intervint Mrs. Smith.

— « ... pour devenir des êtres adultes, responsables, dignes d'être des parents. Peut-être crois-tu que je n'ai jamais ressenti de nostalgie pour la comptabilité en partie double ou une machine additionneuse... ? »

— « Ou moi pour une clef à molette, » plaça sa mère en joyeuse parenthèse.

— « ... mais nous avons compris que c'étaient des rêves creux de jeunesse et nous les avons laissés en arrière. D'ailleurs cela ne veut pas dire que le souvenir d'une colonne de chiffres n'ait été transmué ici en une tache de couleur, là en un trait dans un dessin ou que le mouvement des pistons et des bielles n'a pas pénétré dans les symphonies de ta mère, mais il en a été de même pour d'autres aspirations que nous avons abandonnées avec notre enfance ou notre adolescence. Nous avons grandi, mon fils. Nous avons affronté le monde. Parfois, ce n'est pas chose facile, mais être un adulte, cela comporte des avantages, crois-moi. »

— « Je te crois, papa. Ma seule question est : pourquoi le commerce ne serait-il pas considéré comme une discipline adulte ? »

— « Nous ne pouvons pas tous nous tromper, » dit sa mère. « N'est-ce pas, mon chéri ? »

Caludo lutta contre la tentation de tomber dans la chaleur, la douceur, la mollesse d'un acquiescement.

— « Non, bien sûr. Seulement je pense — et je vous assure que je n'essaie pas de me dresser contre votre expérience ou votre sagesse — que pour certains, pour quelqu'un comme moi peut-être, il est possible d'être en même temps adulte et commerçant. »

— « Admettons, » dit son père avec patience. « Admettons. Mais cela représente une longue et dure lutte, et même si tu réussis, qu'auras-tu ? Une existence en marge de la société. Pas de situation, pas de sécurité, pas de considération sérieuse en dehors d'un cercle de cinglés qui parlent un langage que personne ne comprend et tombent en extase devant des choses qui n'intéressent personne. Et sans parler de cela, comment te justifieras-tu en attendant ? Comment pourras-tu affronter les jeunes gens de ton âge, garçons et filles, qui se font un nom comme auteurs dramatiques, chefs d'orchestre ou fresquistes pendant que tu poursuivras ta chimère financière ? »

— « Je pourrais peut-être avoir une Gainsborough, » murmura Caludo faiblissant, à la recherche d'un compromis.

— « Gainsborough ? » répéta son père, perplexe.

— « Tu sais bien, Bach, » intervint la mère. « Une bourse Gainsborough. De la fondation commémorative John Henry Gainsborough. Elle donne des subventions d'équivalence esthétique à des gens dans le commerce. »

— « Absurde. Courir deux lièvres à la fois. Des subventions d'équivalence esthétique ! Vraiment !... Quelle chance aurons-nous de concurrencer les Martiens si nos meilleurs cerveaux entretiennent des visées romantiques ? Tu ne crois tout de même pas qu'*eux* ont des bourses pour encourager des dilettantes, non ? Ou que *leurs* jeunes gens s'occupent de commerce au lieu de choses importantes ? »

— « Comment pouvez-vous être sûrs que telle chose importe plus que d'autres ? » demanda Caludo, sentant qu'il avait perdu du terrain depuis qu'il avait si bêtement soulevé la question de la bourse Gainsborough, et essayant de revenir à sa position précédente. « Regardez la question autrement. Vous dites que je ne suis ni Hartford ni Schwab. D'accord. Mais, avec tout le respect que je vous dois, le fait que toi, papa, tu n'es pas Botticelli et que maman n'est pas Mozart ne vous empêche pas de continuer vos travaux. »

Pour la première fois, ses parents semblèrent choqués.

— « Caludo, » dit finalement Mrs. Smith. « Ce n'est pas pareil. Pas du tout pareil. Nous avons notre modeste place dans le monde, mais nous la remplissons de notre mieux. Nous ne cherchons pas à échapper à la vie ; nous ne tournons pas le dos à ce qui est réel, vital et important pour poursuivre des rêves de grandeur. Nous faisons notre devoir, nos travaux quotidiens (crois-tu que je n'ai jamais envie de fermer le piano et de bricoler un avion à réaction ?) et nous sommes des mem-

bres respectables de la société, au lieu d'être de brillants excentriques. Tu peux te moquer des artistes — oh ! oui, tu t'en moques, Caludo ; tu te moques de nous au fond de ton cœur, je le sais — et estimer que nous sommes obtus, sans goût et arriérés parce que nous portons des tuniques au lieu de ces absurdes vestons et... comment appelle-t-on ça ?... « *pantalons* » dont tu fais parade. Ou parce que nous nous teignons les cheveux et portons perruques comme des gens normaux au lieu de nous donner en spectacle. Ou parce que nous nous couchons à des heures raisonnables au lieu de nous retirer à la tombée de la nuit et de nous lever avec le soleil comme toi, faisant de la nuit la nuit. Ne crois pas que nous ne l'avons pas remarqué, et nous avons eu honte en pensant que d'autres pouvaient le constater aussi. Que crois-tu qu'il arriverait si tout le monde avait tes idées ou agissait comme tu veux agir ? »

— « Je ne le demande à personne, » dit-il renfrogné et se sentant coincé. « Je trouve le veston et le pantalon confortables. Ce n'est pas une affectation de ma part. Et j'aime avoir les cheveux courts et naturels, sans teinture. C'est commode. Et je me lève tôt parce que... »

— « Parce que les gens ordinaires comme nous ne le font pas, » acheva son père triomphant. « N'importe quoi pour être différent. »

— « Papa, ce n'est pas ça du tout. Je me lève parce que je voudrais faire tant de choses et que les heures matinales sont les meilleures. »

— « Caludo, nous ne parlons pas la même langue, » dit Bach Smith. « Tout le monde sait que la matinée ne convient qu'à dormir... que personne ne peut être éveillé, et encore moins alerte, avant midi. Et si tu allais au lit à une heure décente, tu *ne pourrais pas te lever* avant midi ou une heure... »

— « Mais... enfin, ne pensez-vous pas qu'il y ait place sur terre pour plus d'une seule échelle de valeurs ? »

— « S'il en est ainsi, » dit son père, « ne crois-tu pas qu'il t'incombe de le démontrer ? Tu dois être prêt à mettre tes valeurs à l'épreuve des nôtres. Tu dois faire quelque chose de mieux (si tu as réellement foi en tes « valeurs », si tu n'es pas simplement un fainéant qui essaie d'échapper au travail) que de répéter à satiété comme un enfant retardé que tu veux faire ceci et que tu aimes cela. Tu dois prouver que tes valeurs sont réelles en triomphant des nôtres.

» Si tu tiens à être un homme d'affaires, tu dois démontrer au monde que tu peux t'imposer la discipline d'être d'abord un artiste. Fais ton apprentissage. Mets-toi à peindre, à écrire, ou fais, pendant cinq ou dix ans, quelque chose qui soit socialement acceptable. Témoigne des résultats de tes travaux en obtenant l'appréciation de critiques artistiques ou littéraires. Puis, quand tu auras rempli honorablement ton devoir dans le monde réel, il sera temps de te lancer dans cette existence de fantaisie si tu en as encore envie. »

— « Mais, papa... »

— « Je sais ce que tu vas dire. Qu'à ce moment-là, tu auras perdu ton

enthousiasme. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Voilà qui vient à l'appui de ma thèse. »

— « Caludo, » dit sa mère, « tu sais que ton père a raison. Un garçon aussi soigneusement élevé, aussi bien éduqué que toi ne peut pas ne pas le reconnaître. Ecoute-nous, nous qui t'aimons, qui t'avons dorloté depuis l'instant de ta naissance, qui avons veillé de longues heures, qui nous rappelons ta première dent, tes premiers pas, tes premiers mots. Fais ce que dit ton père. C'est pour ton bien ; au fond de toi-même, tu le sais. Ne nous déshonore pas. Ne gâche pas ta propre vie. »

— « Et n'oublie pas, » ajouta son père avec douceur, « que si tu es décidé à devenir un homme d'affaires, tu en seras un meilleur grâce à ton expérience de poète ou de violoniste. Et si tu persistes dans ton idée, rappelle-toi que tu peux peindre ou écrire toute la nuit et trouver encore une heure ou deux pour acheter et vendre à tes moments libres. Voyons, maintenant que j'y pense, j'ai entendu parler de nombre de gens très sérieux qui pratiquent le commerce en amateur, pour se délasser. Des entrepreneurs du dimanche, tu sais... Sois certain qu'ils prospèrent dans leurs travaux tout en tirant de leur diversion la distraction souhaitable. »

— « Tu vois... nous n'essayons pas de te contrecarrer, » s'écria sa mère. « Je suis sûre que Bach serait même disposé à faire construire un magasin, un bureau ou autre chose, au-dessus du studio... »

— « Si j'en vois un réel usage, » grogna son père.

— « ... afin que tu puisses, lorsque tu seras fatigué après avoir travaillé, te relaxer avec ton argent, tes inventaires et tes carnets de chèques. Oh ! Caludo, mon chéri, nous essayons de t'aider. »

— « Mais... » commença-t-il avec désespoir.

— « Et nous n'insisterons pas pour que tu aies une maîtresse, » continua sa mère avec vivacité, « ou que tu fumes, ou boives. Sauf en compagnie naturellement. Et tu pourrais porter simplement une perruque longue par-dessus cette ridicule coupe de cheveux. Et... »

— « Allons, allons, » exhorta son père. « N'allons pas trop loin. Bien sûr, le garçon peut avoir du temps pour baguenauder avec des placements et des histoires de ce genre, mais quant à l'apparence, j'insiste pour qu'elle soit respectable. Plus de position assise sur des chaises, l'air guindé, comme si ses articulations sacro-iliaques étaient en mauvais état, au lieu de s'étendre nonchalamment de façon décente. Plus d'heures indues bouleversant un emploi du temps intelligent. Et une toge ou une tunique convenable. Et un peu — juste le minimum — de fard. Après tout, tu nous dois bien quelque chose. »

— « Mais, papa... maman... »

— « Plus un mot, » dit son père en appuyant sur un bouton pour un cocktail au gin. « Plus un mot. Au fond, tu es un bon garçon et je suis disposé à me plier jusqu'à un certain point à tes caprices. Tu surmonteras ton extravagance commerciale — tu crois que non, mais tu y arrive-

ras — et un jour viendra où tu regarderas en arrière et nous seras reconnaissant d'avoir été ferme avec toi. Rappelle-toi que nous t'aimons, Caludo. »

— « Je le suppose, » murmura amèrement Caludo, entrevoyant les longues années de besognes fastidieuses avec l'appuie-main ou la baguette, la machine à écrire ou les pinceaux, avant que la brillante vision des dollars et des cents s'évanouisse dans l'acceptation résignée de leur monde monotone et sans espoir. « Oui, je suppose que vous m'aimez. Quelle autre chose pourrait vous justifier... ? »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Rebel.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre de manuscrits français que nous recevons, nous signalons que nous sommes *dans l'impossibilité* de les examiner avant un délai minimum de quatre mois. Nous prions les auteurs de *s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.* Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandationo.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

RICK RUBIN

La chatte interplanétaire

Les amateurs de chats seront peut-être ébahis par l'absurdité de cette histoire. Quant à ceux qui ne les aiment pas, observateurs objectifs de cette créature qui nous reste étrangère, peut-être se surprendront-ils à jeter de temps à autre un œil inquiet aux limbes noirs qui, la nuit, nous servent de ciel...



ELLE avait été sevrée trop tôt. Alors que ses frères et sœurs chatons recevaient encore des coups de patte de leur mère pour les empêcher de mordiller tout ce qui se présentait, Sumi mâchonnait à volonté. A l'âge de deux mois, elle avait dessiné un fin réseau de cicatrices sur les mains, les bras et les jambes de Jim et Stella Warren et administré des coups de griffes à toutes les pièces du mobilier de la maison. Stella était perpétuellement à court de bas nylon.

Par sa mère, Sumi était à demi siamoise, avec des oreilles, une queue et des pattes gris-brun. Son corps était gris perle, ses yeux bleus avec de minuscules mouchetures vertes, grises et jaunes près du centre. Son père était inconnu, mais, devant la façon de mordre de Sumi, Jim et Stella concluaient que ce ne pouvait être qu'un puma. La ressemblance était particulièrement frappante quand elle rabattait les oreilles pour attaquer.

Lorsqu'elle mangeait, en revanche, elle ressemblait plutôt à un cheval. Que ce fût pour manger ou mâchonner, elle paraissait prête à dévorer tout ce qu'elle voyait. Les bols de lait et les assiettes de pâtée pour chats ne faisaient que stimuler son appétit. Bras et mains étaient des sandwiches ; les visiteurs des hors-d'œuvre ; les gommes de machines à écrire, les coussins du divan et les livres, le corps du repas. Et comme dessert, les tapis. Tout ce qui se trouvait dans la maison était bon pour aiguiser ses griffes après dîner.

Elle avait trois mois quand Ted Zinek vint en vacances. Ted et Jim avaient partagé la même chambre à l'université, puis chacun était parti de son côté. Ted, qui était docteur en philosophie, travaillait maintenant dans les fusées et les missiles en Floride.

La maison offrait alors un spectacle de désolation. La tapisserie en lambeaux pendait lamentablement des meubles ; les draperies étaient en loques, des traces de chat maculaient tout. Une vague odeur de fiente régnait partout, car Sumi se refusait à apprendre la propreté.

— « Un sacré chat, » dit Ted.
— « Heu ! » répondit Jim.
— « Tu n'as pas l'air enthousiaste. »
— « Heu ! » répéta Jim.
— « Alors, pourquoi est-ce que tu ne t'en débarrasses pas ? »
— « Pas assez de cran pour la noyer ; pas assez anti-social pour la donner. Que peut-on faire avec un chat ? »
— « Rrrrr, » fit Sumi en mordant la main qui la nourrissait.
— « Donne-la moi, » proposa Ted. « Je l'expédierai vers Mars dans une fusée. »
— « Hein ? Quoi ? »
— « Nous avons justement besoin d'un chat pour l'envoyer dans une fusée qui doit tourner autour de Mars, puis revenir. Sumi deviendra célèbre.
— « Risque-t-elle de souffrir ? » questionna Stella.
— « De mourir peut-être, mais qu'elle souffre, cela m'étonnerait. »
— « Est-ce que Sumi ferait l'affaire ? » demanda Jim.
— « Oui, je crois. Elle est jeune et en bonne santé. C'est une siamoise, race réputée parmi les plus intelligentes. Oui, elle conviendrait sans doute très bien. Et même si ce n'était pas le cas, elle sera en Floride et c'est trop loin pour la renvoyer. Votre problème serait résolu. »
— « Rrrrr, » fit Sumi en déchirant la seule draperie encore intacte.

Elle partit.
En Floride, on lui fit subir des tests ; on la caressa, ce qui laissa des marques rouge vif sur les mains des intéressés. Un représentant de la Société Protectrice des Animaux vint demander qu'elle soit bien traitée et s'éloigna en se tenant la main, où les dents avaient laissé leur empreinte entre le pouce et l'index.
On l'équipa d'un harnais spécial ; on lui apprit comment se procurer du lait et sa pâtée ; on imagina des douzaines de dispositifs. Puis on la mit dans la fusée où on l'attacha, et on se retira dans les blockhaus pour le lancement.
— « Miaou, » fit Sumi qui s'endormit aussitôt.
— « Brrrr ! » fit la fusée en s'élançant.
— « Mriaou ! » répondit Sumi.

Elle était la chatte interplanétaire et les yeux du monde étaient fixés sur elle. Jim et Stella Warren, avec des millions d'autres, la regardèrent grâce à un réseau direct de télévision.
Ils la virent mâchonner son harnais. Ils la virent aiguiser ses griffes sur la cloison de la fusée, puis mettre en pièces tout ce qui était à sa portée, y compris les objectifs des caméras. Alors les écrans devinrent noirs.
Elle était la chatte interplanétaire, et elle voyageait en grande pom-

pe là où nul chat n'était jamais allé. Elle se trouvait en chute libre et elle apprit à nager dans l'air. Elle mastiqua du plastique, de la toile, des circuits et du fuel solidifié pour la propulsion de l'engin. Elle mordilla un épais câble multicolore.

— « Ouam, » fit le câble en lançant des étincelles rouges, blanches et jaunes, et Sumi se retrouva en boule à l'autre extrémité de la fusée. Elle attaqua de nouveau.

— « Ouam, » fit le câble.

Des milliers de volts parcoururent brusquement son corps. Elle se lécha les babines et s'endormit. La fusée poursuivit aveuglément sa course.

Elle se réveilla et attaqua le câble à coups redoublés jusqu'à ce que, finalement, il cédât dans un éparpillement de brillantes étincelles, puis retombât inerte. Alors elle se remit à manger le fuel solidifié.

La fusée approchait de Mars. Sur la Terre, les hommes pressèrent des boutons pour la mise à feu des engins qui devaient modifier la trajectoire et amener la fusée à tourner autour de Mars, puis à revenir.

Rien ne se produisit.

La fusée était une coque vide qui plongeait vers Mars.

— « Mriaou, » fit Sumi en se léchant les babines.

— « Plaaaaf, » fit la fusée.

Obscurité.

Elle se réveilla. Sa respiration était pénible, et elle se sentit toute drôle. Tout autour d'elle était rouge, comme de la pâtée pour chats délavée.

— « Mriaou, » fit Sumi.

Il y avait des montagnes qui paraissaient proches dans l'atmosphère raréfiée pénible à ses poumons. Elle fit un bond vers elles, très haut en l'air. Elle parcourut de grandes distances dans le vide, mais les montagnes semblaient reculer au fur et à mesure. Elle se roula dans la poussière rouge, puis elle y goûta.

— « Mriaou, » dit-elle. « Prrrr ! »

La fusée était plantée sur le nez, toute fracassée, immangeable. Sumi gambada à travers le plaines jusqu'au sommet des montagnes. Autour d'elle, le monde paraissait étrange, mais comestible. Elle mâchonna et avala. Elle pouvait tout manger : des étincelles électriques brûlantes, du carburant solidifié pour fusées, la poussière rouge de Mars. Il n'y avait personne ici pour lui donner une tape sur le dos ou la museler. Personne non plus pour ouvrir les boîtes de pâtée pour chats ou verser du lait. Elle avait soif. Elle but dans un ruisseau. Elle eut faim. Elle mordilla une montagne.

Le soleil parut et disparut un nombre considérable de fois, et rien ne bougeait vers quoi elle pût miauler. Les montagnes n'étaient plus aussi grandes qu'elles l'avaient été. Elle alla voir la fusée et la trouva terriblement rétrécie. C'était une coque vide, à peu près à la hauteur de son

épaule. Elle regarda à l'intérieur, mais ne réussit pas à s'insérer dans les brèches du fuselage fracassé. Elle put juste y fourrer une patte.

L'air était froid, mais sa fourrure croissait abondamment. Le soleil paraissait et disparaissait, mais il n'y avait ni souris ni oiseaux à traquer quand il faisait noir. Rien que des montagnes rouges à mastiquer et de maigres rivières où boire seulement de l'eau. Elle se frottait maintenant le ventre sur le haut des montagnes, et devait se rouler sur le côté pour se gratter derrière l'oreille. Les montagnes rapetissaient tous les jours.

C'était drôle de se promener. Elle sautait en l'air et le monde rougeâtre reculait sous elle. Les montagnes déchirées à coup de griffes et les plaines s'éloignaient d'elle, puis revenaient sous ses pattes. Elle retombait et le monde bondissait et tremblait.

Elle faisait des rêves de chaton : des gamelles de lait chaud et des boîtes de pâtée brune, mais elle se réveillait pour trouver le sol rouge. mangeable, mais qui laissait à désirer. La tête lui tournait et elle tombait par terre, mais quand son nez touchait le sol, elle reprenait connaissance. Elle mastiquait et mangeait et remastiquait.

Elle voyait dans le ciel des choses brillantes. Deux étaient plus proches que les autres. Elles filaient à travers l'espace. Elle fit un bond pour les saisir ; mais, dans leur course, elles l'évitèrent. Elle retomba sur le sol uniformément rouge et celui-ci trembla sous elle et de grandes crevasses se formèrent. Elle retourna vers la fusée, mais ne put la trouver. Et tout à coup elle sentit un élancement dans sa patte. En regardant, elle découvrit une sorte d'aiguille d'argent qui s'y était plantée. Elle l'attrapa rageusement entre ses dents et la rejeta.

Le monde était tout tourbillonnant. Il bougeait et elle le sentait décrire de nombreux méandres. Elle vit de nouveau les choses flotter dans le ciel et bondit ; cette fois, elle en attrapa une, très haut dans le vide. C'était dur et déchiqueté. Le problème de retomber se posa alors. Le sol défilait sous elle. Elle s'efforça de l'agripper et nagea vers lui. Elle voulut respirer, mais il n'y avait qu'un filet d'air frais. Elle cessa ses efforts et constata que cela n'avait pas d'importance ; elle pouvait se passer de respirer. Mais cela lui donnait faim. Quand elle retomba enfin sur le sol, à moins que ce ne fût le sol qui l'ait rejointe, elle donna des coups de griffe et mangea, griffa encore puis s'endormit.

Elle se réveilla et mangea, puis se promena dans tout le monde rouge. Il devenait si petit. En quatre bonds, elle arrivait à son extrémité froide, où il y avait de la neige et de la glace. Elle mâchonna la neige et il n'y eut plus qu'une place humide sur le sol. Elle se roula en boule pour dormir là où il y avait eu une chaîne de montagnes maintenant absorbée.

Quand elle se réveilla, sa queue était froide. Elle constata que la place froide avec de la neige et de la glace se trouvait sur la queue. Il était maintenant difficile de se maintenir sur la boule rouge. Celle-ci ne cessait de bouger.

Elle mangea et dormit. mangea et dormit encore, et chaque fois la place froide apparaissait quelque part sur son corps, quelquefois sur sa queue, quelquefois sur sa patte. Jamais sur sa figure, tournée vers le

soleil pour capter sa fugitive chaleur. Mais pourquoi le soleil était-il si froid ? Elle voulait qu'il fût chaud. Elle se rappelait le radiateur à la maison et aussi les gens, les gamelles de lait et les plats de pâtée brune. C'était chaud. Là-bas, elle se roulait en boule et dormait confortablement, et jamais la glace ne se formait sur sa queue. Est-ce qu'elle ne reverrait plus jamais le lait, la pâtée et la chaleur ? Elle était mécontente de la nourriture rougeâtre.

Elle s'élança en l'air et attrapa l'autre chose qui flottait dans le ciel. C'était aussi gros qu'elle, et il lui fallut du temps pour tout manger. Ensuite, elle ne réussit pas à retourner sur la boule rouge. Elle nageait vers elle, mais la boule flottait autour d'elle. Son instinct de chaton la portait à lui faire la chasse, mais à la fin, cela l'agaça. Ce n'était qu'une boule, plus petite qu'elle-même maintenant, toute criblée de coups de dents et de griffes.

Elle dormit. Quand elle s'éveilla, la boule rouge tournait mollement autour de son ventre. Elle lança la patte et la harponna. Elle l'attira vers elle, la grignota un petit moment, puis la lâcha. La boule tomba sur son estomac et elle l'y laissa.

Elle contempla l'univers. Il ne restait que la boule ronge blottie contre son corps. Au-delà il y avait d'innombrables points lumineux, et dans le lointain, le soleil.

Elle mangea la boule rouge, se lécha les babines, et il n'y eut plus que des miettes dans sa fourrure. Elle dormit, puis elle mangea les miettes.

Elle n'avait rien à manger et son estomac criait famine. De plus, il faisait froid.

Elle s'étira vers le soleil qui brillait. Il lui réchauffait faiblement le museau. Elle aurait voulu se blottir contre lui. Pour voir, elle tendit une patte, mais il était hors d'atteinte.

Sumi, la chatte interplanétaire, se mit alors à nager en direction du soleil Son estomac grondait furieusement et elle ne trouvait qu'un petit bout noir de nourriture qui flottait, de temps à autre, à portée de sa patte Sa faim n'était pas apaisée.

Elle nageait vers le chaud soleil.

Soudain, elle vit une chose. Elle n'avait pas l'air bonne à manger car elle n'avait pas les couleurs qu'il fallait, mais peu lui importait. Elle se rappelait avoir consommé du lait blanc et de la pâtée brune, et avoir aussi mangé une chose rouge. La couleur n'avait pas d'importance. Elle nagea vers la chose nouvelle. C'était peut-être délicieux.

Sur Terre, les arrière-petits-enfants de Jim et Stella et des autres spectateurs de la télévision regardaient venir, de l'endroit où Mars se trouvait autrefois, l'énorme fourrure de Sumi, la chatte interplanétaire, qui nageait avec ardeur vers eux.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The interplanetary cat.

RICHARD MATHESON

Le Voyageur

Richard Matheson a toujours le don des idées frappantes (et surprenantes). Celle qu'il a utilisée dans ce récit semble pourtant, au départ, entachée d'une certaine facilité. Envoyer un voyageur temporel dans le passé pour assister à un événement historique, c'est un expédient qui n'a pas le mérite de l'originalité. Et choisir en outre comme événement historique... la crucifixion du Christ, c'est peut-être une idée nouvelle mais qui est sujette à caution.

Le résultat n'en est pas moins probant : sur cette trame un peu trop évidente, Matheson a réussi une nouvelle qui saisit le lecteur, accroche son intérêt et peut parvenir à le toucher. Cela sans doute grâce à la force narrative dont il a fait preuve.



LA neige descendait silencieusement comme un blanc rideau tandis que le professeur Paul Jaïre se hâtait de franchir le sombre portail et pénétrait dans le parc dénudé de Fort College.

Ses chaussures munies de caoutchouc faisaient gicler la neige fondue. Il releva le col de son lourd pardessus presque jusqu'au bord de son chapeau mou bien enfoncé. Puis il remit ses mains gelées dans les poches de son manteau en crispant les poings.

Il avançait aussi rapidement qu'il le pouvait sans trop éclabousser son pantalon et ses chevilles de cette boue froide. Des petits nuages s'échappaient de ses lèvres. Il leva un instant les yeux vers la haute façade de granit du Centre de Science Physique de l'autre côté du vaste parc. Puis il inclina son visage exsangue pour éviter le vent coupant et pressa le pas le long de la courbe du sentier, au-delà de la rangée d'arbres squelettiques dont les branches se dressaient, fragiles et sombres, dans l'air glacial.

Le vent semblait l'éloigner de sa destination. Jaïre avait presque l'impression qu'il lui livrait bataille. Mais c'était évidemment un effet de son imagination. Un désir intense d'en avoir fini avec les préliminaires les faisait paraître plus pénibles. Il était anxieux. Malgré un examen de conscience et une préparation interminables, la pensée de ce dont il allait être bientôt témoin le surexcitait. Bien au-delà de la capacité qu'a l'âme de frissonner, ou la neige de blanchir.

Ou de l'esprit d'être sur ses gardes.

Il avait maintenant dépassé le coin de l'énorme bâtiment. A l'abri du vent, Jaïre leva ses yeux sombres. Dans ses poches, ses mains s'agitèrent avec impatience, et il eut une grande envie de se mettre à courir. Il devait se surveiller. S'il paraissait trop nerveux, on pourrait renoncer à le laisser partir. Ces gens avaient des responsabilités, somme toute. Il inspira profondément, emplissant ses poumons d'air frais. Quand la fascination initiale serait passée, il redeviendrait l'être rationnel qu'il était. Le caractère unique de la situation bouleversait son équilibre habituel. Mais c'était ridicule d'être anxieux à ce point-là.

Il pénétra dans le bâtiment par la porte-tambour et soupira de plaisir en sentant l'air chaud sur lui. Il ôta son chapeau et secoua les gouttes sur le sol de marbre. Puis il déboutonna son pardessus et tourna à droite pour s'engager dans le long couloir. Ses caoutchoucs crissaient à chaque pas.

Penser que, dans moins d'une heure, cela allait se produire ! L'idée mettait son cerveau en effervescence. Il hocha la tête en songeant à l'inexplicable portée de la chose... N'importe, se dit-il, reste maître de toi, c'est tout. Tu auras besoin de ton sang-froid pour résister à l'assaut de la sensiblerie.

Vers l'extrémité du couloir, il s'arrêta devant une porte en bois clair et verre dépoli. Ses yeux se posèrent un instant sur les noms gravés avant d'ouvrir. *Dr. Phillips, Dr. Randall*... Un espace blanc, récemment gratté. Et, au-dessous, en caractères rouges, le mot :

CHRONO-TRANSFERT

— « Vous comprenez donc bien, » disait le Dr. Phillips d'une voix pressante, « que vous ne devez faire aucune tentative pour influer sur votre environnement de quelque façon que ce soit. »

Jaïre acquiesça.

— « Nous devons insister sur ce point, » intervint le Dr. Randall depuis sa place. « C'est un point essentiel. Toute imposition physique sur votre milieu pourrait vous être fatale, à vous et... » (il fit un geste) « ...à notre programme. »

— « Je comprends très bien, » répliqua Jaïre. « Vous pouvez compter sur ma prudence. »

Randall eut un hochement de tête. Il leva les mains et joignit les doigts nerveusement.

— « Je suppose que vous êtes au courant au sujet de Wade, » dit-il.

— « J'en ai vaguement entendu parler » répondit Jaïre. « Mais rien de précis. »

— « Le professeur Wade a disparu lors du dernier transfert, » déclara sobrement le Dr. Phillips. « La capsule est revenue sans lui. Nous devons en déduire qu'il est mort. »

— « C'était au début de septembre, » expliqua Randall. « Il nous a fallu plus de deux mois pour convaincre le Conseil de nous laisser faire

une nouvelle tentative. Si nous échouons cette fois, eh bien... ce sera la fin. »

— « Je comprends, » dit Jaïre.

— « Je l'espère, professeur. Je l'espère, » dit le Dr. Phillips. « L'enjeu est considérable. »

— « Allons, ne le déprimons pas davantage, » déclara Randall avec un sourire las. « Vous savez que vous allez contempler un spectacle que nombre de gens donneraient volontiers leur vie pour voir, n'est-ce pas ? »

— « Je le sais, » dit Jaïre. *Je sais aussi qu'un grand nombre de gens sont stupides,* pensa-t-il.

— « Alors, nous y allons ? » demanda Randall.

Les pas des trois hommes résonnèrent dans le couloir tandis qu'ils se dirigeaient vers le Laboratoire. Jaïre gardait ses mains dans les poches de son pardessus et n'ouvrit la bouche que pour faire de brèves réponses aux questions qu'on lui posait. Randall lui parlait du champ temporel.

« Nous avons abandonné la capsule comme étant un véhicule trop dangereux pour le voyage. Vous serez transporté dans un champ d'énergie qui vous rendra invisible aux gens que vous verrez : ce champ peut être rompu par vous, mais je crois que nous vous avons exposé nettement à quel point ce serait périlleux. »

— « Vous voudrez bien rester dans les limites de cet écran, » souligna Phillips. « Il faut que vous compreniez bien cela. »

— « Oui, » dit Jaïre, « je le comprends. »

— « En outre, » intervint Randall, « vous serez en relations avec nous au moyen d'un microphone. Ceci nous renseignera sur ce que vous verrez, au fur et à mesure. Et aussi, dans le cas où vous ressentiriez un malaise, ou auriez le pressentiment d'un danger qui vous menace, eh bien, vous n'auriez qu'à nous le dire et nous vous ferions revenir immédiatement De toute façon, votre... visite, dirons-nous, n'excédera pas une heure. »

Une heure, songea Jaïre. *Plus de temps qu'il n'en faut pour dissiper les erreurs des siècles.*

— « Etant donné votre santé, votre éducation, vos antécédents, » déclara Randall, « vous ne devriez avoir aucune difficulté. »

— « Je me demande une chose, » dit Jaïre. « Pourquoi choisissez-vous cet événement particulier plutôt qu'un autre ? »

Randall haussa les épaules : « Peut-être parce que nous approchons de Noël. »

Niaiserie sentimentale, pensa Jaïre.

Ils franchirent les lourdes portes métalliques du Laboratoire, et Jaïre vit une équipe de chercheurs évoluer autour d'une plate-forme métallique reposant sur des barres conductrices, disposées comme des traverses. Les chercheurs, en blouse blanche, étaient en train d'installer des sortes de projecteurs de couleur tous dirigés vers un point de la plate-forme.

Phillips pénétra dans la salle de commandes et Randall mena Jaïre sur la plate-forme où il le présenta aux chercheurs. Puis il vérifia la

plate-forme et les lumières pendant que Jaïre attendait, nerveux en dépit de son apparente maîtrise, les battements de son cœur résonnant dans tout son corps maigre.

Attention, se dit-il, *ne te laisse pas dominer par l'émotion. Là, très bien. C'est excitant et bouleversant, oui, mais seulement sur le plan de la réalisation scientifique, ne l'oublie pas. Le miracle réside dans le fait de la « visite » et non dans l'événement auquel je vais assister. Des années d'études l'ont nettement établi. Ce n'est rien...*

Voilà ce qu'il ne cessait de se répéter pendant qu'il se tenait sur la plate-forme, les mains tremblantes, et regardait disparaître le Laboratoire comme s'il avait été gommé. Il sentait son cœur battre la chamade, incapable d'arrêter ce martèlement avec des mots rationnels. Ces mots qui étaient : *Ce n'est rien, rien. Ce n'est qu'une exécution, rien qu'une exécution, rien...* »

⁂

Je suis sur le Golgotha.

Il est environ neuf heures du matin. Le ciel est clair. Il n'y a pas de nuages. Le soleil brille. Cet endroit, dit « Lieu du Crâne », est une éminence nue, sans végétation, à environ huit cents mètres des murs de Jérusalem. La colline est au nord-ouest de la cité, sur un haut plateau accidenté qui s'étend entre les murs de la ville et les deux vallées du Cédron et du Hinnom.

C'est un endroit très déprimant. Quelque chose qui rappelle les quartiers pouilleux des villes de notre époque. De la place où je suis, je vois des détritus et même des excréments d'animaux. Quelques chiens fouillent les ordures. Très déprimant.

La colline est déserte à l'exception de deux soldats romains. Ils sont en train de ficher des poteaux verticaux dans le sol et frappent dessus avec des maillets pour les enfoncer dans les trous qu'ils ont creusés. En jetant un coup d'œil circulaire, je vois quelques personnes éparpillées sur la colline. Apparemment, elles veulent avoir une bonne place pour assister à l'exécution. A tous les siècles, on trouve cette sorte de gens, je suppose...

Il fait chaud ici, je sens la chaleur à travers le champ magnétique. L'odeur aussi. Elle est à peine supportable. Il y a de grosses mouches alentour. Elles vont et viennent dans le champ magnétique sans paraître en être incommodées. Je suppose que cela implique que les êtres humains peuvent faire de même.

C'EST EXACT, PROFESSEUR.

Attendez, je vois un nuage de poussière. Une procession vient de ce côté. Environ dix à quinze soldats, il me semble. Et il y a trois hommes. Deux très corpulents, devant. A l'arrière, il y a... c'est *lui.* Il est... oh ! la la poussière le cache.

Les deux soldats d'ici en ont fini avec leurs poteaux. Ils revêtent leur armure. Maintenant, ils ceignent leurs épées. L'un des hommes leur

demande quand cela va commencer. Le soldat dit bientôt. A présent, ils sont...

.. ..

QUELQUE CHOSE QUI CLOCHE ?

Non, non. Je suis seulement en train de regarder. Excusez-moi ; je devrais parler. C'est un peu difficile à se rappeler.

Eh bien, *apparemment*, la légende concernant Simon de Cyrène est exacte. Le dernier homme... *lui*, est tombé à terre sur les genoux. Ces poutres en croix... elles doivent peser au moins dans les quatre-vingt-dix kilos. L'homme ne peut pas se relever. Maintenant, les soldats le frappent. Il ne parvient pas à se mettre debout. Trop faible, je pense. D'autres soldats obligent un passant à ôter la croix des épaules de l'homme. Il se relève. Il marche derrière Simon. Enfin je présume que c'est Simon de Cyrène. On ne peut pas le prouver, évidemment.

A présent, la procession est toute proche. Je distingue les deux voleurs. Ce sont de grands hommes, aux bras velus, revêtus de longues tuniques crasseuses. Leur fardeau n'a pas l'air de les gêner le moins du monde. L'un d'eux est même en train de rire, on dirait. Oui, il rit. Il vient de dire quelque chose à l'un des soldats, et le soldat a ri, lui aussi.

Ils sont presque arrivés ici. Je peux...

Je peux le voir, *lui*.

Il est courbé, mais je peux voir qu'il est très grand. Plus d'un mètre quatre-vingts, il me semble. Mais il est très mince. Visiblement, il a jeûné. Son visage et ses mains sont presques blancs de poussière. Il trébuche. Il vient de tousser à cause de la poussière qui le suffoque... Sa tunique est sale aussi, couverte de taches. Apparemment... on lui a lancé des excréments.

Son visage est sans expression. Absolument impassible. Ses yeux paraissent sans vie. Il regarde devant lui en marchant. Sa barbe est mal peignée et emmêlée, de même que ses cheveux. Il semble déjà à moitié mort. A la vérité, il a l'air... très *banal*. Oui, il...

.. ..

PROFESSEUR JAÏRE ?

Ils sont ici à présent. Je suis à un peu plus de six mètres des poteaux. Je vois très nettement les trois hommes. Je vois même les blessures sur *sa* tête. Là aussi, je ne peux que faire des suppositions. Que les blessures ont été faites par une couronne d'épines, je veux dire. On ne peut pas être sûr. Il semble que du sang continue à suinter des plaies. Ses tempes et ses cheveux sont tout poissés. Il y a même un filet de sang qui coule le long de sa joue gauche. Il a l'air pitoyable, tout à fait pitoyable. Je me demande s'il sait ce que c'est que d'être crucifié.

Ils lui arrachent ses vêtements.

Ils enlèvent aussi les vêtements des deux... voleurs. Je suppose que ce sont des voleurs. A moins que ce ne soit des meurtriers, impossible de vérifier. En tout cas, ils sont dépouillés de leurs vêtements eux aussi. Ils sont nus maintenant.

Il est maigre, grand *Dieu,* qu'il est maigre ! Quelle foi stupide condamne un homme à l'inanition ?

Excusez mes commentaires, messieurs. Ils me viennent malgré moi. Mon opinion est faite sur ce qui se passe en ce moment et sur cet homme.

Il est vraiment décharné. Musclé, cependant. Plutôt bien bâti. Un peu plus de chair, et il aurait l'air... presque bien. A présent, je vois un peu mieux son visage. Il est très beau. Oui, dans de bonnes conditions, cet homme *pourrait* être extrêmement beau. On comprendrait alors son ascendant magnétique sur les gens, cet apparent... rayonnement surnaturel.

QUE SE PASSE-T-IL, PROFESSEUR ?

Les soldats forcent les trois hommes à se mettre sur le dos. Leurs bras sont allongés sur les traverses. Est-ce qu'on va les attacher ou...

On les a... je veux dire qu'on est en train de les... Oh ! grand Dieu, entendez-vous les bruits ? Mon Dieu. A travers leurs paumes. Pratique *abominable.* Ces gens avaient des mœurs ignobles.

Cette crucifixion... une chose horrible. Un homme peut résister trois ou quatre jours s'il est de constitution assez robuste... S'il survit à l'obstruction de la circulation, aux maux de tête, à la faim, aux crampes atroces, à l'hémorragie, à la syncope. La faim ou la soif en viendront à bout, probablement la soif.

Dieu fasse qu'ils ne pratiquent pas la crucifragie, ce brutal procédé qui consiste à frapper avec des maillets jusqu'à ce que mort s'ensuive. Comme l'histoire n'en parle pas, personne n'en sait rien. Sauf, j'y pense, moi maintenant.

QUE SE PASSE-T-IL ?

On est en train de les relever, en soulevant les croix. Les voleurs se redressent d'un bond pour que leurs paumes ne se déchirent pas. Ils hurlent de colère et de douleur.

Il ne peut pas se lever. Ils — oh ! Dieu — ils le *tirent* par ses mains clouées. Son visage est devenu *blême.* Mais il ne crie pas. Ses lèvres sont crispées ; elles n'ont plus de couleur. Il refuse de crier. C'est un *fanatique.*

Y A-T-IL FOULE, PROFESSEUR ?

Non, non. Il n'y a personne au pied des croix. Les soldats maintiennent les gens à distance. Il y a un peu de monde, mais pas à moins d'une trentaine de mètres. Quelques hommes. Et aussi quelques femmes. J'en vois trois ensemble. Ce sont peut-être les trois mentionnées par Mathieu et Marc.

Mais personne d'autre. Je ne vois personne qui ressemble à Jean. Aucune femme qui puisse être la mère de Jésus. Et j'aurais sûrement reconnu Marie de Magdala. Seulement ces trois femmes. Ou plutôt... personne d'autre que la scène semble émouvoir. Les autres, apparemment, sont ici pour le... le spectacle. Grand Dieu, comme cette scène a été dénaturée et enjolivée par les ornements de la piété. Je peux... je peux à peine dire à quel point tout ceci est morne, comme c'est quel-

conque et ordinaire. Non pas qu'il soit ordinaire de tuer un homme de cette façon, mais... voyons, où sont les présages, les signes, les miracles ?

Radotage biblique.

QUE SE PASSE-T-IL, JAÏRE ?

Eh bien, il a été mis debout. La croix, évidemment, n'est pas du tout comme on la représente dans les rites religieux. En réalité, c'est un assemblage de bois qui ressemble à la lettre T. Comme je l'ai dit, la tige était déjà dans le sol et la poutre transversale a été placée en haut, clouée et attachée. Les pieds des trois hommes ne sont qu'à quelques centimètres de terre. C'est tout aussi efficace que s'ils étaient à plusieurs mètres de haut.

A propos des pieds, ceux des trois hommes ont été liés au poteau, mais non cloués. Et entre leurs jambes, il y a... un pieu, un piquet. Il soutient leur corps. Je m'attendais à ce qu'on en mette également un sous leurs pieds. Evidemment, j'étais dans l'erreur sur ce point.

Il est cependant... grotesque qu'à notre époque des gens puissent croire possible qu'un homme pesant — oh ! ce doit être au moins dans les soixante-quinze kilos — soit suspendu à une croix uniquement par des clous fichés à travers ses paumes et ses pieds. Ils attribuent à la chair humaine beaucoup plus de résistance qu'elle n'en a.

Maintenant, les soldats sont...

ET L'INSCRIPTION, PROFESSEUR ?

Ah ! oui, oui. Eh bien, il y en a en trois langues. Du grec. De l'hébreu et du latin. Attendez... heu... *Jésus de... Nazareth* — oui — *Jésus de Nazareth. Le... Roi... Roi des Juifs.* Apparemment. Jean a eu des renseignements précis sur la crucifixion, en tout cas. Même s'il n'est pas ici comme il l'a prétendu.

Ah ! oui. Un soldat présente une boisson à Jésus. Je suppose que c'est le soporifique destiné à provoquer l'engourdissement que les femmes de Jérusalem, dit-on, préparaient pour tous les criminels condamnés à ce supplice.

Tiens ! Il la refuse. Il tourne la tête de côté. Le soldat est furieux. Il se recule comme s'il avait l'intention de frapper Jésus. Mais il se ravise.

Les deux autres hommes boivent le vin et la myrrhe que les soldats tiennent à la hauteur de leurs lèvres. Ils claquent la langue. L'un d'eux dit quelque chose. Je n'ai pas entendu entièrement. Cependant, j'ai entendu le mot *bon*. Tous deux claquent la langue.

Il semble que l'un d'eux a demandé la boisson que Jésus a refusée. On ne la lui donne pas. Il se tourne et raille Jésus de n'avoir pas bu. Il parle si vite que je ne comprends pas ses paroles. Je crois que, de toute façon, il doit être à demi ivre de terreur. Bientôt, le breuvage lui fera perdre conscience. Ce sera sa délivrance. Jésus a choisi de ne pas être délivré.

C'est son privilège de martyr volontaire.

VOUS AVIEZ COMMENCÉ A PARLER DES SOLDATS, PROFESSEUR ?

Les soldats ? Ah !... ah ! *oui.* Ils tirent au sort les vêtements. Je

pense que je n'ai pas besoin de vous dire qu'aucune des tuniques que je vois n'est sans couture. Toutes les trois sont des tuniques ordinaires avec des coutures très visibles.

Eh bien, cela doit compléter les détails essentiels. Les trois sont debout. Je vais maintenant étudier un peu Jésus. Puis-je me rapprocher ?

SI VOUS VOULEZ, MAIS ASSUREZ-VOUS BIEN QUE VOUS RESTEZ DANS LE CHAMP MAGNÉTIQUE.

Entendu... J'avance. J'en suis à peu près à cinq mètres. A quatre... à moins de trois... cela ira ainsi. Je ne crois pas que je doive... Je ne crois pas que ce soit utile que je m'approche davantage.

EST-CE QUE TOUT VA BIEN ?

Très.... tout à fait bien... Je... heu... je suis un peu nerveux, c'est tout ! En somme, il s'agit de Jésus. J'ai l'impression qu'il peut... allons, c'est absurde. Quelle forte emprise la superstition garde sur l'esprit !

Oui, il est très jeune. Dans la trentaine, je pense. Comme je l'ai déjà dit, en bonne santé et bien soigné, ce serait un homme formidable. On comprend qu'il puisse être pris pour une sorte de sauveur messianique.

Sa peau est claire. Sale, bien sûr, mais... on voit qu'elle est claire. Sa bouche est assez large, aux lèvres pleines. De ligne ferme. Son nez n'est pas busqué. Il a l'air presque — comment dire ? — persque Grec. Il est très beau. Oui, c'est un très bel homme.

Les yeux sont...

.. ..

PROFESSEUR ?

Eh bien, en tout cas, voilà justifiée notre théorie que la description ultérieure de la crucifixion est presque essentiellement basée sur les prophéties. Il est manifeste qu'il y a très peu de réalité dans la transcription de la scène donnée par la Bible. Jean n'est pas ici, ni la mère de Jésus, ni Marie de Magdala, ni aucun autre de ceux qui sont censés y être.

Je n'ai entendu aucune parole de Jésus. Personne ne l'a raillé, sauf ce voleur et c'est uniquement parce qu'il était furieux de ne pas avoir eu le second verre de vin narcotisé. Et il n'y a aucun signe.

Non. Je crois que nous pouvons déclarer sans risque que les chroniqueurs ultérieurs, décidés à justifier les augures des anciens Psaumes ont fait un amalgame du récit de la crucifixion avec l'Ancien Testament. Ces Psaumes, notamment les vingt-deuxième, trente et unième, trente-huitième et soixante-neuvième, et l'imagination chrétienne, par là-dessus, ont fait de la crucifixion quelque chose... de *tout à fait* différent de ce qu'elle était réellement. De ce qu'elle est pour moi qui y assiste.

Je... Oh !...

.. ..

QU'Y A-T-IL, PROFESSEUR ?

Il vient de... parler.

Il a parlé. Il a dit... Elie. Il a dit *Dieu* dans sa langue à lui. Son visage est blême et tiré. Les stigmates de la *douleur* sur son visage...

Son visage... il est si... si *doux*. Même à présent, en ce moment de terrible souffrance, il...

Indubitablement de l'hypnose par auto-suggestion, aisément réalisée par suite de son épuisement et de sa ferveur profonde. Je suis certain que... qu'il doit ressentir une sorte de... violente extase de douleur. Possible qu'il ne ressente même aucune douleur. Peut-être que ses fonctions corporelles intensifiées, son flux exacerbé d'adrénaline... annihilent ses sensations. C'est parfaitement admissible. Ses yeux sont... ses... ses yeux sont...

Y A-T-IL DES SIGNES DE DÉSORDRE NATUREL, PROFESSEUR JAÏRE ?

Je suppose que vous... voulez parler du tremblement de terre relaté, ou des cieux enténébrés, ou des tombes qui s'ouvrirent, ou d'une demi-douzaine d'autres choses dont parlent les Evangiles.

Non, malheureusement.

Pas de ténèbres sur la terre. Le soleil est toujours très brillant et très chaud. Le sol est aussi ferme que du roc. Les chroniques s'égarent légèrement. Visiblement, les auteurs des comptes rendus n'en étaient pas satisfaits, et ils ont décidé d'ajouter un sens religieux à un moment dépourvu de signification sacrale. La main de Dieu et toutes ces balivernes.

Cela me rend furieux, vraiment. Est-ce que le moment ne suffit pas par lui-même ? N'est-il pas assez terrible et brutal pour... Oh ! l'odieux pédantisme de ... !

.. ..

PROFESSEUR, ÇA VA BIEN ?

Quoi ?

ÇA VA BIEN ? ETES-VOUS SOUFFRANT ?

Je vais... très bien. Merci.

QUE SE PASSE-T-IL ?

.. ..

PROFESSEUR ?

Ces yeux. Ces *yeux*. Mon Dieu, ils reflètent tant de souffrance. Comme un père qui aurait été battu par ses propres enfants. Mais qui cependant aime toujours ses enfants. Qui a été attaqué par des êtres chéris, *dépouillé* de ses vêtements, *battu, cloué* et *humilié !* N'y a-t-il pas...

PROFESSEUR ?

Je vais... je vais très bien. Tout à fait bien. C'est seulement que... c'est bouleversant. Cet homme n'a rien fait et... oh ! mon Dieu, il y a une mouche sur ses lèvres ! Va-t-en !

QUE SE PASSE-T-IL, PROFESSEUR JAÏRE ? ÊTES-VOUS...

Ils lui donnent à boire. Il doit avoir horriblement soif. Le soleil est si chaud. Moi-même j'ai soif.

Un soldat vient de tremper une éponge dans un seau de *posca,* la boisson des soldats faite de vinaigre et d'eau. A présent, il a mis

l'éponge sur un roseau cassé qui se trouvait par terre. Il présente l'éponge devant la bouche de Jésus.

Il... suce l'éponge. Ses lèvres tremblent. Cela doit avoir un goût horrible... c'est à la fois *amer* et *chaud*. Dieu, pourquoi ne lui donnent-ils pas une vraie boisson... de l'eau fraîche ? N'ont-ils pas pitié de...

PROFESSEUR, IL VAUT MIEUX QUE VOUS VOUS PRÉPARIEZ A REVENIR MAINTENANT. IL Y A DÉJA PRESQUE QUARANTE MINUTES QUE VOUS ÊTES PARTI. VOUS AVEZ FAIT CE QU'IL FALLAIT.

Non, ne me faites pas revenir encore... pas encore. Un petit moment. Seulement un petit moment. Tout ira très bien. Je jure que tout ira très bien. Laissez-moi seulement... rester ici avec lui. Ne me ramenez pas, pas maintenant. *Je vous en prie.*

PROFESSEUR JAÏRE.

Ses yeux, ses yeux... *ses yeux !* Oh ! Dieu qui êtes au ciel, ils me regardent ! Il me *voit !* J'en suis sûr ! Il me *voit !*

NOUS VOUS FAISONS REVENIR.

Non, pas encore. Je suis... il faut que je... Je...

NE SORTEZ PAS DU CHAMP.

Sortir du champ ? Oui, peut-être que je peux... je pourrais...

VOUS REVENEZ !

Non ! Je vais briser le champ si vous essayez de me faire revenir ! Je vais... Je vais le traverser ! Je jure que je le ferai... ne me touchez pas !

PROFESSEUR, CALMEZ-VOUS.

Il faut que je les arrête ! Il faut que je les arrête ! Je suis ici, je peux le sauver ! Je *peux* ! Pourquoi ne pas le prendre avec moi dans le champ et l'emmener ?

JAÏRE, RÉFLÉCHISSEZ !

Pourquoi pas, nom de D... *pourquoi pas* ? Je ne vais pas, moi présent, les laisser le tuer ! Il est trop bon, trop doux. Je peux le sauver... Je *peux* !

JAÏRE, VOUS AVEZ REMPLI VOTRE MISSION ! LAISSEZ-LE MAINTENANT REMPLIR LA SIENNE !

Non !

FERMEZ LE CHAMP.

Quoi ? Que faites-vous ?

IL FAUT QUE NOUS TENTIONS DE LE RAMENER PENDANT LES QUELQUES SECONDES QUE TIENDRA LA FERMETURE DU CHAMP.

Laissez-moi sortir ! Par pitié, laissez-moi tranquille ! Arrêtez, vous ne savez pas ce que vous faites !

VITE !

Non. Arrêtez... *arrêtez* ! Ne me prenez pas ! *Non* ! ATTENTION !

⁂

Ils l'arrachèrent de la plate-forme, fou de rage et se débattant. Ils le portèrent dans le bureau, le déposèrent sur un divan et le Dr. Randall plongea une seringue dans son bras.

Une demi-heure après, le professeur Jaïre était assez calme pour avaler un verre de cognac. Il était assis dans un grand fauteuil de cuir, regardant droit devant lui, les yeux vides. Son esprit n'était pas revenu avec son corps... il était toujours là-bas sur une colline solitaire près de Jérusalem.

Il aurait pu leur dire des choses ; leur décrire des images pour étayer l'histoire. Il aurait pu leur décrire les vêtements portés sur le Golgotha, rapporter les paroles qui y avaient été prononcées, dépeindre la scène dans toute sa tristesse et sa brutalité. Il aurait pu leur dire tout cela. Leur dire surtout que, en le ramenant si vite, ils avaient provoqué le phénomène que rapportent les Evangiles quand ils disent que la terre trembla et que les rochers se fendirent.

Il ne leur dit rien de tout cela.

Il leur dit qu'il voulait rentrer chez lui.

Il mit son manteau, son chapeau et ses caoutchoucs, et s'éloigna dans la grisaille de l'après-midi. Ses souliers écrasaient la neige durcie, ses yeux restaient fixes, au travers du rideau de flocons qui tombaient doucement.

Les autres détails n'ont pas d'importance, pensait-il. *Vrais ou faux, ils ne comptaient pas. L'eau dans le vin, les lépreux guéris, les malades retrouvant la santé, ceux qui marchent sur l'eau, la sortie du sépulcre... rien de tout cela n'a d'importance. Les hommes qui cherchaient l'espoir dans des miracles physiques n'étaient que des rêveurs infantiles qui jamais ne sauveraient le monde.*

Un homme avait donné sa vie pour ce à quoi il croyait. *C'était cela le miracle.* Aujourd'hui, veille de Noël, le moment était bien choisi pour trouver la foi.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The traveller.

KATHERINE MACLEAN

L'équilibre naturel

Katherine MacLean est surtout connue aux Etats-Unis pour un court roman extraordinaire intitulé « Incommunicado », *qui est basé sur une des rares idées complètement neuves de la science-fiction : l'utilisation de la musique comme langage commun entre l'homme et la machine. La nouvelle que vous allez lire est basée sur une autre idée déconcertante, que nous ne voulons pas déflorer.*



La fille aux pieds nus regardait la maison. Derrière elle se dressait le mur d'enceinte, peint en bleu vif et haut de près de trois mètres ; la grille était assez loin. La jeune fille n'aurait pas dû se trouver là. Elle s'était introduite illicitement dans une propriété privée. La veille, elle s'était tenue plus près de l'entrée et le jour d'avant, elle était restée sur le seuil. Juste derrière l'endroit où elle était arrêtée aujourd'hui, il y avait un bouquet de palmiers rabougris, mais elle ne se cachait pas. Au contraire, bien visible en terrain découvert, elle examinait audacieusement la maison.

Vue de là-bas, cadrée dans la mire d'un fusil par de vieilles prunelles embrumées, elle formait une petite silhouette tremblante.

Le vieil homme qui l'ajustait dans sa ligne de mire marmotta quelque chose avec humeur et abaissa son arme. Il se mit à parcourir la maison à la recherche d'une fenêtre où il distinguerait assez bien la jeune fille pour tirer à coup sûr.

Il se passait encore autre chose dans la grande demeure. Sans que le vieillard l'aperçoive, un grand garçon était sorti sur le perron et adressait de grands signes à la jeune fille pour qu'elle se rapproche.

Elle vit le garçon, mais elle ne vit pas le vieil homme. D'un pas hésitant, elle parcourut quelques mètres en direction de la maison, puis s'arrêta, enfonçant ses orteils dans le tapis d'une douceur inconnue que formait la verte pelouse tondue ras. De l'autre côté du mur, il n'y avait plus d'herbe, rien que du sable et des buissons, l'océan et la jungle, avec des maisons de brique aux toits de palmes le long des rues empierrées qui sillonnaient les flancs de la montagne. Mais la maison qu'elle contemplait était bien différente. Son propriétaire s'habillait des pieds à la tête

et ne voulait parler que l'anglais ; il émergeait de derrière son mur seulement une fois par mois pour acheter des provisions et chercher des ouvriers pour sa propriété. On le prenait pour un fou et quand trois personnes eurent disparu en une année, d'horribles rumeurs coururent sur ce qu'il en avait fait. Mais comme il possédait l'unique mitrailleuse existant de ce côté-ci de la montagne infranchissable, les villageois se montrèrent-ils courtois et obligeants envers lui, et haussèrent les épaules. Même si les bruits étaient véridiques, pourquoi se tracasser ? Le vieillard mourrait bientôt de sa belle mort.

La jeune fille se rappelait tout cela. Les on-dit étaient probablement des mensonges. On inventait beaucoup de mensonges horrifiques pour se distraire pendant les mornes soirées de la saison des pluies. Elle était persuadée qu'il s'agissait de mensonges, mais elle se sentait en danger et jetait des coups d'œil tout autour d'elle, étreinte du même pressentiment que s'il y avait eu un jaguar dans les parages.

Le garçon lui fit de nouveau signe de le rejoindre, mais elle secoua la tête et ne bougea pas. Il finit par se lasser de gesticuler et traversa la pelouse dans sa direction. C'était un grand garçon dégingandé, bien développé pour ses quinze ans, au teint pâle et aux cheveux bruns lissés au peigne, avec une chemise blanche à manches longues, un pantalon et des souliers. Au total, un extérieur étrange et antique, semblable à celui des Américains du nord avant la Radiation.

— « Qu'est-ce que vous fabriquez là ? » s'exclama-t-il aussitôt qu'il fut près d'elle. « Mon père est très fâché parce que vous étiez ici hier. » Le garçon regarda vivement par-dessus son épaule vers la maison, geste de nervosité plus que d'observation. « Je crois qu'il dort. Il ne pourra pas nous voir des fenêtres si nous parlons sur le perron. »

— « Non, » dit-elle d'un ton ferme. « Pas plus près. » Elle parlait anglais et cela le surprit. Les palmiers se courbaient par-dessus le mur de brique qui fermait son univers à lui et le tonnerre proche du ressac grondait sans arrêt, ici rien de tout cela ne ressemblait au paysage des terres où l'anglais est parlé.

Ils examinèrent la maison avec appréhension. La lourde façade de brique du grand bâtiment avait des fenêtres profondément encastrées, dépourvues de vitres et à demi obturées, avec des flaques d'ombre là où s'ouvraient les pièces. L'obscurité de l'intérieur de la maison ressemblait à la pupille noire d'un œil. Ils détournèrent la tête en soupirant et le jeune homme regarda la jeune fille. Comme lui, elle n'avait que quatorze ou quinze ans. Elle était petite, brune et jolie, vêtue d'une tunique verte et bleue qui lui couvrait un sein en laissant l'autre à nu. Sa peau était hâlée, lisse, saine, ses cheveux noirs et ses yeux bleus.

— « Pourquoi êtes-vous ici ? » interrogea-t-il.

Elle examinait les yeux du garçon, puis sa chemise avec un étonnement visible.

« Pourquoi restez-vous derrière votre mur ? Nous organisons une promenade dans la jungle, ce soir. Nous emportons du pain et du froma-

ge. Venez vous amuser. » Sa jeune voix de soprano était plaintive. « Voilà des années que je vous aperçois aux fenêtres de votre maison et derrière le mur. Je m'appelle Narline. Vous êtes un homme maintenant. Vous pouvez sortir. »

— « Mon père ne veut pas que je fréquente les gens du village, » expliqua le garçon.

Dans la maison, le vieillard s'efforçait de trouver un endroit d'où tirer sur la jeune fille. Elle s'était rapprochée et offrait une cible plus grande, mais sa tunique verte et bleue se fondait trop bien dans le vert et le bleu du mur et des buissons derrière elle. Ses yeux s'embuèrent et sa main perdit sa fermeté ; sa mire encadra la chemise blanche de son fils qui — on ne sait pourquoi — parlait avec l'intruse.

Le chasseur maudit entre ses dents la vieillesse et les radiations, puis se souvint que la cave avait des fenêtres. Ces fenêtres, au ras de l'herbe, lui donneraient la silhouette des deux jeunes bien découpée sur le ciel clair et les rendraient visibles même pour un homme à demi aveugle. Il se hâta vers l'escalier.

— « Vous êtes un homme maintenant, » répéta la jeune fille. « Il mourra bientôt : les vieillards meurent toujours. Dieu vous protègera. Accompagnez-moi au pique-nique, nous nous amuserons et nous irons très loin. »

Le garçon la considéra de son haut.

— « Je ne peux pas perdre mon temps à jouer ou à faire des pique-niques. J'étudie. »

Elle ouvrit de grands yeux, attendant qu'il explique ce qu'il voulait dire, et elle contempla avec admiration ses prunelles grises et son expression intelligente.

En parlant le garçon redressa ses épaules minces et parut grandir.

— « Mon père me donne de l'instruction pour parer au flot envahissant de la sauvagerie. Il m'enseigne à être Civilisé et à contribuer au Progrès. » C'était manifestement une citation émise avec le ton de quelqu'un d'autre ; il avait une attitude fière et touchait sa chemise blanche comme si c'était un insigne.

Elle inclina la tête, admirative, mais intriguée.

— « Comment fait-il cela, Homme ? »

Le garçon n'avait encore jamais entendu cette expression, « *Homme* », employée de cette façon, mais cela sonnait comme un compliment. Il leva le menton et parut plus péremptoire encore.

— « Mon père m'apprend des choses comme les mathématiques, des mathématiques supérieures. C'est un excellent professeur. Son père était diplômé d'université et exerçait aux Etats-Unis. Il dit qu'on n'enseigne plus la civilisation nulle part, maintenant. »

Il contempla les palmiers courbés au-dessus du mur peint en bleu et prêta l'oreille au grondement lointain du ressac, et il se souvint qu'il n'avait jamais parlé à personne de l'extérieur, à l'exception des contre-

maîtres des équipes d'ouvriers qui ramassaient les récoltes dans les champs de son père. La jeune fille semblait cultivée, bien qu'elle s'exprimât de curieuse façon en anglais. Il regarda la jeune fille, sa peau lisse et brune, ses yeux bleus, la robe qui ne couvrait qu'un sein, et perdit de son assurance.

— « Est-ce qu'ils... je veux dire, est-ce que la civilisation... »

— « La civilisation ? » La jolie jeune fille brune ne comprenait pas encore bien la question. « Peu importe... c'est-à-dire, nous ne forçons personne à apprendre ! Une réponse sans question ne signifie rien. Le Karma est ce que vous voulez apprendre autant que ce que vous méritez de savoir. A Yelopo, à huit kilomètres d'ici, il y a un homme qui aime les chiffres. Il s'amuse avec des théories sur les nombres et il les étudie constamment. Ici, à Puerto, quand quelqu'un a un problème à résoudre, on prend des mesures avec une ficelle et on fait un croquis et on lui apporte la ficelle et les croquis. Il résout le problème et on le paie avec des poules et des cochons. » Elle sourit. « Vous voyez, nous n'avons besoin que d'une personne pour s'occuper de mathématiques et nous en avons une. Le dieu de l'Equilibre prend soin de cela pour nous. »

Le garçon était choqué.

— « Un seul mathématicien... ce n'est pas de la civilisation ! » Il leva les yeux vers les montagnes derrière le village. Elles se dressaient dans l'azur, noblement élevées, comme un idéal.

— « Mes pères font de la peinture tous les deux, » dit-elle en guise d'excuse de sa voix haute et inquiète, tandis qu'il détournait la tête, l'air furieux. « Ils vont à la pêche et ramassent des papayes aussi, bien sûr. Leurs tableaux sont très bizarres, mais pas autant que ceux de mon grand-père. Tout le monde devrait faire ce que son esprit lui dicte de faire. Si mes petits frères voulaient étudier les mathématiques, j'irais fouiller les maisons vides pour leur trouver des livres. »

Les montagnes qu'il contemplait, en dépit de leur altitude, étaient couvertes de jungle et dans le lointain, un minuscule personnage, conduisant un âne, gravissait lentement un chemin abrupt. La jeune fille parlait comme si elle faisait preuve de tolérance en l'autorisant à étudier. C'était absurde et contraire aux bons principes, et la colère du garçon augmenta.

Elle posa un doigt timide sur sa manche.

« Si vous *aimez* étudier... »

— « Non ! » Il avait riposté sans la regarder. L'âne et le villageois sur la piste montagnarde montaient avec lenteur ; on aurait presque dit des fourmis. « Je n'aime pas du tout les mathématiques. Je n'aime pas étudier. Mais je le fais quand même. Mon père pense que faire ce que vous n'aimez pas vous endurcit et vous forme le caractère. » Il la dévisagea avec mépris. « Père a raison. Vous n'êtes tous qu'une bande de sauvages dégénérés. »

La fille brune en tunique bleue leva son poing menu pour le frapper et se contenta de taper le sol du pied en criant avec rage :

— « Je ne suis pas une dégénérée ! Je m'appelle Narline Robinson. Mon père Robinson, bonne famille ! Mes mères, Lopez, Rothberg et Sumpello. Nous sommes la meilleure famille... treize enfants qui ne sont pas des monstres, nés beaux et dont six sont encore vivants, sains, presque adultes. Deux de mes mères sont en vie et jeunes encore. Je suis l'aînée des enfants. J'en ferai des grands-mères et elles seront fières. »

Elle s'arrêta pour reprendre haleine et regarda les vêtements du garçon d'un air soupçonneux, comme si elle se demandait soudain ce qu'ils recouvraient. « Vous, vous fils unique. Etes-vous un monstre ? »

Il cria presque : « Non ! » Sa chemise était d'un blanc aveuglant sous le soleil et il se tourna vers l'arcade ménagée dans le mur, avec la vague envie d'échapper à cette conversation. « Je suis normal. Les radiations ne m'ont pas touché. Père dit qu'il a toujours eu soin de rester à l'intérieur. Et il me garde à l'intérieur aussi. Je ne peux pas aller en pique-nique. Allez-vous en... il pourrait vous voir ! »

La colère de la jeune fille s'évanouit. Son regard se fit chaleureux, et elle sourit.

— « Venez en pique-nique avec moi. » D'un geste audacieux, elle le tira par la main. « Voyez comme la porte est proche. Partons ensemble. Nos jeux aideront l'humanité. Nous bavarderons, et de notre accord naîtra une harmonie. »

Le garçon ne comprit pas la fin de ce discours, mais la tentation était quelque chose de plus accessible. Il jeta un coup d'œil vers la porte, la main de la jeune fille toujours dans la sienne, puis il la lâcha en pâlissant.

— « Vous avez peur de lui ? » demanda-t-elle en baissant la voix.

— « Il ne me ferait rien, » répliqua le garçon sans assurance. « Je suis son fils. »

Le vieillard ouvrit une fenêtre de la cave et en cala les battants. C'était bien ce qu'il avait pensé : les deux interlocuteurs se découpaient admirablement en noir sur le ciel bleu. Il visa la plus petite des silhouettes.

— « Les habitants du village ont peur de lui aussi, » chuchota-t-elle. « Est-ce vrai qu'il attrape des gens et les met en pièces dans un cachot ? »

— « Je ne sais pas. » Bavarder au soleil avait donné à sa peau blême une roseur inaccoutumée, mais il pâlit à nouveau. « Mon père ne me dit rien. Il ne fait que m'instruire. »

Elle haussa les épaules.

— « On a entendu des cris. »

— « Peut-être. A moins que ce ne soit ses cris à lui. Il se met parfois en fureur dans son laboratoire de radiation. »

— « Son *laboratoire de radiation ?...* »

Elle fit le signe pour chasser le mauvais sort et s'effondra sur la pelouse ; elle parvint à être gracieuse et ne s'évanouit pas, mais ses genoux avaient cédé involontairement sous elle. C'était le plus redoutable de tous les maux, tenu en abomination par toute la race humaine et voici qu'elle n'était qu'à quinze mètres d'une maison où il sévissait.

Dans le sous-sol, le vieillard écarta son doigt de la détente et jura quand la petite silhouette disparut au-dessous de son champ de vision. Il courut vers l'escalier.

— « Non, non, vous ne comprenez pas, » dit le garçon en se penchant précipitamment sur elle. « C'est un secret. Je n'aurais pas dû le dire. Je ne voulais pas en parler. Mais il ne fabrique pas de nouvelles radiations. Il essaie d'immuniser les gens contre elles. Pour sauver la race. »

— « Ah ! bon, » dit-elle sans rancune, les yeux levés vers lui, et elle parvint à émettre un faible petit rire. « Mais nous savons déjà ce qu'il faut faire pour sauver la race, Homme. Il faut avoir des enfants. Il n'y a pas assez de monde. La plupart des bébés touchés par les radiations, ils ne vivent pas assez longtemps pour naître ou ils meurent tout de suite après. Nous nous y mettons tous. Nous essayons de faire des quantités d'enfants. Avoir des enfants et ne pas utiliser de remèdes. » Elle rit de nouveau et s'installa confortablement allongée sur la pelouse, l'air rêveur. « Ce n'est pas facile de faire des enfants. Mais c'est amusant d'essayer. C'est bon pour la race. »

Elle souriait tandis que le garçon rougissait.

— « Pourquoi ne venez-vous pas à un pique-nique ? Ce soir, il y en a plusieurs. Ce sera très nouveau pour vous, je pense, mais formidable. »

Une voix assourdie en provenance de la maison s'exclama :

— « Espèce d'effrontée ! »

On avait entendu la jeune fille.

Le garçon se plaça entre elle et la maison.

— « Levez-vous, » chuchota-t-il en se penchant. « Allez vers la sortie. Je marcherai juste derrière vous, entre vous et la maison pour qu'il ne puisse pas vous voir. »

— « Il est réveillé ? » Les pupilles de la jeune fille se dilatèrent jusqu'à ce que ses yeux ressemblent à des yeux de lapin et soudain s'y peignit la terreur ranimée d'être mise en pièces dans un cachot mystérieux. La peur se mua en panique et elle poussa une sorte de petit gémissement étranglé.

— « Tout se passera bien, » dit-il, courbé sur elle. « Relevez-vous avec précaution. »

Le couple se redressa lentement et ils commencèrent à s'éloigner de la maison, le corps du garçon interposé entre elle, la maison et le canon du fusil.

— « Espèce d'effrontée ! » s'exclama le vieillard d'une voix sifflante. Il s'élança sur l'immense parquet d'acajou ombreux derrière les rangées de fenêtres aux volets clos. C'était un vieillard maigre, flottant dans un costume gris en dacron qui pendait sur son corps comme s'il avait été taillé pour quelqu'un de plus jeune et à la poitrine plus large. C'était un de ces costumes à la soyeuse perfection comme en produisaient les Etats-Unis juste avant que la grande confusion et les radiations se répandent à travers le monde entier.

Il sortit par la porte d'entrée entrouverte, descendit le perron et s'avança sur la pelouse en courant sur la pointe des pieds.

Le couple marchait dans l'herbe à la file indienne en direction de la grille. Le fils disait :

— « Je ne pourrai pas vous accompagner à ce pique-nique-ci, jeune fille. Quand aura lieu le prochain ? »

— « *Arrêtez !* » hurla le vieillard, plus pour mettre fin à ce qui se disait que pour enrayer leur marche.

Ils se retournèrent ; il se tenait les pieds joints, les couvrant tous les deux de son arme. C'était un vieillard magnifique, incroyablement vieux, avec des cheveux blancs, un visage ridé et maigre, des yeux vieillis, des mains noueuses et desséchées qui tenaient le fusil presque sans trembler. On contractait la maladie des rayons lentement et progressivement en respirant l'air au fil des années, et il était impossible de faire une différence entre le mal des rayons et la vieillesse, si bien que les villageois avaient cessé de donner deux noms à la même chose. Il avait quarante ans et il était vieux, très vieux. Un nombre extrêmement restreint d'hommes vivait au-delà de quarante ans, mais celui-ci luttait contre l'approche de l'âge avec une détermination inflexible et un ressentiment personnel comme s'il se fut agi d'un ennemi.

La fureur le faisait se tenir droit et plein de fougue.

— « Leo, où vas-tu avec cette fille ? »

— « Seulement jusqu'à la grille, Père. »

— « Ecarte-toi d'elle. Je veux en faire un exemple pour tous les intrus. J'apprendrai à ces dégénérés à rester chez eux. »

— « Elle ne fait aucun mal, Père. »

Le vieillard furibond eut un ricanement, presque un rire.

— « Je l'ai entendue. C'est une dégénérée, une sauvage. Et elle veut que tu deviennes pareil. Elle est contre la moralité et la discipline. Elle croit qu'on peut s'amuser quand la Situation est Dramatique. Quand l'Avenir est en Jeu. Quand le Danger est Grave. Mon père savait comment traiter les gens de cette espèce. Mon père a abattu sous mes yeux un beatnik et moi je peux tirer sur une dégénérée. » Sa voix vibrait d'une satisfaction sauvage.

— « Mais, Homme, » protesta son fils, se souvenant du terme agréable et flatteur qu'avait employé la jeune fille pour lui-même, « c'est une brave fille. Ne te conduis pas comme un enfant, Homme. » Nerveusement, il espérait que le mot rappellerait à son père qu'un homme a le devoir d'être pondéré et de ne pas perdre la tête.

Le teint de son père prit une légère teinte violacée et le canon de son fusil se mit à osciller.

— « Qu'est-ce que tu as dit, Leo ? » questionna-t-il d'une faible voix bizarre.

Cela semblait avoir eu de l'effet sur son attitude. Cela valait la peine d'être répété.

— « J'ai dit, » répéta son fils d'un ton ferme, « Homme, ne te conduis pas comme un enfant. »

Le teint de son père vira au violet et le globe de ses yeux devint rouge.

— « *Ils approchent !* » hurla-t-il à pleins poumons. « Aaah ! » Il tomba à la renverse et le fusil se déchargea, trouant une feuille de palmier. Un silence profond s'établit et l'on n'entendit plus que le grondement lointain du ressac et le cri aigre d'un oiseau tropical.

— « Voyez, » dit la jeune fille, après une pause pour vérifier si rien de plus ne se produirait. « Je vous avais bien dit de ne pas vous tourmenter. Dieu prend soin de tout. L'Equilibre se fait de lui-même. »

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : Interbalance.

BRIAN W. ALDISS

Le monde vert

5/ ...et revivre à jamais

SYNOPSIS DES EPISODES PRECEDENTS

Des millions d'années se sont écoulées. Les radiations nouvelles vomies par le Soleil à son déclin ont virtuellement décimé toutes les espèces animales tandis que les végétaux, proliférant de façon monstrueuse, se sont emparés de l'empire de la Terre. S'éveillant lentement au cours des millénaires à une sorte de pseudo-conscience, s'adaptant aux conditions nouvelles — au fait. entre autres, que la planète présente désormais éternellement la même face au Soleil —, les plantes victorieuses ont développé des formes nouvelles pour répondre aux exigences de la concurrence sans pitié qui est la loi sur Terre. C'est ainsi que tout le continent ensoleillé a fini par être recouvert par un unique et colossal banian dans les ramures duquel les rares survivants de l'espèce humaine cherchent un asile précaire.

Les derniers hommes, dont la peau est devenue verte et dont la taille est réduite à une trentaine de centimètres, végètent, constitués en petites tribus primitives dont les femmes assurent la direction. La tradition veut que, arrivés à un certain âge, les Adultes accomplissent la Grande Montée : hermétiquement enfermés dans les siliques transparentes des crémataires, les plantes à feu qui fleurissent sur la Cime, ils quittent ce monde pour celui des dieux, et c'est alors aux enfants qu'il incombe de perpétuer la vie du clan parmi les innombrables embûches de la forêt. Lily-yo, la femme-chef, s'est conformée à la Loi. Son sarcophage et ceux de ses amis ont traversé les espaces interplanétaires accrochés à la toison d'une travertoise, une de ces araignées végétales démesurées dont les gigantesques toiles tendent leur réseau enchevêtré entre la Terre et la Lune.

Atteints au cours de leur voyage par des radiations cosmiques, les voyageurs subissent une mutation somatique : des ailes leur poussent et ils finissent par se joindre aux humains qui les ont précédés — les Volants — dont le rêve est d'acclimater la race humaine sur ce monde plus favorable

pour qu'elle puisse retrouver sa grandeur passée. Les Captifs, autres transmigrants dont la mutation s'est mal faite et qui sont les guides des Volants, ont élaboré un plan : transplanter de force sur la Lune les enfants nés sur le Monde Lourd (la Terre). Lily-yo et ses compagnons — Flor et l'homme-Haris — acceptent de faire partie du premier raïd. Pour gagner leur planète natale, ils s'introduiront à l'intérieur d'une travertoise dont un tigre volant — monstrueux insecte descendant des guêpes d'antan — a percé le corps pour y déposer ses œufs.

Entre-temps, le groupe des enfants, dont la petite Toy a pris le commandement, s'efforce de survivre. Mais son homogénéité est en passe de se rompre car Gren, l'enfant-homme, le plus intelligent de tous, supporte mal l'état de sujétion auquel sa virilité le condamne. Et lors d'une chasse à l'oiseau-sangsue, Gren commet une maladresse : la proie réussit à prendre son vol, entraînant les humains avec elle, loin, bien loin de leur forêt familière. Il s'en faut de peu que le jeune clan ne s'abîme dans les profondeurs effrayantes et mystérieuses de la mer, ne périsse dans le nomansland, étroite bande de terre où pullulent les menaces les plus diverses et qui s'étend entre la jungle du banian et l'océan.

Après avoir échappé à de multiples périls et perdu deux des leurs, les humains vont pouvoir rejoindre la sylve hospitalière en se frayant par le feu un chemin à travers le maquis hostile du nomansland, grouillant d'ennemis sanguinaires : en effet, Gren a rapporté d'un bref séjour qu'il avait fait dans un nid de supertermites à l'inquiétante intelligence technique un morceau de verre faisant office de lentille. Mais le conflit éclate entre l'adolescent ambitieux et Toy qui craint de perdre son autorité. Le groupe décide de bannir Gren : c'est le châtiment le plus grave qui puisse frapper un humain.

Or, tandis qu'il erre, solitaire et désespéré, condamné à une mort rapide, quelque chose vient tomber sur son front : c'est la morille, un cerveau parasite et télépathe qui a besoin pour réaliser le rêve de son espèce — se propager sur toute la Terre et évincer le banian omniprésent — d'un être intelligent auquel il imposera sa volonté. Poussée par son amour pour Gren, la petite Poyly, désertant à son tour le groupe, vient rejoindre ce dernier. La morille se scinde pour prendre également possession de la jeune fille. Nouvel Adam et nouvelle Eve, Gren et Poyly, tournant le dos au périlleux Eden où ils se sont aimés, repartent la main dans la main vers la forêt, vers la sylve, en quête d'une communauté à laquelle ils pourront s'intégrer.

Sous la direction de la morille, les deux adolescents relè-

vent les traces d'un groupe vivant en lisière de la forêt, celui des bergers auprès desquels ils se font passer pour de puissants esprits. Après avoir de peu échappé à la mort lorsque s'est éveillée la Bouche Noire, une sorte de volcan qui lance un appel fascinant auquel rien de ce qui vit n'est capable de résister, Gren. Poyly et une jeune bergère du nom de Yattmur rencontrent au bord de l'Eau Longue une étrange tribu de Pêcheurs. Ceux-ci, petits êtres grassouillets, stupides et végétatifs, sont liés par leur appendice caudal à des arbres nourriciers. Au moment où ces Bedons-Bedaines se préparent à pêcher à bord d'une barque rudimentaire les poissons rejetés par la Bouche Noire, les trois humains les attaquent sur l'ordre de la morille et leur tranchent la queue. Tandis que le bateau dérive au gré du courant, Poyly disparaît dans les flots.

L'embarcation gagne la mer et finit par aborder un îlot désolé où se trouve une étrange caverne qui est un véritable relais de transfert : toutes les créatures végétales qui y pénètrent sont transportées par un étrange mécanisme de dématérialisation vers quelque mystérieux univers. La nature, pour remédier au problème de la surpopulation, agit ainsi à la manière d'un véritable jardinier.

Mais, dotés d'une intelligence humaine, Gren et Yattmur ne sont pas acceptés. Avec quatre Bedons-Bedaines survivants, et toujours sous la direction du champignon qui parasite le jeune garçon, ils reprennent la mer en quête d'un habitat conforme à leur nature.

Après avoir longtemps dérivé parmi les icebergs, la barque s'échoue sur un minuscule récif qui, si inhospitalier soit-il, offre un refuge précaire aux humains qui seraient bien aise de s'y établir définitivement pour y goûter une paix et une sécurité bien gagnées. C'est là compter sans la morille qu'obsède le désir impérieux de faire souche et d'assurer à sa descendance l'hégémonie de la Terre. Les timides protestations, la passivité de Gren exacerbent sa volonté de puissance et elle transforme son hôte en un esclave total afin d'utiliser intégralement ses facultés — version inattendue de l'aveugle et du paralytique !

L'obstination du champignon tyrannique se révèle payante : sur l'îlot pousse d'étranges plantes migratrices auxquelles Yattmur a donné le nom d'échassières ; lorsque le temps est venu, elles franchissent le bras de mer pour semer leurs graines sur le continent proche. A l'instigation de la morille, les naufragés se serviront de ces végétaux ambulants pour s'évader.

Mais le parasite n'avait pas prévu que leur véhicule improvisé suivrait un autre itinéraire : l'échassière choisie, au lieu de rallier directement la terre ferme, remonte vers le nord

et, après avoir abordé, tournant le dos au soleil, elle poursuit inexorablement sa marche vers la zone crépusculaire, puis vers le pays de l'Eternelle Nuit, berceau de son espèce, et où prend fin son odyssée.

Surmontant ce dernier coup du sort, Yattmur entraîne Gren et les derniers Bedons-Bedaines — l'un d'eux s'est noyé et ils ne sont plus que trois — vers les montagnes dont les cimes captent les ultimes lueurs du soleil agonisant. Cet asile de lumière et de chaleur est le dernier espoir de survie qui s'offre encore aux voyageurs exténués.



I

SUR une montagne perdue dont le pied disparaissait dans la nuit et dont le sommet était baigné d'une perpétuelle clarté, une femme chantait une berceuse à son enfant. Cette région tourmentée, vouée au crépuscule éternel, était le royaume de l'ombre. Seuls, ici et là, les pics qui, à l'instar des choses vivantes, se haussaient vers la lumière, rougeoyaient dans la nuit comme autant de balises. Pourtant, la nuit, même là où elle était le plus opaque, n'était pas absolue — semblable en cela à la mort au sein de laquelle, sans cesse, se recrée la vie : fréquemment, elle capitulait, se bornant à n'être qu'une pénombre. Les zones ainsi favorisées étaient un refuge aux êtres chassés des lieux plus lumineux et plus peuplés.

Parmi ces exilés, il y avait les parcheplumes dont, justement, un couple était en train de tournoyer. Ils se laissaient tantôt choir en un piqué acrobatique en repliant leurs ailes, et tantôt, les déployant largement, s'abandonnaient aux courants ascendants. La mère montra les deux oiseaux à l'enfant :

— « Regarde, Laren ! Hop ! Ils plongent dans la vallée et... tiens, les revoilà ! Ils repartent vers le soleil ! »

L'enfant plissait le nez. Eclairs éblouissants, les êtres volants à l'épiderme racorni comme du cuir sombraient dans l'océan de la nuit pour en émerger presque aussitôt, jaillissant vers la voûte du ciel où luisait l'éclat métallique des nuages qui faisaient partie du paysage au même titre que la montagne, et aussi immuables qu'elle. Il leur arrivait fréquemment de se résoudre en neige, en grésil ou en pluie mais, entre temps, ils répandaient sur la vallée un fugitif éclat d'or. Les parcheplumes happaient dans leur vol rapide les spores errants qui, même en ces lieux, abondaient, venus de la face éclairée de la planète. Le bébé tendait vers eux ses bras en roucoulant de plaisir et son extase arrachait à sa mère, Yattmur, de petits soupirs de satisfaction.

Soudain, l'un des oiseaux plongea comme une pierre et, étonnée de cette défaillance, la femme leva la tête. Le parcheplume, derrière lequel, brassant l'air de ses ailes puissantes, son compagnon s'était élancé, tournoyait sur lui-même en tombant. Un instant, on put croire qu'il allait se redresser. Mais non : il se fracassa sur le flanc de la montagne avec un bruit sourd.

Yattmur se leva. Elle distinguait à quelque distance la masse inerte de la créature abattue au-dessus de laquelle son congénère voletait en rond. Elle n'avait pas été le seul témoin de l'accident. Un Bedon-Bedaine se précipitait vers le cadavre et elle l'entendit distinctement héler ses compagnons : « Venez montrer à vos yeux l'oiseau d'ailes tombé ! » Sa voix sonnait aussi fort que le bruit de ses talons martelant le sol.

Yattmur contemplait la scène en serrant le bébé contre elle. Sa réaction, qui était bien celle d'une mère, était de déplorer tout événement venant troubler sa quiétude. Mais le cadavre de l'oiseau excitait d'autres convoitises : plusieurs silhouettes, surgissant de derrière un éperon rocheux, dévalaient la pente à leur tour. Elle en compta huit. Ces êtres avaient un visage blafard que terminait un nez pointu. Leurs longues oreilles se profilaient avec précision sur les ombres bleutées qui s'amassaient dans la vallée. Ils tiraient un traîneau derrière eux.

Ni Yattmur ni Gren, son compagnon, n'ignorait l'existence de cette tribu sauvage. Mais les deux humains s'en méfiaient car ces créatures étaient rapides et bien armées. Toutefois, elles n'avaient jamais semblé dangereuses. En elles s'alliait un curieux mélange de timidité et de férocité.

Les montagnards étaient munis d'arcs et de flèches et Yattmur s'inquiéta brusquement du sort des trois Bedons-Bedaines.

— « Eh, les Bedons ! Revenez ici ! »

Mais déjà l'un des êtres sauvages avait tiré. Le projectile bien dirigé transperça le parcheplume survivant qui tomba en feuille morte. A cette vue, le Bedon-Bedaine qui ouvrait la marche se jeta à terre en poussant un cri aigu et l'oiseau dont les ailes palpitaient encore faiblement s'écrasa sur son dos. Tandis qu'il se relevait en titubant, les autres Bedons et les chasseurs opérèrent leur jonction. Yattmur fit alors demi-tour et se dirigea à longues foulées vers la caverne enfumée où elle avait installé ses pénates.

« Viens vite, Gren ! » s'écria-t-elle en y pénétrant. « Les Bedons vont se faire massacrer. Les Grandes Oreilles les ont attaqués. Que faire ? »

Gren gisait. accoté sur un pilier rocheux, les mains croisées sur son ventre. Il fixa sur Yattmur un regard absent et ses yeux se refermèrent. La pâleur de son visage contrastait avec la moire sombre de la morille dont les replis lui encadraient le visage.

— « Vas-tu te décider à faire quelque chose ? Que se passe-t-il ? Tu n'es plus le même depuis quelque temps. »

— « Les Bedons ne nous sont d'aucune utilité, » répondit Gren.

Néanmoins, il se leva et accepta d'un air apathique la main qu'elle lui tendait pour le guider jusqu'à l'ouverture de la grotte.

— « J'ai fini par me prendre d'affection pour ces pitoyables créatures, » murmura la femme, presque pour elle-même.

Le couple examina le flanc abrupt de la montagne où l'on discernait des formes mouvantes allant et venant contre l'arrière-plan fuligineux de la nuit. Les trois Bedons-Bedaines remontaient la pente en halant un parcheplume. A côté d'eux, s'avançaient les Grandes Oreilles qui avaient fixé le second volatile sur leur traîneau. Les deux groupes qui paraissaient en excellents termes bavardaient avec animation à la stupéfaction de Yattmur. Etrange procession ! La démarche des montagnards était saccadée et lorsque la déclivité était trop forte, ils n'hésitaient pas à se mettre à quatre pattes. Leur langage était une sorte d'aboiement rauque, mais ils étaient trop loin pour que l'on parvînt à comprendre leurs propos,à supposer que ceux-ci fussent intelligibles.

— « Que penses-tu de cela, Gren ? »

L'interpellé garda le silence. Son regard demeurait braqué sur la troupe qui se dirigeait vers la grotte où il avait ordonné aux Bedons-Bedaines de s'installer. Il demeura impassible quand ceux-ci, passant devant le bouquet d'échassières, tendirent les bras vers lui en éclatant de rire.

Yattmur se sentit brusquement attendrie. Comme son compagnon avait changé !

— « Tu ne parles presque plus, Gren. Tu as l'air malade. Nous avons beau avoir fait ensemble une si longue route, sans rien d'autre que notre amour, à présent, c'est comme si tu m'avais quittée. Je n'ai pour toi qu'amour et tendresse. O ! Gren, Gren... Ni l'amour ni la tendresse ne comptent plus pour toi désormais ! »

Elle voulut le serrer contre elle mais il la repoussa. Pourtant, il parla. Chacun des mots qui tombaient de sa bouche semblait enrobé dans une couche de glace : « J'ai besoin de ton aide, Yattmur. Et de patience. Je suis malade. »

Mais une autre préoccupation lancinait la jeune femme :

— « Cela finira par s'arranger. Je me demande ce que font ces Grandes Oreilles. Crois-tu qu'ils sont pacifiques ? »

— « Le mieux est que tu ailles t'en assurer, » répondit Gren de sa voix blanche.

Sur ces mots, il rentra dans la caverne et reprit sa position première. Indécise, Yattmur s'accroupit devant l'entrée. Les Bedons et les Grandes Oreilles avaient pénétré dans la seconde grotte. Et comme l'humaine attendait, désemparée, les nuages commencèrent de s'amonceler dans le ciel. Bientôt, la pluie se mit à tomber, une pluie qui ne tarda pas à se transformer en neige. Laren se mit à crier et Yattmur lui donna le sein.

Lentement, la pensée de la jeune femme s'évada. Effaçant la pluie, des images floues naquirent autour d'elle, incohérentes, mais qui épousaient parfaitement sa propre logique. Les jours anciens qu'elle avait coulés, simple bergère, dans la sécurité de la tribu étaient représentés par une minuscule fleur rouge qui aurait pu aussi bien la symboliser elle-même. Car la jeune femme se confondait avec tout ce qui était la vie heureuse de son passé et, en ce temps, elle ne faisait pas de distinction

entre son moi et les phénomènes extérieurs. Si, à présent, elle tentait d'opérer cette dissociation, elle arrivait seulement à se voir très loin, perdue au milieu d'une foule de corps, ou au sein d'une ronde, ou sous la forme d'une jeune fille allant puiser de l'Eau Longue avec un seau.

Mais ils étaient loin, les jours de la fleur rouge ! Pourtant, un bourgeon nouveau s'épanouissait sous son sein. La foule des corps s'était dissipée et, avec eux, un autre symbole : un voile jaune, merveilleusement jaune, le bain brûlant du soleil perpétuel. Une joie mystérieuse en était le tissu Elle se voyait avec une parfaite netteté jeter ce voile au loin pour suivre un garçon dont le mérite était d'être *l'inconnu.*

L'inconnu... large feuille flétrie où se dissimulait autre chose ! Elle l'avait suivie — sa silhouette minuscule se rapprochait et paraissait étrangement dure — tandis que le voile d'or et que les pétales rouges se dispersaient allègrement sous le souffle du temps. Et la feuille se fit chair, grandit, palpitante et frémissante. Jamais la fleur rouge n'avait émis musique pareille à la sienne.

Tout s'effaça. Avança la montagne. La montagne était le contraire de la fleur. Elle glissait éternellement. Sa pente n'avait ni commencement ni fin. Son pied se perdait dans des brumes ténébreuses et son sommet plongeait au cœur d'une nuée obscure. Le maléfice de la brume et de la nuée envahit sa rêverie. La pente, si peu que Yattmur se concentrât sur elle, la pente n'était pas simplement le présent, mais sa vie tout entière. L'esprit ignore le paradoxe ; il ne connaît que des moments et, en ce moment précis, c'était comme si rien, ni la fleur éclatante, ni le voile d'or, ni la feuille charnelle — comme si rien n'avait jamais existé.

Le tonnerre roulant dans la montagne — la montagne réelle — brisa le fil de la songerie et Yattmur jeta un coup d'œil dans la grotte. Gren, figé dans son immobilité, ne lui dédia pas un regard. « C'est la morille magique qui est la cause de tous nos ennuis, » se dit la jeune femme. « Laren et moi sommes ses victimes au même titre que Gren. C'est parce qu'elle l'a choisi pour proie, parce qu'elle s'est emparée de son esprit qu'il est malade. »

Mais compréhension n'est pas consolation. Gren ne lui était d'aucune aide Elle aurait été seule à errer sur la colossale poitrine des monts plongés dans leur sommeil minéral que la situation n'eût pas été plus dramatique. Elle se leva, le bébé dans les bras. « Je vais voir les Bedons, » expliqua-t-elle.

Contrairement à son attente, Gren lui répondit.

— « Tu ne vas pas faire sortir Laren sous ces trombes d'eau. Laisse-le ici. Je m'occuperai de lui. »

Elle avança vers son compagnon. Certes, la lumière était médiocre, mais Yattmur avait l'impression que le champignon était plus noir que d'habitude et, sans aucun doute, plus volumineux. Jamais il n'avait eu cet aspect. Un brusque sursaut de dégoût paralysa la jeune femme qui, déjà, tendait le bébé à son compagnon. Le regard qu'il lui lança, regard où, à l'abêtissement, se mêlait une lueur de ruse, lui était étranger.

— « Donne-moi le petit, il ne risque rien. Il y a tant de choses à enseigner à un jeune humain ! »

L'agilité de son bond contrastait avec la nonchalance léthargique dont tous ses mouvements étaient empreints et, Yattmur, pantelante de peur et de fureur, sortit son couteau tandis qu'un rictus animal découvrait ses dents.

— « N'approche pas ! »

L'enfant poussa un gémissement rageur.

— « Donne-moi ce bébé, » répéta Gren.

— « Tu n'es pas toi-même. Tu me fais peur. Vas te recoucher ! N'approche pas ! N'approche surtout pas ! »

Sourd à cet avertissement, Gren continuait d'avancer d'une démarche curieusement flasque. On aurait dit que son système nerveux était sollicité par deux centres de contrôle antagonistes. Il ne prêta nulle attention au poignard que Yattmur dirigeait sur lui. Ses yeux, comme recouverts d'une taie, étaient vitreux. Au dernier moment, la femme battit en retraite. Abandonnant son arme, elle fit volte-face et se rua hors de la grotte.

Le grondement du tonnerre l'accueillit. Un éclair grésilla et la foudre enflamma un filin de travertoise que la pluie éteignit aussitôt. Sans un regard en arrière, Yattmur prit sa course vers la caverne des Bedons-Bedaines. Ce ne fut qu'en arrivant au but qu'elle s'inquiéta : quel accueil allait-elle recevoir ? Mais il était trop tard pour hésiter. Déjà, les Bedons et les Grandes Oreilles se portaient à sa rencontre.

II

Gren se laissa tomber à quatre pattes devant l'ouverture de la caverne parmi les pierres qui le meurtrissaient. Le monde extérieur n'était plus que chaos Des images fulguraient dans sa tête, se tordaient comme des plantes à la croissance soudaine. Un mur fait de cellules minuscules et gluantes, entassées comme les alvéoles d'un rayon de cire, l'enserrait et il était incapable de le repousser, bien qu'il disposât d'un millier de mains. Il était embourbé dans une masse visqueuse qui entravait ses mouvements. Il n'y avait plus qu'une seule brèche au milieu du fourreau de cellules qui l'emprisonnait, à travers laquelle il distinguait, très loin, à des kilomètres de distance, une silhouette minuscule — celle d'une Yattmur agenouillée. s'agitant de façon désordonnée, hurlant parce qu'il ne pouvait la rejoindre. A l'entour rôdaient d'autres silhouettes : celles des Bedons-Bedaines, celle de Lily-yo, la femme-chef qui commandait la tribu à laquelle il avait appartenu dans son enfance — une autre, enfin, qu'il reconnut comme la sienne propre. Puis le mirage se brouilla et se dissipa.

Gren se laissa lamentablement aller contre le mur dont les cellules, aussitôt, s'écartèrent avec un bruit de succion et d'où se mirent à sourdre des choses empoisonnées qui se muèrent en bouches, bouches noires et moirées, bouches de silence dont la voix était celle de la morille, bouches innombrables et, par cela même, horribles. Gren hurla — hurla jusqu'à ce

qu'il comprenne que c'était le champignon qui lui parlait. Sans cruauté. Sur un ton pénétré de regret. Alors, il s'efforça de maîtriser le tremblement convulsif qui l'agitait et d'être attentif.

— « Il n'existait pas d'êtres semblables à toi dans les maquis du nomansland qui sont le berceau de ma race, » disait la morille. « Notre destinée était de vivre aux dépens des créatures végétales et simples. Elles n'avaient pas de cerveau : nous étions leur cerveau. J'ai fouillé trop longtemps l'extraordinaire terreau ancestral de ton inconscient. J'y ai vu tant de choses stupéfiantes que j'ai fini par oublier ma mission. Tu m'as capturée, Gren. Tu m'as capturée de la même façon que je t'ai moi-même capturé. Mais l'heure est venue de me rappeler ma vraie nature. Je ne suis pas parvenue à te contrôler comme je l'espérais naguère, mais je me suis nourrie de ta vie. C'est ma fonction. Ma destinée. Maintenant, j'ai atteint un point critique. Je suis mûre, Gren. Mûre ! »

— « Je ne comprends pas, » balbutia l'homme.

— « Je dois prendre une décision. Bientôt, je vais entrer dans ma phase de division et sporuler. C'est ainsi que je me reproduis. Je puis le faire ici en formulant le vœu que ma descendance survive sur cette montagne sinistre en dépit de la pluie, en dépit des neiges et de la glace. Je puis aussi me transplanter sur un nouvel hôte. »

— « Pas mon fils ! »

— « Pourquoi ? Je n'ai pas d'autre choix. Laren est jeune, sans expérience. Il sera plus facile à contrôler que toi. Certes, il est encore bien faible. Mais Yattmur et toi vous occuperez de lui jusqu'à ce qu'il soit en mesure de voler de ses propres ailes. »

— « Si cela veut dire prendre également soin de toi, n'y compte pas. » Avant même qu'il eût achevé sa phrase, Gren essuya un choc psychique qui le fit se recroqueviller de douleur contre la paroi de la caverne.

— « Ni toi ni Yattmur n'abandonnerez l'enfant, quelles que soient les circonstances. Nous le savons parfaitement, toi et moi : c'est inscrit dans ton esprit. Tu sais aussi que, si l'occasion s'en présente, tu quitteras ces montagnes arides pour gagner les terres fertiles où règne la lumière. Et cela me convient à merveille. Je suis pressée par le temps, homme. Il me faut obéir à mes impulsions profondes. Je connais jusqu'à la moindre de tes fibres et j'ai pitié de tes souffrances. Mais, de par ma nature même, elles n'ont aucun sens pour moi. Il m'est indispensable de trouver un hôte efficace et de préférence dépourvu d'intelligence, capable de me transporter rapidement vers la face ensoleillée du monde où je pourrai me multiplier. C'est sur Laren que j'ai jeté mon dévolu. Ne crois-tu pas que c'est la meilleure solution pour ma progéniture ? »

— « Je meurs, » gémit Gren.

— « Pas encore... »

***

Yattmur était à moitié endormie au fond de la grotte des Bedons-Bedaines. L'atmosphère fétide le bruit des voix pleurnichardes, le clapotement de la pluie l'assoupissaient. Laren dormait à poings fermés sur un matelas

de feuilles mortes. Il n'avait pas refusé les miettes de parcheplume à demi-cuit, à demi-carbonisé dont tout le monde s'était gavé.

Lorsque la jeune femme avait fait son entrée, au comble de l'affolement, elle avait été saluée par les cris d'enthousiasme des Bedons-Bedaines : « Entre, belle jolie dame, t'abriter de la mouillure de la pluie. Viens avec nous dans le chaud pelotonné sans eau. »

— « Ceux-là, qui sont-ils ? » avait-elle demandé avec inquiétude en montrant du doigt les Grandes Oreilles qui, à sa vue, s'étaient mis à grimacer et à bondir en tous sens.

Vus de près, c'étaient de formidables créatures. Ils avaient une tête allongée, des épaules puissantes qu'une épaisse toison recouvrait comme un manteau. Leur groupe, d'abord rassemblé derrière les Bedons, s'était défait et ils tournaient autour de la nouvelle venue en montrant les dents et en s'interpellant d'une voix balbutiante qui semblait une caricature de langage. Jamais Yattmur n'avait contemplé physionomies plus effrayantes : des mâchoires proéminentes, le front bas, le museau orné d'une courte barbiche jaunâtre. de longues oreilles bordées d'un pelage duveteux et qui ressemblaient à des lambeaux de chairs sanguinolents. Les Grandes Ooreilles étaient agités de mouvements fébriles et leurs traits n'étaient jamais en repos ; telles des lames acérées, leurs crocs ne cessaient de lancer des éclairs tandis qu'ils l'interrogeaient dans un idiome plus proche du feulement que de la parole :

— « Tu ouah, tu vivre ici ? Tu rakouak-rak, vivre sur Grande Pente ? Avec Bedons, vivre avec Bedons ? Toi et eux ouah — yarak ouah. Vous courir, vivre, aimer sur Grande Pente ? »

Elle avait du mal à comprendre les questions posées sur un ton guttural et rauque.

— « Oui, j'habite la montagne. Et vous ? Où habitez-vous ? Quel peuple êtes-vous ? »

Pour toute réponse, le Grande Oreille qui paraissait être le plus curieux, écarquilla ses yeux de chèvre cernés d'une bordure cartilagineuse. Puis ses paupières retombèrent, sa gueule bâilla comme un gouffre et il hoqueta de rire. Les trois Bedons se précipitèrent vers Yattmur en se battant, tellement chacun était avide d'ouvrir son cœur.

— « Les poilus sont des dieux, » expliquèrent-ils, tout surexcités, « des dieux coléreux gentils. Nous les appelons les poilureux. Ils sont nos dieux, maîtresse, les dieux des bons Bedons. Des dieux, des dieux qui galopent sur la Grande Pente, des dieux grands, féroces. Et ils ont des queues ! Des queues ! »

Yattmur recula. Laren, réveillé, se mit à pousser des cris stridents et les Grandes Oreilles, sans interrompre leur sarabande effrénée l'imitèrent en entonnant un chant de leur façon :

— « Grande Pente, Grande Pente, le diable danse. Dents, grandes Dents. Grand mordre dans la nuit, mordre dans le luire. Bedons chanter les poilureux Chante, chante, la chose méchante de la pente. Aïe... Aïe... A-ï-e... ! »

Soudain l'un des poilureux s'empara de l'enfant et Yattmur poussa

un hurlement. Mais Laren était déjà au milieu du tourbillon des danseurs, son petit visage rose empreint de stupéfaction. Les êtres aux longs museaux se le renvoyaient de l'un à l'autre, aboyant de joie quand le bébé frôlait la voûte ou le sol. Hors d'elle-même, la mère se rua sur le plus proche des ravisseurs dont elle saisit le crin à pleines mains. Quand son adversaire se retourna, elle sentit ses muscles saillir sous sa paume. Un poing rugueux et grisâtre surgit devant ses yeux et deux doigts en fourche s'enfoncèrent dans ses narines. Sous l'aiguillon de la douleur, elle battit en retraite en se couvrant le visage de son bras, perdit l'équilibre et s'écroula. Alors son agresseur fondit sur elle, immédiatement suivi par ses congénères.

Ce fut ce qui la sauva. Car les poilureux commencèrent à se chamailler entre eux et l'oublièrent complètement ; aussi put-elle se glisser loin de la mêlée et récupérer Laren sain et sauf. Sanglotante, elle serra frénétiquement contre elle son fils qui poussa un vagissement. Effrayée, Yattmur jeta un coup d'œil inquiet à la ronde, mais les Grandes Oreilles ne se souciaient plus d'elle. Le combat était terminé et ils s'apprêtaient à faire cuire le second parcheplume.

— « N'aie pas l'eau humide dans les yeux, » la supplièrent les Bedons-Bedaines agglutinés autour d'elle, qui lui lissaient la chevelure d'un geste maladroit.

Pareille familiarité n'allait pas sans alarmer Yattmur.

— « Vous qui aviez si peur de Gren et de moi, comment se fait-il que vous ne craigniez pas ces affreuses créatures ? » demanda-t-elle à voix basse. « Ne voyez-vous pas comme elles sont dangereuses ? Ils vont vous massacrer. »

— « Ce sont nos dieux. Etre tués par des dieux à queues est le bonheur pour les pauvres hommes bedaines. »

— « Vous raisonnez comme des enfants. Ils sont dangereux. »

— « Aïe, oh ! Les dieux poilus ont des dents acérées dans la bouche. Mais leur bouche pleine de dents dangereuses n'ont pas pour nous de mots durs comme toi et l'homme Gren. »

Les poilureux s'étaient calmés, occupés qu'ils étaient à s'empiffrer de parcheplume. Une outre pansue circulait de mains en mains. Yattmur nota que, même quand ils parlaient entre eux, les Grandes Oreilles employaient un idiome qui, déformé, était celui des Bedons-Bedaines.

— « Y a-t-il longtemps qu'ils se sont installés ici ? »

— « Ils viennent souvent parce qu'ils aiment retrouver les Bedons dans la grotte. »

Yattmur insista.

— « Sont-ils déjà venus vous rendre visite auparavant ? »

Un sourire fendit les visages ronds tournés vers elle.

— « Souvent ! Souvent ! Parce que, eux, ils aiment les gentils hommes Bedaines que tu n'aimes pas. Le chasseur Gren ne les aime pas. Alors nous avons pleuré sur la Grande Pente. Et les poilureux sont venus pour nous conduire à la recherche d'un arbre-bedaine. »

— « Vous voulez nous quitter ? »

— « Nous nous sommes installés loin de vous sur la Grande Pente,

la Grande Pente froide et noire et affreuse, parce que les poilureux vont nous mener jusqu'aux lieux verts et chauds où il y a plein d'arbres-bedaines et où il n'y a pas de pente. »

L'atmosphère était lourde et puante. Laren pleurnichait et Yattmur sentait son esprit se brouiller. Elle fit répéter leurs propos aux Bedons-Bedaines qui, volubiles, ne demandaient pas mieux. Le sens de leurs paroles n'était que trop clair.

Depuis longtemps, Gren n'arrivait plus à dissimuler la répulsion qu'il ressentait devant ces bavardes créatures. A présent, les poilureux faisaient miroiter aux Bedons l'espoir que, grâce à eux, ils retrouveraient l'esclavage des arbres nourriciers dont ils avaient la nostalgie. Instinctivement, Yattmur devinait qu'on ne pouvait faire confiance à ces êtres aboyeurs. Mais comment l'expliquer aux Bedons ? Il était évident que, bientôt. elle se retrouverait avec Gren et Laren, isolés sur cette lugubre montagne. Accablée par ces sinistres perspectives. elle s'abandonna aux larmes.

Les Bedons firent cercle autour d'elle. Gauchement, ils essayaient de la consoler, lui soufflant leur haleine en pleine figure, la caressant et la chatouillant, faisant des grimaces au bébé. Mais Yattmur était dans un tel état de prostration qu'elle n'avait pas le courage de protester.

« Viens avec les gentils hommes-bedaines, » murmuraient-ils. « Fuis avec eux la Grande Pente pour rejoindre le monde vert, adorable dame. »

Finalement. comme elle n'offrait aucune résistance, ils la laissèrent à elle-même dans un angle de la caverne. Un peu plus tard, l'un d'eux lui apporta une portion de parcheplume roussi.

Gren et le champignon vont tuer cet enfant, songeait-elle tout en mâchonnant sa pitance. *Dans l'intérêt de Laren, je dois tenter la chance : il faut que je parte avec les Bedons.* Une fois sa décision prise, elle se sentit réconfortée et s'assoupit.

Les aboiements furieux des montagnards qui se précipitaient vers l'ouverture de la caverne la réveillèrent. Laissant Laren sur le tas de feuilles mortes où il dormait, elle s'en fut se rendre compte de ce qui se passait. Mais à la vue des poilureux, elle esquissa un mouvement de recul Pour se protéger de la pluie qui tombait toujours aussi dru, ceux-ci s'étaient coiffés de calebasses séchées. semblables à celles qu'elle employait pour faire la cuisine, et qui faisaient office de heaumes. Ils y avaient ménagé des trous pour les yeux, les oreilles et le museau, mais ces casques trop grands oscillaient à chaque mouvement et leur donnaient l'aspect de poupées désarticulées. Cela, ajouté aux grossiers bariolages dont étaient ornées les calebasses, leur conférait un aspect grotesque et, en même temps, un peu effrayant.

Comme Yattmur battait en retraite, un poilureux bondit et lui barra le chemin.

— « Grrouap ! Choses mauvaises viendra dans pluie. Ouahoup ! Nous pas aimer. Alors mordre. Toi pas rester près de nos dents. Partir. »

Yattmur se dégagea vivement. La pluie battait la charge sur le cas-

que de fortune de la créature et son tambourinement accompagnait le mélange de grognements, d'aboiements et de paroles qui s'échappait de la calebasse.

— « Pourquoi partirai-je ? Avez-vous peur de moi ? Que se passe-t-il ? »

— « Grinharoum ! Marche-dos venir ouah ! Eux te prendre ! Grrr ! »

Il repoussa Yattmur et, d'un bond, rejoignit ses congénères qui s'affairaient autour du traîneau tout en se querellant et en s'armant d'arcs et de flèches. Tout à côté, les trois Bedons-Bedaines, pressés les uns contre les autres, désignaient quelque chose au loin avec des gestes frénétiques.

La cause de toute cette agitation était un groupe qui se dirigeait lentement vers la grotte. D'abord, Yattmur aperçut deux formes que la pluie l'empêchait de distinguer clairement. Puis elle constata qu'il y en avait en réalité trois, mais la vision était si insolite que, même pour sauver sa vie, elle aurait été incapable de dire de quoi il s'agissait. Les poilureux s'égosillaient de plus belle : « Marche-dos ! Marche-dos ! Tueurs marche-dos ! »

Le trio avançait toujours. Abstraction faite de son étrangeté, il n'avait pourtant pas l'air menaçant, ce qui n'empêchait pas quelques poilureux de bander leurs arcs.

— « Non ! » s'exclama Yattmur. « Ne tirez pas ! Laissez-les approcher. Nous ne risquons rien. »

— « Marche-dos ! Grrr ! Tranquille, toi. Ouap ! »

Leurs propos étaient presque inintelligibles. Une Grande Oreille s'élança vers la jeune femme, tête baissée, et sa calebasse la heurta à l'épaule. Prise d'effroi, Yattmur fit volte-face et s'enfuit à toutes jambes.

Sur le moment, sa fuite n'avait été qu'un réflexe aveugle. Mais elle ne tarda pas à recouvrer son sang-froid et, bientôt. sa course eut un but : si elle ne savait comment venir à bout des poilureux, il était probable que Gren et la morille trouveraient une idée. Dans un grand bruit d'éclaboussures, elle plongea à l'intérieur de sa propre grotte.

Gren se tenait près de l'entrée, tapis contre la paroi qui le dissimulait à moitié. Elle ne s'en rendit compte qu'après être passée devant lui. Alors, elle se retourna mais il était trop tard : le garçon s'était déjà jeté sur elle.

Encore étourdie par le choc, elle hurla à sa vue. La morille, à présent noire et pustuleuse, avait glissé et couvrait entièrement le visage de Gren. Seuls les yeux fiévreux du jeune homme luisaient au milieu de la masse fongoïde.

III

Yattmur tomba sur les genoux. Horrifiée par l'immonde spectacle de l'excroissance cancéreuse, elle était incapable de faire quoi que ce fût d'autre pour y échapper.

— « Oh ! Gren ! » murmura-t-elle faiblement.

Gren l'empoigna brutalement par les cheveux et la douleur éclaircit les esprits de la jeune femme qui tremblait comme une feuille.

— « Gren, la morille est en train de te tuer, » souffla-t-elle.

— « Où est l'enfant ? »

Il parlait d'une voix étouffée mais il y avait dans son ton comme une vibration lointaine qui ne fit qu'accroître l'angoisse de Yattmur.

— « Qu'as-tu fait de l'enfant ? »

Elle courba le dos.

— « Ce n'est pas toi qui parles. Qu'est-il arrivé, Gren ? Tu sais bien que je t'aime. Qu'est-il arrivé ? Dis-le moi. Il faut que je comprenne. »

— « Pourquoi n'as-tu pas amené Laren ? »

— « Tu n'es plus mon Gren. Tu es... tu es la morille, n'est-ce pas ? Tu parles avec sa voix. »

— « Yattmur, j'ai besoin de cet enfant. »

La jeune femme parvint à se mettre sur ses pieds bien que son compagnon ne l'eût pas lachée.

— « Dis-moi pour quoi faire, » dit-elle aussi calmement qu'elle le put.

— « Il m'appartient et j'ai besoin de lui. Où l'as-tu laissé ? »

— « Tu es stupide, » fit-elle en tendant le bras vers un obscur recoin de la caverne. « Il est derrière toi ; il dort à poings fermés dans le fond. »

Gren se retourna et, mettant la diversion à profit, Yattmur se dégagea et, avec un hurlement de terreur, se rua à l'extérieur.

A nouveau, elle sentait la pluie ruisseler le long de ses joues. De l'endroit où elle se trouvait, l'étrange trio des « marche-dos », ainsi que les appelaient les poilureux, était invisible, mais elle distinguait clairement les Grandes Oreilles et les Bedons-Bedaines qui s'étaient brusquement immobilisés en l'entendant crier. Elle se mit à courir vers eux.

Quand elle se retourna, elle constata que Gren, qui s'était jeté derrière elle, avait fait halte. Indécis, il paraissait réfléchir. Enfin, battant en retraite, il disparut à sa vue.

Yattmur voulut tirer parti de la situation. Montrant la caverne, elle harangua les poilureux qui discutaient avec animation entre eux, manifestement interloqués par la scène dont ils avaient été témoins.

— « Si vous ne m'obéissez pas, mon compagnon à la terrible figure d'éponge vous dévorera. Laissez les étrangers s'approcher sans leur faire de mal s'ils n'attaquent pas les premiers.

— « Grrr ! Marche-dos ! Ouap... Ouap... pas bons ! »

— « Faites ce que je dis si vous ne voulez pas que mon compagnon à la tête d'éponge vous mange. »

Les trois silhouettes étaient maintenant toutes proches. Deux d'entre elles étaient d'aspect humain, bien qu'elles fussent filiformes. Il est vrai que, sous le médiocre éclairage jaunâtre qui régnait, il était impossible de discerner les détails. Mais le personnage qui fermait la marche était celui qui intriguait le plus Yattmur. S'il avait, lui aussi, deux jambes,

il différait considérablement de ses compagnons. Beaucoup plus grand qu'eux, sa tête était énorme et, par moments, Yattmur avait l'impression qu'il avait en réalité deux têtes superposées et qu'il marchait en tenant fermement la seconde entre ses bras levés. Mais la pluie faisait autour de lui une sorte de halo laiteux et l'on n'était sûr de rien.

Le trio s'arrêta. Soudain, l'une des silhouettes humanoïdes devint floue, translucide, puis disparut complètement.

Le phénomène provoqua des murmures parmi les poilureux et les Bedons-Bedaines, quoique les premiers fussent moins surpris que les seconds.

— « Que se passe-t-il ? » interrogea Yattmur.

— « Une chose très étrange aux oreilles, » répondit un Bedon. « Plusieurs étrangetés. Dans la mauvaise pluie viennent deux esprits et un méchant marche-dos sur un troisième esprit dans l'eau qui mouille. Et les poilureux crient avec beaucoup de pensées malheureuses. »

L'obscurité de cette réponse déclencha la colère de Yattmur :

— « Dites aux poilureux de se taire et de rentrer dans la caverne ! Je vais aller à la rencontre de ces gens. »

Elle fit quelques pas en avant, les bras écartés et les mains ouvertes pour montrer qu'elle n'avait pas d'intentions hostiles. La pluie s'arrêta soudain, bien que le tonnerre continuât de rouler au fond de la vallée. Les deux créatures commencèrent à être plus clairement visibles — et subitement elles furent de nouveau trois : une forme brouillée sortit du néant. prit substance, devint un être humain à la silhouette étirée qui fixait sur Yattmur le même regard attentif que les deux autres.

Surprise par cette apparition, Yattmur fit halte. Alors le troisième personnage s'approcha.

— « Créatures des mondes verts, le Sodal Ye des marche-dos vient vers vous avec la vérité. Soyez prêtes à la recevoir. » La voix était profonde et riche, comme façonnée par des milliers et des milliers de gosiers. Les deux êtres humanoïdes s'avancèrent à leur tour et Yattmur constata qu'il s'agissait de deux femelles d'une race très primitive, totalement nues en dehors des tatouages compliqués qui leur couvraient le corps. Elles arboraient une expression d'une totale stupidité.

Il fallait répondre quelque chose. Yattmur s'inclina et dit :

— « Si vous venez en paix, soyez les bienvenus sur notre montagne. »

L'être colossal partit d'un rire rauque, lourd d'un triomphe et d'un dégoût inhumains.

— « Cette montagne ne vous appartient pas ! Cette montagne, cette grande pente, cet amas de boue, de pierres et de rocs, vous lui appartenez. La Terre n'est pas à vous : vous êtes une créature de la Terre. »

— « Vous prenez mes paroles à la lettre, » dit Yattmur avec colère. « Qui êtes-vous ? »

— « Tout doit être pris à la lettre ! » répliqua l'autre. Mais Yattmur n'écoutait plus. Le rugissement qu'avait poussé son interlocuteur avait déclenché tout un remue-ménage derrière elle. Elle se retourna pour

voir que les poilureux se préparaient à battre en retraite. Ils glapissaient et se bousculaient autour de leur traîneau.

— « Amenez-nous avec vous ou venez suivre la machine portante ! » criaient les Bedons-Bedaines en courant en tous sens et en se roulant même parfois dans la boue devant leurs dieux à la mine cruelle. « Oh ! De grâce, tuez-nous d'une mort adorable, mais amenez-nous avec vous loin de la Grande Pente. Loin de la Grande Pente, des Bergers et de ces rugissants marche-dos. Oh ! Dieux féroces, cruellement adorables amenez-nous avec vous ! »

— « Non, non, non. Partir, hommes molasses. Nous partir vite. Et revenir bientôt quand tout être plus tranquille ! » hurlaient en réponse les Grandes Oreilles en bondissant de tous côtés.

En quelques instants, en dépit de ce chaos apparent et de leur indiscipline, les poilureux se mettaient en route, courant à côté de leur traîneau ou derrière lui, le poussant ou le retenant selon les accidents du terrain, bondissant par-dessus lui, se juchant à son faîte, glapissant, piaillant, jetant en l'air les calebasses qui leur servaient de casques pour les rattraper avec adresse, se hâtant vers les ombres profondes de la vallée.

Se lamentant à qui mieux mieux sur leur sort, les Bedons-Bedaines abandonnés reprirent le chemin de la caverne en détournant leurs regards de l'étrange trio. Soudain, Yattmur perçut un vagissement et, oubliant tout, elle se précipita vers l'abri pour récupérer Laren. Quand, à force de carresses, l'enfant se fut mis à pousser de petits gloussements de joie, elle revint vers l'étrange personnage qui se mit aussitôt à la haranguer.

— « Les pleins-de-poils-pleins-de-dents ont fui devant moi. Des idiots sans cervelle, voilà tout ce qu'ils sont, des animaux qui n'ont qu'un crapaud dans la tête. S'ils ne m'écoutent pas présentement, le temps viendra où ils devront m'entendre. Leur race sera conduite comme la tempête est conduite par le vent. »

Tandis que la créature continuait de parler, Yattmur l'observait avec une attention et une surprise croissantes. Elle avait du mal à croire le témoignage de ses yeux : la tête du personnage, une tête énorme ressemblant à celle d'un poisson et dont la lèvre inférieure tombait si bas qu'elle dissimulait presque l'absence du menton, était hors de proportion avec le reste du corps. Ses jambes, bien qu'elles fussent arquées, étaient d'apparence humaine ; ses bras demeuraient fixés derrière ses oreilles ; au milieu de la poitrine saillait une sorte d'excroissance poilue semblable à une tête. Quant aux deux femmes tatouées, elles regardaient fixement devant elles d'un air absent sans paraître voir ni penser quoi que ce fût. Respirer semblait être leur plus haute forme d'activité.

L'étrange personnage interrompit soudain son discours pour regarder les nuages qui masquaient le soleil.

— « Je vais m'asseoir, » dit-il. « Installez-moi sur un rocher, femmes. Bientôt le ciel sera clair. Alors nous verrons ce que nous verrons. »

Yattmur et les Bedons-Bedaines massés devant l'entrée de la caverne contemplèrent le colosse qui se mettait en marche vers un amas de

rochers. Le trio fit halte devant une grande pierre plate. Alors, avec l'aide des deux femmes longiformes, le personnage se divisa en deux.

Yattmur comprit soudain et l'étonnement la suffoqua : l'être gigantesque était deux ! Un vieillard voûté portant sur son dos quelque chose ressemblant à un poisson géant !

— « Vous êtes deux ! » s'exclama Yattmur.

— « Certainement pas ! » répondit le pseudo-dauphin installé sur la pierre. « Je suis Sodal Ye, le plus grand de tous les Sodals de la race des marche-dos, le Prophète de la Montagne Nocturne qui vous apporte la parole de vérité. Es-tu intelligente ? »

Les deux femmes tatouées s'étaient rapprochées du vieillard qui servait de porteur au Sodal. Elles ne firent rien d'effectif : simplement, elles agitèrent leurs mains devant lui sans dire un mot. L'une d'elles poussa un grognement. Quant au vieil homme, il était clair qu'il y avait bien des saisons qu'il faisait le porteur. Bien qu'il fût débarrassé de son fardeau, il demeurait plié en deux, tel une statue de l'accablement, levant toujours ses deux bras ridés, les yeux fixés sur le sol.

— « Femme, je t'ai demandé si tu as de l'intelligence, » dit l'être qui s'appelait Sodal Ye. « Parle puisque tu sais parler. »

Yattmur s'arracha à la contemplation horrifiée du porteur.

— « Que désires-tu ? » demanda-t-elle. « Es-tu venu pour nous apporter de l'aide ? »

— « C'est là parler en femme humaine ! »

— « Les femmes qui t'accompagnent ne semblent guère bavardes ! »

— « Elles ne sont pas humaines ! Elles ne savent pas parler, tu devrais le savoir. N'as-tu jamais rencontré d'Agraires ? La tribu tatouée ? D'ailleurs, pourquoi demandes-tu secours à Sodal Ye ? Je suis un prophète, pas un serviteur. As-tu des ennuis ? »

— « De gros ennuis. Mon compagnon... »

Sodal Ye balança une de ses ouïes.

— « Tais-toi. Ne n'ennuie pas maintenant avec tes histoires. Sodal Ye a des choses plus importantes à faire — par exemple contempler le ciel tout puissant, cette mer où flotte le germe minuscule de la Terre. De plus, le Sodal a faim. Nourris-moi et je t'aiderai si je le peux. Rien n'est plus puissant sur cette planète que mon cerveau. »

Sans relever la vantardise. Yattmur désigna les deux suivantes :

— « Et tes compagnes ? N'ont-elles pas faim, elles aussi ? »

— « Ne t'inquiète pas d'elles, femme. Elles mangent les reliefs que leur abandonne le Sodal. »

— « Je te donnerai à manger si tu essayes vraiment de m'aider. » Elle s'éloigna en hâte, ignorant le nouveau discours dans lequel s'était lancé son interlocuteur. Elle pressentait que, contrairement à ce qui s'était passé avec les poilureux, elle pourrait traiter avec cette créature. C'était un être vaniteux, peut-être intelligent. mais néanmoins vulnérable. Elle n'avait qu'à tuer son porteur si cela s'avérait nécessaire pour le réduire à l'impuissance. Cela lui faisait du bien de se trouver en face d'une situa-

tion de force et, du coup, elle se sentait pleine de bonne volonté à l'endroit du Sodal.

Les Bedons-Bedaines s'étaient toujours occupés de Laren avec une attention toute maternelle. Elle leur tendit l'enfant et quand elle vit qu'ils s'appliquaient à le distraire, elle entreprit de faire des provisions pour ses étranges invités. Elle fourra dans une grosse calebasse les restes du parcheplume et toutes les denrées que les Bedons avaient recueillies : bourgeons d'échassières, noix, champignons fumés, baies, etc. Ceci fait, elle remplit une autre calebasse d'eau et s'en fut avec son offrande.

Sodal Ye, qui n'avait pas bougé, ne détourna pas son regard du soleil qu'il contemplait fixement. Après avoir déposé les vivres à côté de lui, Yattmur leva la tête à son tour.

Les nuages s'étaient déchirés et le soleil flottait très bas au-dessus de l'océan noir et tourmenté du paysage. Il avait changé de forme. Distendu par un phénomène de réfraction atmosphérique, il était ovale à présent. Mais cette distorsion ne pouvait expliquer l'aile immense, une aile d'un rouge ardent, presque aussi grande que lui, dont il était à présent muni.

— « Oh ! Il pousse des ailes à la sainte lumière ! » s'exclama Yattmur. « Le soleil va s'envoler et nous abandonner. »

— « Il n'y a rien à craindre encore, femme, » déclara Sodal Ye. « J'ai prévu cet événement. Ne te fais pas de soucis. Me donner à manger est plus utile. Plus tard, je te parlerai de flammes qui sont sur le point de consumer notre monde. Alors, tu comprendras. Mais je dois d'abord manger. Je prêcherai après. »

Au moment où Yattmur se préparait à approcher la nourriture du Sodal, une des femmes commença à se dématérialiser. En l'espace d'un instant, elle n'exista plus que comme une sorte de tache, un enchevêtrement de tatouages désincarnés. Puis il n'y eut plus rien. Au bout de quelques temps, les tatouages réapparurent, puis la femme, aussi maigre et les yeux aussi vides qu'auparavant. Elle fit un geste à l'intention de sa compagne qui se tourna vers le Sodal en prononçant deux ou trois syllabes indistinctes.

— « Parfait ! » s'exclama le Sodal en frappant la pierre de sa queue de poisson. « Tu as eu la sagesse de ne pas empoisonner ces aliments. Aussi les mangerai-je. »

Plongeant sa main dans la calebasse, la seconde femme commença à enfourner la nourriture qu'elle en ramenait dans la bouche de l'étrange créature.

— « Qui êtes-vous ? » demanda Yattmur. « D'où venez-vous ? Comment vous évanouissez-vous ? »

— « Peut-être répondrai-je à une partie de ces questions, peut-être pas, » répliqua le Sodal sans cesser de mastiquer à grand bruit. « Sache que seule la femelle muette est capable de s'évanouir, comme tu dis. Maintenant, laisse-moi finir de manger tranquillement. »

Quand il eut terminé son repas, les deux suivantes se partagèrent les

bribes de nourriture qui demeuraient au fond de la calebasse et nourrirent le vieillard toujours voûté, pétrifié dans la même position.

« A présent, je suis prêt à entendre ton récit, » déclara le Sodal, et à t'aider si la chose est possible. Apprends que j'appartiens à la race la plus sage de cette planète. Elle a couvert les océans immenses et la plupart des terres. Je suis un prophète, un Sodal du Savoir Suprême, et je condescendrai à t'aider si j'estime que cela en vaut la peine. »

— « Ton orgueil est remarquable ! »

— « Peuh ! Qu'est-ce que l'orgueil quand la Terre est sur le point de mourir ? Je t'écoute, femme. »

IV

Yattmur avait l'intention d'exposer au Sodal le problème de Gren et de la morille. Mais, faute de savoir organiser son récit en choisissant les détails typiques, elle lui narra en fait toute sa vie, son enfance dans la tribu des Bergers, près de la Bouche Noire, l'arrivée de Gren et de Poyly, la mort de cette dernière et leur longue errance qui s'était achevée sur la Grande Pente. Enfin, elle évoqua la naissance du bébé et expliqua qu'elle savait son enfant menacé par la morille.

Tout le temps qu'elle parla, le Sodal conserva une indifférence apparente. Sa lèvre inférieure tombait, laissant apercevoir les gencives oranges où étaient plantées ses dents. Ses yeux ronds, semblables à des huîtres, demeuraient braqués sur le soleil.

— « C'est un cas intéressant, » laissa-t-il tomber quand Yattmur eut achevé. « J'ai déjà eu vent de nombreuses vies infimes qui n'étaient pas tellement différentes de la tienne. En réunissant tous ces détails, en en faisant la synthèse grâce à mon extraordinaire intelligence, j'arrive à reconstituer avec exactitude le monde en la dernière étape de son existence. »

Yattmur se dressa sur ses pieds avec colère.

— « Tu mériterais que je te fasse tomber de ton perchoir ! C'est cela, l'aide que tu m'offrais ? »

— « Oh ! Je pourrais t'en dire beaucoup plus, petite humaine, mais ton problème est tellement simple qu'il est insignifiant pour moi. J'ai eu l'occasion de rencontrer les morilles au cours de mes voyages. Certes, ce sont des créatures intelligentes, mais elles sont vulnérables par bien des points. Quiconque possède mon intellect le discerne facilement. »

— « Alors, de grâce, dépêche-toi de proposer quelque chose. »

— « Je n'ai qu'une seule suggestion à te faire : confie ton bébé à ton compagnon quand il te le demandera. »

— « Jamais de la vie ! »

— « Il le faut. Ne t'en vas pas. Approche : je vais t'expliquer pourquoi. »

Le plan ne lui disait rien qui vaille. Mais derrière la fatuité et l'emphase du Sodal, il y avait un entêtement de granit. En outre, ses argu-

ments étaient péremptoires et Yattmur ne trouvait rien à leur opposer. Aussi finit-elle, bon gré mal gré, par accepter.

— « Je n'ose pas me retrouver face à face avec lui dans la caverne, » murmura-t-elle.

— « Eh bien, envoie tes créatures bedaines le chercher. Et vite. Je suis le missionnaire du Destin, et c'est un maître qui, à l'heure actuelle, a trop à faire pour s'inquiéter de tes soucis. »

Un roulement de tonnerre retentit comme si quelque omnipotente entité acquiesçait à ces mots. Après un coup d'œil anxieux en direction du soleil, toujours empanaché de flammes, Yattmur s'en fut vers les Bedons-Bedaines, qui bavardaient entre eux, vautrés dans la boue. A peine eut-elle mit les pieds dans la grotte que l'un d'eux ramassa une poignée de terre et la lui lança au visage.

— « Avant, tu ne voulais pas venir ici. Maintenant il est trop tard, cruelle dame. L'homme-poisson est mauvaise compagnie. Les pauvres hommes-bedaines ne veulent pas que tu viennes ici. Si tu viens, ils te feront dévorer par les adorables poilureux. »

Yattmur s'arrêta, emplie de colère, de regret et d'appréhension. « Vos ennuis ne font que commencer si vous le prenez sur ce ton, » les apostropha-t-elle d'une voix ferme. « Vous savez que je désire être votre amie. »

— « Tous nos malheurs viennent de toi. Va-t'en vite. »

Yattmur fit demi-tour. Tandis qu'elle se dirigeait vers la grotte de Gren, elle entendit les Bedons crier quelque chose. Des insultes ? Des supplications ? Elle n'en savait rien. Un éclair zébra le ciel. Le bébé s'agita dans ses bras. « Sois sage, » fit-elle sèchement. Il ne te fera pas de mal. »

Gren était recroquevillé au fond de la caverne, là même où il se trouvait la dernière fois qu'elle l'avait vu. Un nouvel éclair fit sortir de l'ombre le masque brun qui lui couvrait le visage et au fond duquel ses yeux luisaient. Il ne fit pas un geste, ne dit pas un mot.

— « Gren ! »

Il conserva son immobilité.

Elle le contempla, indécise, tremblante, partagée entre l'amour et la haine.

— « Gren, viens prendre le bébé si tu le veux. »

A ces mots, Gren fit un mouvement.

— « Viens dehors. Il fait trop noir ici. »

Ayant ainsi parlé, elle s'éloigna. La difficulté de sa tâche lui donnait le vertige et les éclairs qui jouaient sur le flanc de la montagne lugubre ne faisaient qu'accroître son malaise. Le Sodal était toujours sur son piédestal avec son cortège. Près de lui les deux calebasses vides étaient posées sur le sol. Yattmur s'assit lourdement, Laren sur ses genoux.

Gren sortit de la caverne et s'approcha lentement, vacillant sur ses jambes.

Yattmur était couverte de sueur. Etait-ce la chaleur ? Etait-ce la tension qu'elle éprouvait ? Elle avait fermé les yeux, tellement elle craignait de contempler le masque atroce de son compagnon. Elle ne les rouvrit que

lorsqu'elle sentit qu'il était près d'elle et se penchait sur l'enfant. Laren tendait vers lui ses petits bras confiants en poussant des cris de plaisir.

— « Quel garçon intelligent ! » dit Gren de sa voix étrangère. « Tu vas être un enfant pas comme les autres, un enfant miraculeux, et je ne te quitterai jamais. »

Yattmur tremblait si violemment qu'elle ne pouvait maintenir son fils. Gren était tout près maintenant. Il s'était agenouillé et elle sentait l'odeur aigre et visqueuse du champignon. Elle entrevit que la morille commençait à glisser.

Le champignon était suspendu au-dessus de la tête de Laren, prêt à tomber. Il emplissait tout le champ de vision de la jeune femme, masse énorme piquetée de pores spongieux, encadrée par un fragment de rocher et les gourdes vides. De brefs sanglots s'échappèrent de la poitrine de Yattmur et l'enfant se mit à crier. Lentement, hésitant comme une gelée figée, la chair molle de la morille glissait, glissait le long du visage de Gren.

— « Vite ! » s'écria Sodal Ye de sa voix puissante.

D'un geste prompt, Yattmur tendit une des deux calebasses vides au-dessus de l'enfant et le champignon tomba au fond du récipient. Le piège du Sodal avait fonctionné. Gren s'écroula et elle vit son vrai visage convulsé sous l'effet d'une insupportable douleur mentale. La lumière vacilla. Yattmur poussa inconsciemment un cri strident avant de s'effondrer.

Deux montagnes s'entrechoquent comme des mâchoires qui se referment. Laren coincé entre elles... son gémissement...

La conscience revient à Yattmur et l'affreuse vision s'efface.

— « Eh bien, tu n'es pas morte, » grogne le Sodal, revêche. « Fais donc taire ton enfant. Mes femmes n'y parviennent pas. »

Chose incroyable, rien n'a changé depuis qu'elle s'est évanouie. Pourtant, elle a l'impression d'être restée longtemps plongée dans la nuit. La morille gît, inerte, au fond de la calebasse. Sodal Ye trône toujours sur son socle de pierre.

Yattmur se lève, prend le bébé que les deux femmes tatouées serrent contre leur poitrine flétrie et lui donne le sein. L'enfant se tait et, peu à peu, la mère cesse de trembler. Gren lui touche l'épaule en murmurant son nom. Il a les yeux pleins de larmes. Une série de linéaments rouges ponctuent son visage, son front, sa nuque, vestiges des suçoirs grâce auxquels la morille pompait sa nourriture.

— « Elle est partie ? »

Il a retrouvé sa voix à lui.

— « Regarde ! » dit Yattmur.

Elle lui présente la calebasse et Gren, longtemps, reste là à contempler le parasite captif et immobile, semblable à quelque excrément. Stupéfait mais libéré de la peur, il revoit tout ce qui s'est passé depuis que le champignon s'est emparé de lui dans le nomansland. Il revoit les événements qui se sont déroulés comme dans un rêve. Il se souvient des voyages qu'il a faits, des actes qu'il a accomplis. Mais, surtout, il se rappelle tout ce qu'il a appris, tout ce savoir qu'avait ignoré le Gren d'avant. Lucide, il recon-

naît que, au début, il s'était félicité de son association avec la morille, car, avec son concours, il avait pu franchir les bornes assignées à sa nature. Ç'avait seulement été à partir du moment où les impulsions du parasite étaient entrées en conflit avec les siennes que les choses avaient mal tourné et qu'il avait failli se dresser contre sa propre race.

Mais c'est fini. Jamais plus la voix silencieuse ne retentira dans sa tête. A cette idée, Gren sent soudain au cœur le pinçon d'une sorte de nostalgie. Alors, il plonge à corps perdu au plus profond des corridors de sa mémoire. Le bilan, en définitive, est positif et il songe : Je suis capable d'évaluer, d'organiser ma pensée, de me souvenir de ce qu'elle m'a enseigné, et son savoir était grand !

L'esprit de Gren, au départ, n'était qu'une petite mare stagnante : c'est désormais un océan palpitant de vie. Et c'est avec un certain apitoiement que le garçon contemple le contenu de la calebasse.

— « Ne pleure pas, Gren. Nous sommes sains et saufs. Tous les trois. Tout va rentrer dans l'ordre à présent. » Un sourire hésitant flotte sur son visage ravagé. Il acquiesçe, serrant le bras de sa compagne. « Oui, tout va rentrer dans l'ordre. Pour tous les trois. »

Et puis c'est la réaction : il s'écroule et sombre instantanément dans un sommeil sans fond.

V

Quand il se réveilla, Yattmur baignait dans le torrent le bébé qui gloussait de plaisir. Les femmes tatouées se relayaient pour arroser le Sodal à l'aide de calebasses. Le porteur, figé dans l'attitude servile qui lui était habituelle, attendait près du groupe. Des Bedons-Bedaines, nul signe.

Gren se mit prudemment sur son séant. Ses yeux étaient bouffis mais ses idées claires. Quel était donc le bruit qui l'avait tiré de son sommeil ? Discernant un mouvement du coin de l'œil, il se retourna : des pierres dégringolaient au fond du ravin proche.

— « C'est un tremblement de terre, » dit le Sodal de sa voix caverneuse en le considérant d'un regard aigu. « Comme je l'ai dit à ta compagne, il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Le monde approche de sa fin selon un horaire conforme à mes prédictions. »

Gren se leva.

— « Tu parles bien haut, tête de poisson. Qui donc es-tu ? »

— « Je t'ai délivré du champignon dévorant, petit homme, car je suis le Sodal et Prophète des Montagnes Nocturnes, et tous leurs habitants sont attentifs à mes paroles. »

Tandis que Gren méditait sur cette réponse, Yattmur s'avança vers lui.

— « Tu as dormi longtemps. Maintenant, il faut partir. »

— « Partir ? Comment veux-tu donc quitter ces lieux ? »

— « Je vais t'expliquer ce que j'ai déjà expliqué à Yattmur, » dit le Sodal en clignant des yeux parce que les femmes répandaient sur lui une nouvelle calebasse d'eau.

» Je consacre ma vie à parcourir ces monts afin de transmettre le mes-

sage de la Terre. Le moment est venu pour moi de retourner vers le Bassin du Bonheur, qui est le berceau de ma race, afin d'y recevoir de nouvelles instructions. Il est situé à la limite du Pays de l'Eternel Crépuscule. Si je vous mène jusque-là, il vous sera facile de regagner vos forêts natales. Je serai votre guide et vous aiderez ma suite à prendre soin de moi en chemin. »

Voyant Gren hésiter, Yattmur intervint :

— « Tu sais bien que nous ne pouvons demeurer sur la Grande Pente. Nous n'y sommes venus que contraints et forcés. Il ne faut pas laisser échapper l'occasion de nous échapper. » Le sol trembla à nouveau et Yattmur conclut avec un humour inconscient : « Il est préférable de quitter la montagne avant que ce ne soit la montagne qui nous quitte. »

Et, après un silence, elle ajouta : « Il va falloir convaincre les Bedons de nous accompagner. S'ils demeurent ici, les poilureux les massacreront, ou bien ils mourront de faim. »

— « Ah ! non ! » s'exclama Gren. « Ils nous ont causé suffisamment de soucis ! Je ne veux pas m'encombrer d'eux ! »

Le Sodal fit claquer sa queue. « Comme ils n'ont pas l'intention de vous suivre, la question est réglée, » dit-il. « Partons, je n'ai pas de temps à perdre. »

Vivant dans un état si proche de la nature, Gren et Yattmur ne possédaient presque rien et leurs préparatifs se bornèrent à bien peu de choses : vérifier leur armement, faire un paquet de vivres, jeter un dernier regard à la caverne où Laren avait vu le jour.

— « Et la morille ? » demanda Gren en avisant la calebasse.

— « Laissons-la pourrir ici, » répliqua Yattmur.

Mais le Sodal n'était pas de cet avis :

— « Amenons-la. Mes femmes s'en chargeront. »

Les suivantes le descendirent de son perchoir et l'installèrent sur les épaules du porteur.

— « Depuis combien de temps ce malheureux est-il condamné à te transporter ? » s'enquit Gren que fascinait la vue du vieillard plié en deux.

— « Nous servir de monture est le sort de ceux de sa race. Préparé très jeune à cet office, il ne connaît ni ne souhaite rien d'autre. »

La petite troupe se mit en route. Les femmes tatouées ouvraient la marche. En se retournant, Yattmur aperçut les trois Bedons qui les observaient d'un œil morne et, levant le bras, elle les héla :

— « Venez avec nous ! Nous prendrons soin de vous. »

— « Ils nous ont assez causé de tracas, » grommela Gren qui, se baissant, ramassa une poignée de pierres et la lança à la volée en direction du trio. L'un des malheureux fut atteint par un projectile avant d'avoir pu trouver le salut dans la fuite.

— « Que tu es cruel, Gren ! Nous n'avons pas le droit de les abandonner à la merci des poilureux. »

— « Je te répète que je suis fatigué d'eux. Nous nous en tirerons mieux tout seuls. » Il lui tapota l'épaule mais l'argument n'avait pas convaincu Yattmur.

Ils descendirent dans la vallée et les cris des Bedons moururent au loin. L'obscurité gagnait. D'abord elle effleura leurs chevilles, puis, lorsque les crêtes eurent caché le soleil, elle les engloutit définitivement. L'océan des ténèbres n'était cependant pas d'un noir absolu, car les éclairs étaient fréquents et leur lueur, réfléchie par les nuages, éclairait leurs pas. La descente ne tarda pas à devenir pénible et il leur fallut redoubler de prudence.

Soudain, un grondement lointain parvint à leurs oreilles, signal d'une cataracte, et ils aperçurent une lumière qui palpitait devant eux. La procession fit halte.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Gren. « Quels sont les êtres capables de vivre ici ? »

Nul ne répondit. Sodal Ye grogna quelque chose et l'une de ses suivantes émit quelques sons rauques à l'intention de sa compagne. Celle-ci (la muette) commença aussitôt à se dématérialiser.

Yattmur serra le coude de Gren qui assistait pour la première fois au phénomène. Quand la femme tatouée réapparut, elle fit quelques gestes que l'autre traduisit au Sodal. Cinglant les mollets de son porteur d'un coup de queue, celui-ci donna le signal du départ. « Rien à craindre, » déclara-t-il. « Il y a un ou deux poilureux là-bas. Il est possible qu'ils gardent un pont. Mais ils s'en iront. »

— « Qu'en sais-tu ? » demanda Gren.

— « Nous avons intérêt à faire du bruit, » poursuivit Sodal Ye sans répondre à la question et son hurlement tonitruant fit sursauter les deux humains et pleurer le bébé. La lumière, au loin, vacilla et parut s'élever.

Quand l'expédition arriva au point où elle brillait quelques instants auparavant, les voyageurs se trouvèrent devant un ravin à la paroi abrupte. Six ou huit poilureux, l'un d'eux brandissant une torche rudimentaire, s'enfuyaient en sautant au fond du ravin, se retournant sans cesse pour aboyer quelque injure.

— « Comment savais-tu qu'ils prendraient la fuite ? » demanda Gren.

— « Tu parles trop. C'est le moment de faire attention. »

Il y avait effectivement une sorte de pont. Un des bords du ravin s'était effondré et rejoignait à présent la rive opposée, formant comme un tunnel où l'eau s'engouffrait avant de retomber dans la combe suivante. Le terrain était accidenté et traître dans la pénombre ; la caravane reprit sa route d'une allure hésitante.

Gren en revint au problème qui le préoccupait.

— « Comment cette femme a-t-elle disparu tout à l'heure ? »

— « Nous avons une longue route à parcourir avant d'atteindre le Bassin du Bonheur, » déclara le Sodal. « Peut-être cela me divertira-t-il de satisfaire ta curiosité, car tu me fais l'effet d'être plus intéressant que la plupart de ceux de ta race, petit homme. Jamais on ne pourra reconstituer l'histoire du pays que nous traversons. Les êtres qui y vécurent se sont évanouis sans laisser d'autres traces que leurs ossements. Mais il reste des légendes que, depuis bien des générations, les Sodals ont recueillies au hasard de leurs pérégrinations. C'est ainsi que nous avons appris

que le Pays de l'Eternel Crépuscule. si désertique qu'il donne l'impression d'être, offre un asile à de nombreuses créatures qui ont toutes suivi le même chemin. Issues des terres éclairées, elles se trouvent devant cette alternative : s'éteindre ou rejoindre la nuit perpétuelle. Et parfois, ces deux termes sont équivalents. Chaque vague d'émigrants s'installe pendant quelques générations mais, inévitablement, leur descendance s'enfonce de plus en plus loin dans le royaume nocturne. Jadis vivait ici un peuple de chasseurs, la Horde, dont le mode d'existence était semblable à celui des poilureux mais qui étaient beaucoup mieux organisés qu'eux. Eux aussi avaient des crocs acérés et ils étaient vivipares. Toutefois, ils marchaient à quatre pattes. C'étaient des mammifères, mais ils n'étaient pas humains. C'est là une distinction qui demeure pour moi assez confuse car distinguer est une opération qui ne m'intéresse pas. Tes ancêtres, je crois, donnaient au peuple de la Horde le nom de *loups*. A la Horde succéda une espèce plus ou moins humaine dont les membres s'unirent aux créatures à quatre pattes qui leurs fournissaient de quoi se nourrir et se vêtir. Les deux espèces s'accouplèrent. »

— « Comment est-ce possible ? »

— « Je me borne à répéter ce que disent les vieilles légendes sans m'inquiéter de savoir ce qui est possible ou non. Sache simplement que les nouveaux venus furent évincés à leur tour par les Hurleurs, nés — affirme la tradition — de ces accouplements. Il y en a encore quelques spécimens, mais presque tous ont été massacrés. Les derniers surgeons de l'humanité à avoir abordé ces régions furent les Agraires, une race misérable ayant un certain talent pour la culture mais, en dehors de cela, dépourvue de dons. Les Agraires furent rapidement écrasés par les Poilureux qui, d'après leurs mythes, ont hérité des espèces qui les ont précédées l'art de la cuisine, le traîneau, le feu, etc. Qu'y a-t-il de vrai dans ces traditions ? Je l'ignore. Toujours est-il que les Poilureux ont conquis le pays. Ce sont des créatures capricieuses et sur lesquelles on ne peut compter. Parfois, ils m'obéissent, parfois ils s'y refusent. Heureusement, ils craignent les pouvoirs des Sodals. Je ne serais pas étonné que vous autres, enfants des arbres, ne soyez les messagers de la prochaine vague d'invasion. »

— « Et ces êtres qui te servent d'esclaves ? » demanda Gren en désignant le porteur et les femmes tatouées.

— « Je croyais que tu avais compris que ce sont des Agraires. Faute de notre protection, tous auraient succombé. Ils sont en voie de régression et ils deviendront des végétaux si la stérilité ne condamne pas leur espèce avant. Ils ont oublié depuis longtemps l'art de la parole. Ce fut d'ailleurs tout bénéfice pour eux, car ils ne pourront survivre qu'en renonçant à tout ce qui fait obstacle à leur végétalisation. C'est là une mutation qui n'a rien de surprenant, compte tenu des conditions qui sont celles du monde actuel. Toutefois, elle s'est accompagnée d'une transformation moins banale : les Agraires ont également perdu la notion de l'écoulement du temps. Pour eux, seule existe la durée individuelle. Ils sont uniquement capables

de percevoir leur « temps de vie » et, en conséquence, ont développé une sorte d'existence co-extensive. Ainsi sont-ils aptes, si le besoin s'en fait sentir, à parcourir dans les deux sens le temps d'existence qui leur est dévolu. »

— « Yattmur et Gren échangèrent un regard dénué d'expression.

— « Veux-tu dire que ces femmes descendent et remontent le cours du temps ? » demanda Yattmur.

— « Pas exactement. D'ailleurs, les Agraires n'exprimeraient pas les choses de cette façon. Leur esprit ne fonctionne ni comme le mien ni même comme le vôtre. Mais lorsque nous sommes arrivés au pont gardé par les poilureux, par exemple, j'ai fait faire à l'une de ces femmes un bond en avant dans son « temps de vie » afin de s'assurer que nous pourrions franchir l'obstacle sans difficulté. Il s'est révélé qu'elle avait vu juste, comme d'habitude. Les Agraires n'utilisent cette faculté que lorsqu'il y a danger. Il s'agit essentiellement pour eux d'un moyen de défense. Vous voyez que, si démunis soient-ils, ces êtres n'en possèdent pas moins une indiscutable utilité ! »

Gren considéra avec une curiosité nouvelle les deux femmes tatouées. Elles étaient nues et il était aisé de voir que, sexuellement, elles étaient assez peu développées. Leur corps était presque imberbe, leur bassin étroit et, quoi qu'elles fussent apparemment jeunes, leurs seins étaient flasques. A les voir avancer d'une allure monotone, sans enthousiasme ni hésitation, sans jamais jeter un regard derrière elles, il se sentit pris d'un étonnement quasi religieux. Quelle différence devait-il y avoir entre leur vision du monde et la sienne ! A quoi pouvait ressembler leur vie ? Quel pouvait être le mode de pensée de ces créatures à l'existence en séries parallèles ?

— « Les Agraires sont-ils heureux ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Le Sodal émit un rire guttural.

— « Je n'ai jamais songé à leur poser la question. »

— « Et bien, pose-la leur. »

Sodal Ye secoua la tête avec impatience.

— « Quelle maudite curiosité vous anime, vous autres humains ! Elle ne saurait vous mener loin. Pourquoi leur demanderai-je de la satisfaire ? D'ailleurs, pour bénéficier de cette faculté d'extension dans le temps, il faut avoir une intelligence nulle. Ne pas pouvoir établir de distinction entre le passé, le présent et le futur exige une extraordinaire ignorance. Les Agraires ne parlent pas. Les éveiller à la notion de langage articulé serait leur couper les ailes. Parler et explorer la durée sont deux capacités qui s'excluent mutuellement. C'est justement la raison pour laquelle je me fais accompagner de deux suivantes (les femmes sont préférables : elles sont encore plus stupides que les mâles !). L'une d'elles a appris quelques mots. De la sorte, je puis lui donner des ordres qu'elle traduit par gestes à sa compagne qui, elle, explore la durée dès qu'un péril menace. C'est un système un peu grossier, mais qui m'a déjà épargné bien des ennuis. »

— « Et la pauvre créature sur laquelle tu te prélasses ? » s'enquit Yattmur.

— « Ce n'est qu'une brute paresseuse. » La voix du Sodal s'était chargée de mépris. « Il me sert de porteur depuis son enfance. A présent, il est usé. Allez ! Plus vite, toi ! Si tu traînailles de cette façon, nous n'arriverons jamais ! »

VI

Le Sodal pérorait toujours infatigablement. Gren et Yattmur avaient cessé de prêter attention à ses paroles et sa voix n'était plus pour eux qu'un vague fond sonore. La pluie, soudain, se mit à tomber, transformant le sol en un fleuve de boue. Les nuages flottaient dans une sorte de brume phosphorescente. La température s'élevait. Courbant le dos sous l'averse, la petite troupe poursuivait son chemin en pataugeant dans les fondrières. La pluie cessa et de nouveau le terrain s'éleva. Yattmur insista pour que l'on s'arrêtât afin qu'elle pût prendre soin de Laren et Sodal Ye accepta à contrecœur. Tant bien que mal, on alluma un feu d'herbes. Lorsque Yattmur eut nourri l'enfant, les voyageurs firent un frugal repas.

— « Nous ne sommes plus loin du Bassin du Bonheur, » annonça le Sodal. « Quand nous aurons atteint ces crêtes, vous apercevrez son eau merveilleusement saline. Ah ! Quelle joie de retrouver la mer ! Quelle chance pour vous, êtres terrestres, que la race des sodals soit pleine de dévouement ! Jamais, autrement, nous n'aurions quitté nos eaux natales. Enfin ! La mission de prophète est un fardeau qu'il nous faut porter avec joie ! »

Le Sodal ordonna brutalement aux suivantes de faire de nouvelles provisions d'herbes et de racines pour alimenter le feu. Voyant que son attention était distraite, Gren s'approcha du vieillard cassé en deux et immobile.

— « Comprends-tu ce que je dis ? » lui demanda-t-il en lui posant la main sur l'épaule. « Parles-tu ma langue, ami ? »

L'autre ne leva même pas les yeux. Sa tête retombait sur sa poitrine comme s'il avait le cou brisé et, de sa bouche, s'exhalait un bredouillement inintelligible. Un éclair illumina le ciel et Gren constata que la colonne vertébrale de l'homme était couturée de cicatrices. Une intuition soudaine lui fit pressentir la vérité : s'il était incapable de lever la tête, c'est parce qu'il avait été mutilé. Mettant un genou en terre, le garçon se pencha.

— « Jusqu'à quel point peut-on avoir confiance dans le Sodal, ami ? »

La bouche du porteur se crispa comme sous l'effet d'une torture devenue intolérable.

— « Pas bon, » murmura-t-il d'une voix rocailleuse. « Pas bon, moi... cassé... tomber... mourir... fini moi... une escalade encore... toi porter Ye... toi dos fort... porter Ye... fini moi. »

Gren ne sut jamais si c'était une larme ou une goutte de salive qui s'était écrasée sur sa main.

— « Merci, ami. Nous allons aviser. »

Il se releva et se rapprocha de Yattmur en train de laver l'enfant.

« Quelque chose me disait qu'il fallait se méfier de ce poisson bavard. Son plan est de faire de moi sa bête de somme quand le vieux sera mort. »

Avant que Yattmur ait eu le temps de répondre, le Sodal émit son cri rauque et, comme pris en faute, Gren bondit sur ses pieds.

— « Quelque chose arrive ! Femmes, remettez-moi sur le porteur. Eteins le feu, Yattmur. Toi, Gren, essaye de voir de quoi il s'agit. »

A travers le souffle haletant des suivantes qui s'affairaient autour du Sodal, Gren perçut le bruit qui avait alarmé le prophète : des feulements lointains, saccadés et rageurs. Son sang se retira de son visage. Dans la plaine, zizaguaient une dizaine de points lumineux qui ne laissaient pas de l'inquiéter, mais c'était d'une autre direction que venaient les cris mystérieux. Enfin, il aperçut des silhouettes et son cœur se mit à battre dans sa poitrine.

— « Je les vois, » annonça-t-il. « Ils sont phosphorescents dans la nuit. »

— « Alors, ce sont les Hurleurs dont je vous parlais tout à l'heure. Se dirigent-ils vers nous ? »

— « Je le crois. Que faire ? »

— « Rester silencieux. Les Hurleurs sont comme les Poilureux : ils peuvent se montrer très méchants lorsqu'on les dérange. Je vais envoyer la femme dans le futur pour savoir ce qui va se passer. »

Après l'échange désormais familier de grognements et de gestes, la suivante muette se dématérialisa. Quand elle réapparut, l'effrayant vacarme avait grandi en intensité.

— « Elle nous a vus en train de faire l'ascension du contrefort d'en face, » expliqua le Sodal. « Il n'y a donc rien à craindre. Attendons tranquillement que les Hurleurs se soient égaillés. Après, nous nous remettrons en route. Yattmur, vas-tu faire taire ce bébé ! »

Un peu rassuré, le couple contempla les Hurleurs qui avançaient à la queue leu leu. Pas une pierre ne roulait sous leurs pattes. Il était impossible de dire s'ils couraient ou s'ils sautaient, bien qu'une sorte d'aura phosphorescente enveloppât ces êtres, leurs contours demeuraient imprécis. S'agissait-il de caricatures de la silhouette humaine ? Avant que les Hurleurs, bondissant à travers la plaine désolée en lançant leurs cris d'épouvante, apparemment destinés à intimider l'éventuel ennemi, eussent disparu, les humains eurent le temps de constater qu'ils étaient de grande taille et maigres comme des spectres jaillis d'un rêve démentiel. Gren s'aperçut qu'il étreignait sa compagne et son fils, en tremblant de la tête aux pieds.

— « Qu'est-ce que c'était ? » demanda Yattmur.

— « Probablement une bande de Hurleurs rentrant dans leurs tanières après une expédition de chasse, » répondit le Sodal. « Maintenant, remettons-nous en marche. Plus vite nous aurons franchi la montagne voisine, mieux cela vaudra. »

Ils repartirent donc, mais la tranquillité d'esprit qu'ils avaient éprouvée auparavant avait quitté Gren et Yattmur. Le premier se retournait fréquemment et force lui était de constater que les points lumineux qu'il

savait être les torches des poilureux se rapprochaient. De temps à autre, un aboiement retentissait.

— « Ils n'ont pratiquement pas cessé de nous suivre, » remarqua le Sodal. « Si nous ne prenons pas garde, ils vont nous attaquer en haut de la colline. Une telle détermination n'est pourtant pas dans les habitudes de ces brutes. En général, à peine se lancent-ils dans une entreprise qu'ils l'ont déjà oubliée. Il doit sûrement y avoir là-bas quelque chose qui les attire. Mais ils sont audacieux dans l'obscurité et il convient d'éviter le risque d'un assaut. Allez, toi ! » lança le Sodal à sa monture. « Plus vite ! »

Mais, sur leur flanc gauche, les porteurs de torches gagnaient du terrain. A mesure qu'ils s'élevaient, la nuit pâlissait et ils distinguèrent leurs poursuivants : ils étaient légion. Yattmur s'aperçut qu'une autre troupe avançait parallèlement à eux sur leur droite.

— « Nous serons en sécurité au sommet, » s'exclama le Sodal pour leur remonter le moral. « Nous sommes presque arrivés au Bassin du Bonheur. Allez ! ignoble brute, dépêche-toi ! »

Mais sans un mot, sans un avertissement, le porteur s'écroula, projetant son maître dans l'étroit ravin qu'ils longeaient. A demi assommé, Sodal Ye resta un moment inerte puis, prenant appui sur sa queue, se redressa en couvrant sa monture d'injures. Les femmes tatouées s'étaient arrêtées. Celle qui portait la morille s'assit à croupetons par terre. Mais ni l'une ni l'autre ne fit un geste pour porter assistance au vieil esclave. Gren s'approcha de ce dernier, qu'il retourna aussi doucement que possible. Les yeux du porteur s'étaient ternis comme une braise morte.

Le garçon interrompit les imprécations du Sodal :

— « De quoi te plains-tu donc ? Le malheureux ne t'a-t-il pas véhiculé jusqu'à son dernier souffle ? Tu l'as fait marcher jusqu'à épuisement : tu devrais être satisfait. A présent, il est mort. Il est débarrassé de toi. Jamais plus tu ne le monteras. »

— « Eh bien, c'est toi qui me porteras, » répliqua le Sodal sans hésitation. « Si nous ne quittons pas rapidement ces lieux, les poilureux nous réduiront en charpie. Ecoute-les qui approchent. Il faut faire preuve d'intelligence, homme. Prends-moi sur ton dos dans ton propre intérêt. »

— « N'y compte pas ! Tu resteras dans la ravine, Sodal Ye. Nous irons plus vite sans toi. Cette chevauchée aura été ta dernière. »

La voix du Sodal brama comme une corne de brume : « Non. La route du Bassin est une route secrète que je suis seul à connaître. Même mes suivantes l'ignorent. Je te garantis que, sans moi, tu ne la trouveras pas et que tu seras la proie des poilureux. »

— « Oh ! Gren ! J'ai peur pour Laren. Je t'en supplie : ne discute pas ! Obéis au Sodal ! »

Il dévisagea Yattmur qui se détachait comme une ombre blanche sur le rocher et lui prit violemment le poignet.

— « Tu préfères me voir transformé en bête de somme ? »

— « N'importe quoi plutôt que d'être déchirés tous les trois sous la

dent des poilureux ! Il ne reste qu'une dernière montagne à passer. Tu as porté bien plus longtemps la morille sans protester. »

Le cœur plein d'amertume, Gren fit signe aux femmes tatouées de jucher le Sodal sur ses épaules.

— « C'est bien, » déclara celui-ci quand il fut installé. « Baisse un peu la tête pour ne pas me comprimer la gorge. Ah ! voilà qui est encore mieux ! Parfait ! Tu t'y mets vite. Maintenant, en avant. »

La tête à angle droit, le corps plié en deux, Gren entreprit l'ascension. Yattmur, Laren dans ses bras, marchait à côté de lui. Les deux femmes tatouées précédaient le couple. A l'entour résonnaient les clameurs lugubres des poilureux.

Au-delà de la crête vers laquelle ils se dirigeaient, on devinait le soleil et quand Yattmur songea à examiner le décor, elle s'aperçut qu'il avait changé. De nouveaux vallonnements, de nouvelles chaînes s'étiraient dont la vue était plus encourageante. Leurs poursuivants, cachés par l'écran des rochers, étaient à présent invisibles. Le ciel s'illuminait. De temps en temps, on distinguait une travertoise qui filait vers le pays de la nuit où s'élançait en direction de l'espace. Et c'était comme un gage d'espoir...

Finalement, après un dernier effort, ils atteignirent, hors d'haleine, le faîte de la montagne et s'immobilisèrent pour contempler le panorama qui s'étendait à leurs pieds. Ils voyaient le large bras de mer qu'avait annoncé le Sodal, étincelant dans la lumière. Des êtres filaient entre deux eaux, givrant l'estuaire d'un sillage fugitif. Sur le rivage, des formes allaient et venaient entre des huttes grossières qui, vues de loin, ne semblaient guère plus grosses que des perles.

Le Sodal, lui, fixait son regard sur le soleil dont l'éclat était presque insupportable. Aucun instrument ne lui était nécessaire pour savoir que la chaleur et la lumière avaient augmenté en intensité depuis qu'ils avaient quitté la Grande Pente.

— « Tout se fond dans la lumière, comme je l'ai prophétisé ! » s'exclama-t-il. « Il approche, le Grand Jour où tous les êtres deviendront à jamais partie de l'univers éternellement vert. »

Du côté du Crépuscule, les éclairs continuaient de crépiter, lançant sur le paysage étincelant leurs giclées d'électricité. L'un d'eux atteignit de plein fouet la forêt et se figea, vibrant comme un serpent tendu entre ciel et terre. Sa base devint verte, et le vert s'éleva dans le firmament tandis que le trait de feu s'immobilisait et s'épaississait. Quelque chose jaillit comme un doigt brandi vers la voûte céleste, dont l'extrémité plongea dans la brume.

— « Ah ! » hurla le Sodal. « J'ai vu le signe des signes ! A présent, je vois, à présent je sais que la fin de la Terre est proche. »

— « Que diable est-ce donc ? » gémit Gren.

— « Les spores, la poussière, les espoirs, l'essence même des siècles verts de la Terre ! Ils éclatent, s'élèvent, s'élancent à la conquête de champs vierges. Sous cette colonne de lumière, le sol doit être cuit comme de la brique. Faire chauffer un monde pendant la moitié d'une éternité, le faire

mijoter dans sa propre fécondité — puis lui appliquer une décharge : alors, avec l'énergie réfléchie, fuse l'extrait même de la vie... »

Yattmur l'interrompit :

— « Les poilureux arrivent ! Ecoute : on les entend crier. »

Derrière, dans le crépuscule, de petites silhouettes, dont certaines brandissaient encore des torches fumeuses, grimpaient le long de la pente, lentement mais inexorablement.

— « Sodal, si tu continues de discourir, ils vont nous submerger. Que faire ? où aller ? » haleta Yattmur.

— « Montons un peu plus haut, » répondit Sodal Ye en revenant à la réalité. « Le chemin secret menant au Bassin se trouve juste derrière le promontoire que tu vois en face de nous. Ne t'inquiète pas : ces ignobles créatures sont encore loin. »

Gren s'était remis en marche avant même que le Sodal eût achevé. Yattmur, tenaillée par l'angoisse, courut vers son compagnon. Brusquement, elle s'immobilisa :

— « Oh ! Sodal ! Une travertoise s'est abattue derrière le piton ! La route est bloquée ! »

VII

Le piton se dressait absurdement sur la face de la falaise à la manière d'une cheminée sur la pente d'un toit pointu, et, derrière lui, gisait la masse gigantesque de la travertoise.

Sodal Ye émit un cri de désespoir : « Comment allons-nous nous glisser là-dessous ? » s'exclama-t-il en cinglant d'un furieux coup de queue les jambes de Gren qui, sous le choc, perdit l'équilibre et s'écroula de tout son long, entraînant dans sa chute la suivante qui portait la calebasse de la morille. La femme tatouée poussa un cri de frayeur et de colère en se cachant le visage derrière son bras. Du sang ruisselait de son nez.

— « Maudits soient ces descendants mangeurs de fumier ! » s'écria le Sodal. « Gren, il faut qu'elle dise à l'autre d'aller explorer le futur pour voir comment nous allons franchir l'obstacle. Frappe-la pour qu'elle obéisse. Ensuite, tu me remettras sur ton dos. Et tâche d'être moins maladroit à l'avenir. » Le Sodal retourna sa colère contre la malheureuse qu'il agonit d'injures et celle-ci se releva brusquement. Son visage convulsé ressemblait à un fruit flétri. Ramassant la calebasse, elle la lança de toutes ses forces contre la nuque du Sodal qui perdit conscience tant l'impact avait été brutal. Le récipient se brisa et la morille se répandit mollement sur son crâne avec une sorte de satisfaction léthargique.

Gren et Yattmur échangèrent un regard perplexe.

— « Qu'allons-nous faire maintenant ? » demanda le premier.

— « Essayer de trouver la route secrète du Sodal. C'est le plus urgent. »

Gren caressa le bras de Yattmur dans un geste d'encouragement. « Si la travertoise est encore en vie, peut-être parviendrons-nous à la faire s'enfuir en allumant un feu en dessous d'elle. »

Le garçon et la fille s'approchèrent de l'énorme corps fibreux, moucheté de jaune et de noir. Soudain, Gren s'immobilisa et leva la tête : un visage sombre, sortant du pelage du monstre, le contemplait. La première stupeur passée, le garçon constata que tout un groupe d'humains était tapi dans le pelage duveteux de la travertoise. Instinctivement il dégaina.

Comprenant qu'ils étaient repérés, les guetteurs sortirent de leurs cachettes. Ils étaient dix.

— « Replions-nous, » lança Gren d'une voix étranglée.

— « Mais les poilureux... »

Déployant des ailes — ou des sortes de capes —, les nouveaux venus piquèrent sur Gren et Yattmur qu'ils encerclèrent en un clin d'œil. Chacun était armé, qui d'un épieu, qui d'un coutelas.

— « Ne faites pas un mouvement, sinon je charge ! » hurla Gren en se portant en avant pour couvrir Yattmur et le bébé.

— « Gren ! Tu es Gren de la tribu de Lily-yo ! »

Les assaillants s'étaient immobilisés et l'un d'eux se détacha du groupe, les bras levés, laissant choir son arme. Gren reconnut le visage sombre.

— « Lily-yo ! Lily-yo ! C'est toi ? »

— « Et oui... moi et personne d'autre... ! »

Deux autres personnages s'avançèrent en sanglotant de joie et Gren reconnut les traits, oubliés et pourtant familiers, de l'homme Haris et de Flor.

— « Tu es un homme, à présent, Gren, » dit Haris devant son regard interloqué. « Nous aussi, nous avons changé. Ceux qui nous accompagnent sont nos amis. Nous arrivons d'un autre monde situé dans l'espace et nous avons voyagé dans le corps de cette travertoise. Malheureusement, prise de malaise, elle s'est écrasée dans cet affreux pays de ténèbres. Incapables de rejoindre nos chaudes forêts, nous sommes restés là, pris au piège, en butte aux assauts de créatures invraisemblables. »

— « Vous n'avez pas encore connu le pire, » répondit Gren. « Nous sommes talonnés par une troupe d'ennemis. Nous vous raconterons nos aventures plus tard — et je crois que les vôtres ne sont pas plus étranges que les nôtres. Mais pour le moment, les poilureux sont sur nos traces. »

— « C'est comme cela que tu les appelles ? » fit Lily-yo. « Nous les avons entrevus du haut de la travertoise. Crois-tu vraiment que c'est après vous qu'ils en aient ? Dans ce pays de famine, je pense plutôt que c'est la travertoise qui les attire. »

Gren n'avait pas songé à cela. L'explication était des plus vraisemblables. Seule une aussi vaste quantité de nourriture était susceptible de provoquer un tel rassemblement de poilureux. Il se retourna pour se rendre compte de l'opinion de Yattmur : sa compagne n'était plus à ses côtés.

Elle était retournée près du Sodal et des suivantes au regard vide. Le bébé dans les bras, elle l'observait d'un air maussade.

— « Qu'est-ce qui te prend ? Amène le petit. »

— « Si tu le veux, viens le chercher. Je ne tiens pas à avoir de rapports avec ces sauvages. Pourquoi m'as-tu abandonnée pour leur parler ? Qu'as-tu donc à leur dire ? »

— « Que les femmes sont stupides ! Ne comprends-tu donc pas que... »

Il s'interrompit. On avait trop tardé : la retraite était coupée ! Dans un silence impressionnant, la ligne avancée des poilureux surgissait sur la crête. Elle fit halte, face aux humains, mais le gros de la troupe obligea l'avant-garde à poursuivre sa progression. Les poilureux montraient les dents dans une mimique rien moins qu'amicale. Deux ou trois étaient encore coiffés de leur casque ridicule fait d'une calebasse évidée.

— « Quelques-uns d'entre eux sont ceux qui ont promis aux Bedons de les ramener à bon port, » murmura Yattmur d'une voix blanche.

— « Comment peux-tu le savoir ? Ils se ressemblent tous ! »

— « Je suis certaine d'en reconnaître au moins un : le vieux là-bas, avec des moustaches jaunes. »

Lily-yo s'approcha du couple : « Que faire ? Leur abandonner la travertoise si c'est elle qu'ils désirent ? »

En guise de réponse, Gren s'avança vers le poilureux que lui avait désigné sa compagne. Quand il fut à quelques pas de lui, il s'immobilisa et déclara :

— « Nous ne vous voulons aucun mal, peuple velu. Les trois hommes-bedaines, nos compagnons, sont-ils avec vous ? »

Moustache Jaune s'en fut consulter ses congénères et, après un vif échange de glapissements, il revint vers Gren en tenant quelque chose dans ses bras.

— « Yip...yip ...yap. Oui, » aboya-t-il en retroussant ses babines « Oui, Peau Nue. Bedons être avec nous. Regarde ! »

Instinctivement, Gren intercepta l'objet que son interlocuteur lui avait lancé d'un geste vif.

C'était une tête de Bedon Bedaine.

Sans même réfléchir à ce qu'il faisait, le garçon bondit, ivre de fureur, et son couteau s'enfonça dans le ventre du poilureux avant que celui-ci ait eu le temps de parer le coup. Comme il chancelait en hurlant, Gren lui empoigna la patte à deux mains, le fit tournoyer et le projeta en bas de la falaise.

Un silence de stupéfaction, un silence absolu suivit la disparition de Moustache Jaune. C'est maintenant que notre sort va se dessiner, songea Gren. Il sentait derrière lui la présence de Yattmur, de Lily-yo et de tous les autres, mais il n'osait pas se retourner.

Yattmur se baissa vers l'horrible objet ensanglanté, symbole du destin fatal des trois Bedons.

— « Dire qu'ils étaient si gentils avec Laren, » sanglota-t-elle.

C'est alors qu'éclata un bruit infernal, un rugissement terrible et inattendu qui glaçait dans les veines le sang de ceux qui l'entendaient. Les poilureux affolés se débandèrent, se ruèrent vers l'asile des ténèbres à grands renforts de piaillements et d'empoignades.

Gren, assourdi par ce vacarme, fit volte-face. Lily-yo et ses compagnons couraient à toutes jambes vers la travertoise agonisante pour trouver un abri tandis que Yattmur essayait de calmer son fils. Quant aux femmes tatouées, elles gisaient, prostrées sur le sol, la tête entre les mains.

L'effrayante clameur s'éleva à nouveau, lourde d'angoisse et de désespoir : c'était Sodal Ye qui, ayant repris conscience, hurlait sa rage. De sa gueule béante tombèrent alors des mots dont le sens véritable ne se fit jour que peu à peu :

— « Où êtes-vous, fils de plaine noire ? Où êtes-vous, têtes vides ? Vous avez des crapauds dans le crâne. Vous n'avez pas compris les prophéties que j'ai délivrées à l'apparition de la colonne verte. Croissance est symétrie. Ce qu'on appelait déclin n'est pas déclin, mais second temps de la naissance. Un seul et même processus : la dévolution qui vous entraîne au fond du puits vert d'où vous avez jailli... Quel dédale — Gren ! Gren ! Je creuse mes galeries comme une taupe dans le terreau de la compréhension... Gren !... Cauchemars... Gren, je te parle par le truchement du poisson — m'entends-tu ? C'est moi — ta vieille alliée — la morille ! »

— « La morille ? » Sa stupéfaction était telle que Gren tomba à genoux devant le poisson géant, le regard fixé sur l'excroissance à la couleur malsaine qui surmontait à présent la tête de ce dernier. Les yeux du Sodal s'ouvrirent. Ses prunelles vitreuses se braquèrent sur le garçon.

— « Gren ! J'étais presque morte ! A ! La torture qu'est le retour à la conscience !... Ecoute, homme. C'est moi, ta morille, qui te parle Le Sodal est à ma merci. Je me sers de ses facultés de la même façon que j'utilisais les tiennes autrefois. Le contenu de son esprit est d'une richesse inouïe et, ajouté à mon propre savoir... Ah ! Je distingue clairement, non seulement ce petit monde, mais la galaxie verte, l'univers éternellement vert... »

Frénétiquement, Gren sauta sur ses pieds.

— « Es-tu folle, morille ? Ne te rends-tu pas compte de la situation où nous sommes ? Dès que les poilureux auront recouvré suffisamment de courage pour se lancer à l'assaut, ils nous dévoreront jusqu'au dernier ! Que faire ? Si vraiment c'est toi qui me parles, si tu n'es pas devenue démente, il faut que tu nous aides ! »

— « Non, je ne suis pas démente. A moins que la folie ne soit justement d'être la seule créature sensée dans un monde qui n'a pas plus de cervelle qu'un crapaud ... Eh bien, Gren, je te le dis : cette aide que tu souhaites, elle arrive. Regarde le ciel. »

Un jour inquiétant baignait le paysage. Une seconde colonne de lumière s'était élevée de la masse compacte de la jungle lointaine, rejoignant la première. Les deux piliers illuminaient l'air de sorte que l'éclat d'émeraude des grands nuages n'était pas pour surprendre Gren. Une travertoise était en train de descendre à une allure modérée, paraissant se diriger vers le promontoire.

— « Vient-elle vers nous, morille ? »

Certes, Gren voyait d'un mauvais œil le retour à la vie de ce tyran qui, il n'y avait pas si longtemps, ne songeait qu'à ronger la substance même de sa vie. Mais il se rendait également compte que, dépendant à présent du corps de cul-de-jatte du Sodal, le champignon ne pouvait plus lui faire de mal : il pouvait seulement lui prêter assistance.

— « Oui, » répondit la morille. « Ecartez-vous pour qu'elle ne vous

écrase pas en atterrissant. Sans doute vient-elle pour s'accoupler à sa compagne agonisante ou, plus exactement, pour opérer un croisement fertile. Dès qu'elle aura touché terre, il faudra monter sur elle. Tu me porteras, Gren. Alors, je vous dirai ce qu'il y aura lieu de faire. »

Le déplacement d'air agita l'herbe tandis que la masse duveteuse grossissait à vue d'œil, bouchant presque entièrement leur champ de vision. Doucement, le monstre se posa sur le corps inerte de sa congénère.

VIII

Une patte gigantesque, semblable à un arc-boutant envahi de mousse, gratte quelque temps le sol pour s'assurer une prise solide. Puis elle s'immobilise. Suivis des deux femmes tatouées, Gren et Yattmur, portant l'enfant, s'avancent et lèvent les yeux vers le flanc démesuré de la travertoise. Gren lâche la queue du Sodal qu'il avait halé jusqu'alors.

— « L'escalade est impossible. C'est folie que d'y songer, morille ! »

— « Grimpe, homme, grimpe, » clame le champignon.

Gren hésite encore. Lily-yo et ses compagnons s'assemblent autour de lui, en hâte de fuir ces lieux.

— « La créature poissonneuse a raison, » murmure Lily-yo. « C'est le seul moyen de regagner la sécurité. Grimpe, Gren. »

Haris, à son tour, l'encourage : « Il n'y a rien à redouter d'une travertoise. »

Gren ne se décide toujours pas. L'idée de s'accrocher à quelque chose qui vole à travers l'air intangible le rend malade. Il se remémore le voyage qu'il a effectué, agrippé après l'oiseau-sangsue qui s'est écrasé dans le nomansland ; il se rappelle d'autres voyages à la suite desquels, chaque fois, il s'est retrouvé dans une situation plus critique qu'au départ.

La voix tonitruante du Sodal résonne à nouveau : la morille exhorte les humains à entreprendre l'ascension de la travertoise, exhorte les femmes tatouées à se charger du Sodal, ce qu'elles font avec l'aide des compagnons de Lily-yo. Bientôt, chacun est juché sur le dos de l'araignée de l'espace et supplie Gren de suivre cet exemple.

Seule Yattmur est demeurée auprès du garçon.

— « Pourquoi nous en remettre à ce monstre, alors que nous sommes débarrassés des Bedons et de la morille ? » murmure Gren.

— « Il le faut, Gren. La travertoise nous conduira vers nos chaudes forêts, loin des poilureux, là où nous pourrons vivre en paix avec Laren. Tu sais bien qu'il est impossible de demeurer ici. »

Il regarde sa compagne, et l'enfant aux yeux écarquillés qu'elle serre dans ses bras. Depuis l'instant où la Bouche-Noire a entonné son invincible chant, que de souffrances Yattmur a acceptées pour lui !

— « Si tu le désires vraiment, allons-y. Je vais porter le petit. »

Mais un sursaut de colère le prend et il lance à la morille : « Cesse de hurler, toi ! Je viens ! »

Quand le couple, hors d'haleine arrive au but, le champignon est déjà en train de donner ses directives au groupe de Lily-yo. L'œil trouble du Sodal se braque sur Gren.

— « Le moment est venu pour moi de me diviser, tu ne l'ignores pas. Je vais m'emparer de la travertoise comme je me suis emparée de ce Sodal. »

— « Prends garde que ce ne soit pas elle qui s'empare de toi, » répond Gren d'une voix mal assurée. Un soubresaut de la travertoise l'oblige à s'asseoir. Le monstrueux végétal est tellement concentré sur l'acte de fertilisation que sa sensibilité est presque anihilée et il ne semble même pas remarquer que les humains creusent son épiderme à furieux coups de lames. Lorsque l'excavation est suffisante, on y traîne Sodal Ye jusqu'à ce que sa tête se trouve à l'aplomb de l'orifice. L'horrible excroissance brunâtre commence de glisser, se fend en deux et l'une des moitiés choit dans la blessure que les humains referment aussitôt à l'aide d'une sorte de bouchon de chair, et à les voir ainsi s'affairer, Gren s'étonne de leur docilité.

Yattmur, qui s'est assise près de son compagnon, désigne de la main la face sombre de la montagne où l'on aperçoit les poilureux qui vont et viennent par groupes dans l'attente des événements. Ici et là, leurs torches ponctuent la pénombre comme des fleurs éclatantes au milieu de la mélancolie.

— « Ils n'attaquent pas, » dit-elle. « Peut-être pourrions-nous descendre et chercher la route secrète du Bassin du Bonheur ? »

Le paysage semble soudain vaciller.

— « Trop tard, » répond Gren. « Cramponne-toi. Nous partons. »

La travertoise s'est élevée dans les airs. Le temps d'un éclair, ils ont la vision de la haute falaise sur laquelle ils paraissent devoir s'écraser. Mais l'araignée de l'espace l'évite de justesse. L'estuaire s'approche, grossit. Ils traversent une succession de zones d'ombre et de lumière. Le vol de la travertoise gagne en assurance à mesure qu'elle prend de l'altitude.

Laren pousse un cri d'effroi et se remet à têter en fermant les yeux comme si tout cela le dépassait.

— « Approchez ! » s'écrie la morille. « Je vais vous parler par la bouche de ce poisson. Que tout le monde soit attentif ! »

S'accrochant aux filaments chitineux de la travertoise, les voyageurs se groupent autour d'elle. Gren et Yattmur sont les seuls à manifester quelque appréhension.

— « Je possède à présent deux corps, » déclare le champignon. « Je me suis assuré le contrôle de la travertoise dont je dirige le système nerveux et elle ira où je le lui commanderai. N'ayez pas peur. Vous ne risquez rien dans l'immédiat. En revanche, les informations que j'ai recueillies dans l'esprit du Sodal sont inquiétantes. Je vais vous en parler car cela modifie mes plans. Les sodals sont des créatures de la mer. Au lieu d'être prisonniers de petites enclaves assiégées par les végétaux à l'instar des autres êtres, ils ont pu conserver le contact entre leurs

diverses communautés et parcourir la planète en tous sens. Ils ont ainsi acquis une considérable masse de données.

» Ils ont découvert que le monde approche de son terme. La fin n'est pas pour tout de suite — bien des générations se succéderont avant qu'elle ne se produise — mais il est certain qu'elle aura lieu. Les piliers de lumière qui s'élèvent au-dessus de la jungle sont le signe qu'elle a déjà commencé. Ces verts piliers du désastre ont déjà surgi depuis un certain temps dans les zones réellement chaudes que ni vous ni moi ne connaissons, où vivent les buissons ardents et les plantes à feu. Les sodals, eux, les connaissent. J'ai vu dans l'esprit de Sodal Ye des mers bouillonnantes aux rivages embrasés. »

La morille se tait et Gren comprend qu'elle s'efforce de rassembler de nouveaux renseignements. Il frémit, pris entre l'émerveillement que la curiosité toujours en éveil de la morille suscite en lui et l'écœurement que lui fait éprouver cette boulimie.

« Les sodals ne comprennent pas toujours le savoir qu'ils amassent, » reprend la morille. « Ah ! Vous verrez combien mon plan est admirable... Humains, il y a une amorce, un détonateur armé : la dévolution. Comment faire entrer cette notion dans vos minuscules cerveaux ? Jadis, les hommes, vos lointains aïeux, ont découvert que la vie naissait et évoluait à partir d'une sorte d'étincelle de fertilité : l'amibe. C'était le porche de la vie, le chas de l'aiguille précédant les acides aminés et le monde inorganique. Ce dernier, avec son effarante complexité, vos ancêtres ont découvert que lui aussi s'était développé à partir d'une étincelle, un atome primordial. Ces grandioses processus, ce sont les hommes qui les ont percés à jour. Les sodals ont, quant à eux, fait une autre trouvaille : ils ont compris que la croissance était liée à ce que les humains nommaient la décadence. La créature dont je suis actuellement l'hôte sait que le monde est entré dans une phase de régression. C'est ce qu'elle a confusément essayé de prêcher.

» A l'origine de ce système solaire, toutes les formes vivantes étaient confondues et leur mort en engendrait de nouvelles. Ces formes avaient atteint la Terre à l'ère cambrienne, tels des grains de poussière, telles des flammèches. Elles se sont diversifiées pour devenir des animaux, des plantes, des reptiles, des insectes, toutes les variétés d'espèces qui submergèrent le monde et dont beaucoup ont aujourd'hui disparu.

» Pourquoi ont-elles disparu ? Parce que les flux galactiques dont dépend la vie du soleil sont désormais en train de le détruire, et ces mêmes flux dirigent la vie animée : ils l'anéantissent comme ils anéantissent la Terre. La nature est entrée dans une étape de dévolution. De nouveau, les formes, qui ont toujours été interdépendantes, l'une prospérant aux dépens de l'autre, de nouveau les formes se confondent. Qu'étaient les Bedons-Bedaines ? Des végétaux ou des humains ? Et que sont les poilureux ? Des humains ou des animaux ? Et les habitants de la sylve ? Les travertoises ? Les assassaules du nomansland ? Les échassières, qui répandent leurs graines à la manière des plantes et émigrent

à la manière des oiseaux ? Comment les faire entrer dans la vieille classification ? Et moi... moi ? Je me demande ce que je suis ! »

Derechef, la morille s'interrompt. Mal à l'aise, ses auditeurs échangent des regards en dessous.

« Tous ici autant que nous sommes, » enchaîne le champignon, « nous nous sommes trouvés rejetés à l'écart du grand courant dévolutif. Nous vivons dans un univers où, à mesure qu'elles se succèdent, les générations sont moins nombreuses et moins bien définies. L'existence tend vers la non-intelligence, vers l'infinitésimal : l'étincelle embryonnaire. Alors, le cycle sera clos et les flux universels véhiculeront les spores vivants vers un système vierge. Les colonnes vertes, chargées de la vie des jungles, sont la preuve que le processus est déjà engagé. »

Tandis que la morille discourait de la sorte, la partie d'elle-même qui contrôlait la travertoise avait fait perdre de l'altitude à cette dernière et l'araignée de l'espace planait à présent à la verticale du banian tout-puissant dont la masse chaude s'épandait sur tout un continent. Elle se posa presque sans heurts sur les cimes. Aussitôt, Gren bondit sur ses pieds.

— « Tu es la plus sage des créatures, morille. C'est sans remords que je te quitte : tu as l'air tout à fait capable de te débrouiller par tes propres moyens désormais. Nous parlerons de toi avec Yattmur, quand nous aurons retrouvé la sécurité des niveaux intermédiaires de la sylve. Lily-yo, viens-tu avec nous ? Ou préfères-tu passer ton existence à chevaucher les végétaux ? »

Lily-yo et ses amis sont debout, eux aussi et Gren retrouve dans leurs regards la lueur d'hostilité qu'il y avait déjà lue dans des temps plus anciens.

— « Tu ne vas pas quitter ce merveilleux cerveau, ce protecteur, cet ami qu'est la morille ! » s'exclame Lily-yo.

Gren secoue la tête.

— « Cela va être à ton tour de décider si ses pouvoirs sont bénéfiques ou démoniaques. En ce qui me concerne, je retourne à la forêt à laquelle j'appartiens, avec les miens et les femmes tatouées. »

Il fait claquer ses doigts et, dociles, celles-ci se lèvent.

— « Tu as toujours la tête aussi dure, » dit Haris avec un soupçon de mauvaise humeur. « Accompagne-nous vers le Monde Véritable : on y est mieux que dans la forêt. Tu as entendu ce qu'a dit le poisson-morille ? La jungle est condamnée. »

Gren constate, non sans une certaine griserie, qu'il est capable de répondre à l'argument comme il n'aurait jamais su le faire autrefois :

— « Si ce que la morille a dit est vrai, Haris, ce monde dont tu parles est lui aussi condamné. »

Alors la voix de la morille s'élève :

— « C'est vrai, homme, mais tu ne sais pas encore quel est mon plan. J'ai trouvé dans les sombres profondeurs de l'esprit de la travertoise le souvenir d'autres mondes encore, des mondes plus distants qui tournent autour d'autres soleils. Je puis la diriger vers eux. Nous nous réfu-

gierons dans son corps où nous serons en sécurité, nous nous nourrirons de sa chair tout le temps que prendra le voyage. Il suffit de suivre les vertes colonnes de lumière et nous laisser porter à destination par les flux de l'espace. Tu dois venir avec nous, Gren, cela va de soi. »

— « Non, j'en ai assez de servir de porteur ou de me faire porter. Je vous souhaite bonne chance. Allez essaimer, allez peupler un monde vide d'hommes et de champignons ! »

— « Tu sais pourtant que la Terre périra par le feu, fou que tu es ! »

— « Je le crois si tu le dis, ô sage morille, mais ne nous as-tu pas averti que de nombreuses générations se succéderont encore avant le grand embrasement ? Laren et son fils et le fils de son fils connaîtront une vie libre dans le Monde Vert. Mieux vaut cela que de partir vers l'inconnu dans les entrailles d'un végétal. Viens, Yattmur. Et vous autres, les suivantes, en avant ! »

Yattmur lui tend le bébé. Haris s'avance l'arme au poing.

— « Tu ne sais pas ce que tu fais, » dit-il.

— « Peut-être. Mais je sais ce que vous faites, vous. »

Sans prêter attention à l'arme menaçante, Gren se laisse lentement glisser le long du flanc velu de la travertoise jusqu'à ce qu'il atteigne un rameau auquel il s'accroche. Le cœur gonflé d'allégresse, il contemple les vertes profondeurs de la sylve qui moutonnent au-dessus de lui.

« Venez ! » dit-il d'une voix encourageante aux deux femmes tatouées. « Voici ma patrie. Le danger y fut mon berceau et nous y avons appris à vaincre les périls. Donne-moi la main, Yattmur. »

Ensemble, ils s'enfoncent dans l'épaisseur du feuillage, sans même se retourner pour jeter un dernier coup d'œil sur la travertoise qui prend son essor, s'élève au-dessus de la jungle et file vers le ciel semé de diaprures d'émeraude.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Evergreen.

Ce cinquième épisode clôt le cycle du « Monde vert », entamé dans notre numéro 100. A titre de curiosité, signalons que les cinq récits viennent d'être fondus par Brian Aldiss (avec des coupures) en un roman récemment paru en Grande-Bretagne. Nous sommes heureux d'avoir pu offrir aux lecteurs français l'exclusivité de ce texte.

ZENNA HENDERSON

Tournez la page

Au côté de sa série bien connue de longs récits sur le Peuple, Zenna Henderson écrit par intervalles des nouvelles fantastiques poétiques, telles que « La promenade de Tante Morte » *ou* « La boîte à voir tout », *antérieurement parus dans* « Fiction ». *Elle nous livre ici la vérité cachée sur les contes de fées, et le secret pour ne pas oublier l'enfance.*



MA maîtresse, à l'école primaire, était une magicienne. Oh ! je sais, tout le monde porte aux nues son premier professeur. Il est pratiquement convenu à l'avance que tous les petits garçons en tomberont amoureux, que toutes les petites filles s'efforceront de l'imiter, que les uns comme les autres la considéreront comme l'Alpha et l'Oméga de la sagesse... mais ma maîtresse à moi était *vraiment* une magicienne.

Nous en prîmes tous conscience dès le premier jour lorsque, enfin, la porte se fut refermée sur la dernière maman qui s'en allait inquiète, à contrecœur, et que, raides, mal à l'aise sur les chaises dures dont le contour ne nous était pas encore familier, nos doigts entrecroisés crispés sur nos pupitres, nous regardâmes Miss Ebo, en pressentant réellement que nous étions au bord d'une aventure étrange et merveilleuse, mais plus merveilleuse qu'étrange. Les larmes séchaient sur les joues de notre pleurnicheuse et nous attendions, dans ce moment qui tremblait comme une goutte de pluie avant qu'elle ne vole en éclats irisés.

— « Si nous nous transformions ! » murmura Miss Ebo. « Si nous nous transformions en oiseaux. »

Et le miracle s'accomplit ! Nous nous transformâmes en oiseaux ! En *vrais* oiseaux. Nous nous mîmes à voleter à travers la pièce en pépiant, nous perchant ici ou là. Nous nous ébouriffions du bec, nous nous rengorgions, nous lissions nos plumes éclatantes, et nous apprîmes dans ces instants l'inquiétude sauvage, rythmée de pulsations, des oiseaux, la paix bruissante, emplumée, des ailes assoupies. *Et il y avait quelqu'un, parmi nous, qui s'élançait sans cesse contre les fenêtres closes avec des éparpillements de plumes, des bruits de vitres heurtées, le cou tendu vers la liberté.*

Puis nous redevînmes des enfants que le souvenir de ces délices faisait se tortiller sur leurs chaises, qui échangeaient des sourires ravis en pensant que, peut-être, l'école n'était pas tout entière étrangeté et frayeur. Et, avec une sorte de sagesse précoce, nous prîmes tacitement l'engagement mutuel de taire notre miracle.

Cette première journée nous donna le ton. Nous nous transformâmes par la suite en presque toutes les créatures imaginables, apprenant à les connaître, apprenant la place qu'elles occupaient dans le monde et par où elles touchaient à notre segment de l'univers, si bien que nous finissions par voir des êtres amis où que nous regardions. *Mais il y avait quelqu'un parmi nous qui s'opposait de toutes ses forces aux leçons* et qui, un après-midi, écrasa férocement du talon l'iridescence d'un hanneton qui voletait à l'aveuglette dans notre classe. Nous regardâmes tous Miss Ebo, espérant, dans notre horreur, qu'elle sanctionnerait cet acte par quelque cataclysme cosmique. Dans ses grands yeux nous lûmes la compréhension... et la tristesse. Nous nous remîmes au travail, mais nous avions goûté à la compassion que l'on doit éprouver pour ceux qui ferment obstinément les yeux afin de ne pas voir le soleil et qui maudissent l'obscurité.

Et bientôt les histoires commencèrent. Les autres enfants *entendaient* raconter celle du Petit Chaperon Rouge et du Loup, ils la jouaient peut-être, mais nous, nous *étions* tour à tour le Petit Chaperon Rouge et le Loup. Chacun de nous savourait la terreur de la fugitive — sa terreur parfois exquise — et nous savions la convoitise, le désir ardent du poursuivant... les brûlantes pulsations de nos veines, la contrainte irrésistible de la faim jamais apaisée qui nous lançait sur les pistes ombreuses de la forêt.

Et quand nous éitons le Petit Chaperon Rouge, nous savions, tout au fond de notre terreur, de notre désespoir, que le secours arriverait... qu'il arriverait *forcément* dès que nous tournerions la page, *puisque c'était écrit ainsi*. Si nous étions le Loup, nous savions que la mort nous attendait au bout de notre faim ; nous bondissions vers cette mort avec autant d'avidité que sur notre proie. Quand nous étions la Maman ou la Grand-Mère, nous connaissions le chagrin de laisser partir nos enfants, l'attente impuissante pendant qu'ils découvraient les dangers de la vie (allaient-ils en mourir ou y survivre ?) mais toujours, toujours, que nous fussions le poursuivant ou le poursuivi, celui qui attendait ou celui qui agissait, nous savions qu'il nous suffirait de tourner la page pour vivre toujours heureux par la suite, *puisque c'était écrit ainsi !* Et nous découvrîmes aussi qu'après avoir été, ne fût-ce qu'une fois, le poursuivant, le poursuivi *et* le témoin, on ne peut plus être simplement le poursuivant, le poursuivi *ou* le témoin, mais un peu les trois à la fois.

Nous apprîmes beaucoup de choses au cours de cette première année, mais, de temps en temps, il nous fallait interrompre nos véritables études pour apprendre ce que l'on attendait de nous. C'étaient les jours mornes.

Ces jours-là, nous les devinions dès notre arrivée devant la salle de classe : Miss Ebo nous accueillait avec le sourire et des paroles gaies,

mais ses beaux yeux noirs étaient calmes, son regard fermé. Nous laissions la porte entrouverte et nous nous attelions à nos tâches routinières. Nous apprenions à lire, à écrire, à calculer, nous rattrapions notre retard sur toute les matières que nous avions négligées pendant les jours de magie : nous étions des élèves modèles, penchés sur nos petites leçons bien nettes, travaillant à nous maintenir au niveau des autres classes. Parfois même, des visiteurs venaient récompenser d'un sourire notre industrie, ou encore, la surveillante entrait, rectifiait d'un geste sec l'alignement d'un dessin sur le tableau d'affiches, pinçait les lèvres en ne trouvant pas matière à réprimande, et notait quelque observation méchante sur son petit carnet vert avant de nous quitter, fixant sur son visage à notre intention une grimace raide qui devait passer pour un sourire. Le soir venu, nous soupirions de lassitude et nous nous élancions au dehors en libérant tout notre enthousiasme inemployé, espérant que le lendemain serait, lui, un jour de magie. Ce qui était habituellement le cas.

La porte se refermait avec un petit bruit joyeux, amical, nous fixions sur Miss Ebo — sur la Sorcière, sur la Princesse ou sur la Bonne Marraine — nos regards inquisiteurs et nous plongions dans une nouvelle histoire comme dans une mer étincelante.

En Cendrillon, nous travaillions péniblement dans les cendres de l'âtre, de la solitude et du labeur sans amour. Nous versions des larmes de désir désespéré en voyant s'échapper les apparences de la joie et du bonheur que nous appelions de toute notre âme, tout en n'ignorant rien de la laideur qui les accompagne... Nous ne connaissions que trop bien les os pointus de la haine perçant sous le satin écarlate et le tulle vaporeux. Puis le miracle de Cendrillon nous arrivait, et nous fabriquions notre beauté avec des choses de tous les jours, nous apprenions que le bonheur doit souvent s'achever avec les douze coups de minuit pour ne pas s'effilocher dans une aube terne, et que l'on a beau s'enfuir à toutes jambes, on laisse toujours derrière soi un petit morceau de soi-même, que, par lui, la joie revient quand on tourne la page et qu'ensuite on vit toujours heureux *puisque c'est écrit ainsi*.

Avec le Petit Poulet, nous nous tapissions contre terre, sentant notre ciel qui s'écroulait. Nous faisions implicitement confiance à notre petit œil, à notre petite oreille, aux contusions de notre petite queue, à toutes les parties de notre corps que le ciel avait meurtries. Non contents de céder à la panique, nous racontions au monde entier, à plusieurs reprises et en détail, que le ciel tombait pour tout le monde puisqu'il tombait pour nous. Et quand le Renard nous promettait secours et assistance, espoir et force, nous le suivions, nous le laissions croquer nos os dans l'obscurité fétide de la peur et de l'ignorance.

Puis, quand nous étions le Renard, nous broyions avec une allégresse sacrilège les os des petits imbéciles qui s'enfermaient dans leurs minuscules prisons et suivaient la peur jusqu'à la mort parce qu'ils n'osaient pas embrasser le ciel d'un regard plus vaste. Et nous les trouvions insidieusement exquis.

Après l'histoire du Petit Poulet, Mrs. Thompson vint trouver Miss Ebo. Les cauchemars de Jackie avaient sûrement un motif quelconque... peut-être s'était-il passé, à l'école, quelque chose qui l'avait effrayé ? Et, pour l'apaiser, Miss Ebo dut lui servir toutes sortes de petites platitudes sur la Psychologie de l'Enfant, car elle ne pouvait lui dire que Jackie avait tout bonnement refusé de quitter le terrier du renard après que ses os eussent été réduits en poudre. L'immensité du ciel lui faisait peur et il en serait toujours ainsi.

Alors, le lendemain, nous plongeâmes tous dans l'obscurité des cavernes et nous devînmes de petits poissons aveugles. Nous devînmes des chauves-souris qui se servaient de leurs oreilles comme d'yeux. Nous devînmes de petites choses brillantes qui ne semblaient pas douées de vie, mais qui croissaient en beauté et avaient la sagesse de s'arrêter quand elles atteignaient les bornes de la perfection. Jackie choisit de devenir l'une d'entre elles et il n'apprit plus rien avec nous, sauf pendant les jours mornes. Il adorait ces journées-là. Le reste du temps, il s'efforçait d'atteindre, dans son obscurité, une perfection limitée.

Et il y avait quelqu'un parmi nous qui désirait ardemment suivre le Renard pour toujours. Chaque matin, ses yeux s'arrêtaient un moment sur le visage de Miss Ebo, mais, chaque matin, le dessin paisible de sa bouche lui faisait comprendre que le Renard ne reviendrait plus dans nos études. Et son regard se détournait, ses doigts se croisaient et s'entrecroisaient nerveusement.

L'année passait. Nous étions des princesses et, le buste penché hors de la tour, nous attirions notre amour vers nous sur de brillants prolongements de nous-mêmes, sentant à la fois le poids, la douleur et l'éclat de cet amour pendant que le prince escaladait les cheveux dorés de Rapunzel. En tant que Rapunzel, nous nous vendions au mal. Rejetées dans le désert, nous rachetions notre droit au bonheur par des larmes où se mêlaient la joie et le chagrin. Puis, quand nous devenions la sorcière, nous étions le mal, nous accumulions des trésors pour nous-mêmes, nous nous efforcions de maintenir immuables les choses qui devaient changer. Nous étions celle qui détruisait la beauté quand il fallait la partager, celle qui aveuglait par méchanceté pour découvrir ensuite que la beauté, le plaisir, allaient de pair avec la vue qu'elle avait détruite.

Et nous continuions d'apprendre. Nous fûmes l'épouse avide. Nous désirâmes une maison, un château, un palais... une puissance encore et encore plus grande jusqu'au moment où l'envie nous vint de nous immiscer dans le fonctionnement même de l'univers. Et il ne nous resta plus qu'à nous blottir sur les marches en ruines de notre vieille chaumière sans rien, sans rien dans nos mains vides car nous avions trop souhaité.

Mais nous fûmes aussi le mari de l'épouse avide, celui qui cédait, cédait toujours à son corps défendant, à l'encontre de ses désirs, qui reculait, effrayé, devant le *non* et qui finissait, lui aussi, par se retrouver assis sur les marches de la chaumière, les mains vides, les yeux fixés sur le rien qu'il devait partager. Et lui n'avait jamais obtenu la moindre des choses parce qu'il ne l'avait pas demandée. C'était une leçon étrange,

difficile, et nous la répétâmes plusieurs fois, jusqu'à ce que l'un de nous se fût laissé prendre au piège de l'avidité, un autre à celui de l'apathie et qu'un troisième eût presque deviné la bonne réponse.

Mais la magie ne peut durer. Ce fut notre dernière leçon et, pour moi, la plus dure, la plus amère. Un jour, nous ne retrouvâmes plus Miss Ebo. Elle était partie, nous dit-on. Elle ne reviendrait jamais. Je me rappelle mon serrement de cœur et les flammes glaciales qui l'embrasèrent lorsque j'entendis cela. Et les jours ternes se succédèrent et je regardai, terrifiée, le souvenir de Miss Ebo agoniser dans les yeux des autres enfants.

Puis, un jour, je la revis, maigre et blanche, collée à la clôture du terrain de jeu comme une feuille oubliée par le dernier automne. Sa robe couleur de rouille flottait dans le vent froid et j'entendis claquer ses doigts pâles qui me hélaient de l'autre bout du terrain. Je pressai ma figure contre le grillage, je voulus me jeter sur son sein pour y pleurer, mes mains se tendirent avidement vers elle.

Ma voix était à peine plus forte que le murmure des feuilles sèches sur un sentier. « Miss Ebo ! Miss Ebo ! Revenez ! »

— « Tu n'as pas oublié... » Sa réponse se perdit dans le vent. « Rappelle-toi. Rappelle-toi toujours. Rappelle-toi *toute* la vérité. Elle a tant d'aspects, la vérité, tant d'aspects bons et mauvais, qu'en considérant un seul d'entre eux seulement on risque de la transformer en mensonge. » Le vent fraîchit et elle se mit à flotter avec lui, se raccrochant au grillage. « N'oublie pas de tourner la page. Rappelle-toi. Et ils vivront toujours heureux, *puisque c'est écrit ainsi !* »

Mes yeux s'étaient embués ; le temps d'écraser mes larmes avec mes doigts, elle avait disparu.

— « Pleurnicharde ! » Cette injure vint me cingler au moment où nous nous mettions en rang pour rentrer en classe.

— « Je l'ai vue ! » criai-je. « J'ai vu Miss Ebo ! »

— « Miss Ebo ? » Un regard vide plongea dans le mien. Il y eut tout au fond, au-delà de la conscience, une brusque lueur, mais elle s'éteignit. « Pleurnicharde ! »

Oh ! je sais bien qu'à présent personne ne croit plus aux contes de fées. C'est bon pour les enfants. Mais n'est-ce pas à l'enfant, plus qu'à tout autre, qu'il faut enseigner que le Bien finit toujours par triompher ? La dernière phrase des contes de fées... et ils vécurent toujours heureux ! *Puisque c'est écrit ainsi* ! Le mariage de la bravoure et de la beauté... les tâches accomplies, les périls surmontés, le mal vaincu, les captifs libérés, les enchantements rompus, l'humanité émergeant des monstres abattus, les géants égorgés, les torts réparés, la joie qui surgit le matin après les pleurs de la nuit. Les leçons y sont toutes. On nous les répète à maintes reprises, mais nous les oublions et nous regrettons le temps de notre enfance, sans nous rendre compte que nous avons laissé choir la vérité avec nos premières dents.

***

Je ne revis jamais Miss Ebo, mais j'eus l'occasion de retrouver les élèves de ma classe, du moins ceux qui survécurent jusqu'à notre vingt-cinquième anniversaire. Au début, je me dis que je n'irais pas à cette réunion, mais il est presque toujours possible d'écarter son chagrin pour un soir, même si la source de ce chagrin est la découverte de la fragilité du bonheur qui ne tient qu'à un seul facteur. Je regardai ceux qui étaient venus, mais je ne vis en eux que les lambeaux épars des enseignements de Miss Ebo.

Il y avait là celle d'entre nous qui trouvait tant de charme à la peur d'être poursuivie qu'elle continuait de fuir sur les chemins sombres sans qu'il y eût le moindre péril. Et l'enfant ailé qui se heurtait toujours à une vitre invisible. Et notre chasseur dont le regard reflétait à présent non plus le désir du meurtre, mais un instinct de puissance aussi fort, aussi fatal et inévitable qu'autrefois.

Il y avait encore notre Petit Poulet peureux dont les traits tirés, les mains perpétuellement agitées, les ongles rongés, trahissaient la fuite éternelle devant la terreur qu'il avait semée lui-même et la quête éperdue du Renard, de n'importe quel Renard avec ses promesses habiles et réconfortantes. Et le plus serein d'entre nous, celui qui avait appris à trouver un point d'équilibre entre les souhaits démesurés et le manque d'ambition... celui qui contrôlait ses désirs au lieu de se laisser contrôler par eux. Enfin, celle qui, après avoir longtemps pleuré, pénétrait dans le royaume de son enfance.

Mais ces deux-là étaient des étrangers — comme moi — dans cette assemblée songeuse de gens qui s'efforçaient de remonter à vingt-cinq années en arrière. Pendant toute la soirée, je tentai de retrouver sous les masques qui m'entouraient les âmes légères qui s'étaient précipitées avec moi dans les enchantements de Miss Ebo. Je cherchai Jackie. Je demandai de ses nouvelles. Il s'était caché dans quelque lieu bien protégé où il avait définitivement adopté l'identité de ses choses noires et brillantes, craignant trop la transparence de la surface pour ressortir jamais à la lumière du jour.

Il y eut des discours. Et des rires. Et des grimaces. Mais je sentais en profondeur les efforts et les révoltes, le désespoir silencieux, la peur et la méfiance.

On me demanda de prendre la parole.

Je me levai, je m'adossai au bureau de la maîtresse, et je regardai ces visages soigneusement vides.

— « Vous avez oublié, » dis-je. « Vous avez tous oublié Miss Ebo. »

Miss Ebo ? Ce nom n'était plus qu'un mouvement des lèvres, une ride sur un front. A peine s'il y eut un ou deux sourires timides. *Si je me rappelle Miss Ebo ?*

« Si vous avez oublié, » dis-je, « cela se passait il y a très longtemps. Si vous n'avez pas oublié, c'était seulement hier. Mais, au cas même où vous l'auriez oubliée, elle, je vois que vous vous rappelez encore ses leçons. Malheureusement, vous avez retenu ce qu'il ne fallait pas. Vous n'avez appris la leçon qu'à moitié. Vous avez mangé l'écorce et rejeté

TOURNEZ LA PAGE

le fruit. Elle a essayé de vous prévenir. Elle a essayé de vous apprendre. Mais vous avez tous oublié. Nul d'entre vous ne se rappelle qu'il suffit de tourner la page pour que tout le monde vive heureux jusqu'à la fin des temps, *puisque c'est écrit ainsi*. Vous en êtes tous restés à l'introduction de l'histoire. Vous grimpez jusqu'à l'apogée de la terreur, de la crainte ou du désastre imminent, mais vous ne tournez jamais la page. Vous retournez en arrière, et vous recommencez tout depuis le début.

» Tournez la page ! Ayez la foi ! Vous ne savez plus croire à autre chose qu'à la routine quotidienne de votre choix. Vous dites que vous avez dépassé l'âge des contes de fées, mais qu'êtes-vous devenus ? Etes-vous heureux de votre situation présente ? » Je me penchai en essayant de retenir les regards qui fuyaient le mien. « Etes-vous heureux de vos larmes désespérées, de vos larmes brûlantes la nuit, et de vos yeux secs, de votre chagrin au réveil ? Etes-vous heureux ?

» Que donneriez-vous pour connaître une fois encore une aube légère, une aube féconde en possibilités magiques, une aube brillante de plaisirs certains ? Miss Ebo nous a enseigné comment il fallait faire. Elle nous a donné la promesse et l'espoir. Elle nous a appris que nous pouvions tous vivre heureux jusqu'à la fin des temps *puisque c'est écrit ainsi*. Il nous suffit de nous détendre juste le temps de tourner la page. Pourquoi ne le faites-vous pas ? »

Mon discours fut salué par des rires polis. J'avais toujours su tourner mes phrases. C'était amusant, non ? Les contes de fées ! Vraiment...

La dernière voiture s'éloigna de l'école. J'allai m'adosser au grillage de la cour obscure, et je laissai la nuit déferler sur moi.

Puis je redevins petit enfant et, le visage pressé sur le grillage froid, je versai des larmes brûlantes, des larmes désespérées dans la nuit.

— « Miss Ebo ! Miss Ebo ! » Mes paroles n'étaient qu'une crispation des lèvres. « Ils ont oublié. Je voudrais oublier, moi aussi. Il est sûrement plus facile d'oublier qu'il y a une page à tourner que de la savoir là et de ne pouvoir la tourner. Jusqu'à quand ? Jusqu'à quand dois-je me souvenir ? »

Une petite brise qui venait de se lever souffla sur le trottoir un morceau de papier... *toujours... toujours... toujours...*

Traduit par Elizabeth Gille.
Titre original : Turn the page.

ROLAND TOPOR

Orages

Aimez-vous les histoires de fous ? Roland Topor nous en propose une garantie sur facture. Outre la démonstration de l'absurdité du monde, nous vous laissons juges de la morale qu'elle peut contenir.



Le matin, la concierge m'avait paru bizarre. Elle avait un je ne sais quoi dans le « Bonjour Monsieur » qui me glaça le dos.

« Elle est mal réveillée, » je me suis dit, et j'ai accéléré pour prendre l'autobus qui était déjà à l'arrêt. Quand j'ai tendu ma carte hebdomadaire de travail au receveur, il m'a regardé avec des yeux ronds.

— « Eh ben quoi ? » ai-je fait, mal à l'aise. « Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Il s'est mis à ricaner.

— « Mécréant, qu'est-ce qui te permet de me parler sur ce ton ? »

— « Hein ? »

— « Chien ! Descends ! »

— « Mais... »

— « Gardes, jetez cet homme à la mer ! »

Deux voyageurs de la plate-forme, qui étaient restés impassibles jusque là, se sont avancés et m'ont poussé à la rue.

L'autobus roulait assez vite ; je suis mal tombé. Je pense que j'ai eu un étourdissement parce que j'ai repris connaissance chez le pharmacien. J'étais douloureux de partout. Mon état d'esprit, vous l'imaginez.

— « Pauvre homme ! » soupira le pharmacien. « Encore une victime de ce maudit Montbard l'Exterminateur. Enfin, Dieu merci, ce n'est pas bien grave... »

J'étais complètement sonné. Le pharmacien était fou ! Puis je me mis à réfléchir. En fait, le receveur d'autobus aussi avait agi comme un fou. Et les voyageurs ! Et ma concierge ! Mes yeux prirent une expression hagarde.

— « Ah ! il revient à la vie, » s'exclama une voix.

Je me pris la tête à deux mains.

— « Qui est Montbard l'Exterminateur ? » demandai-je.

Le pharmacien prit un air farouche.

— « C'est le plus immonde des pirates qui écument nos mers. Mais je n'en ai pas peur. Il n'est pas né, celui qui intimidera Scipion l'Africain... »

Je n'en pouvais plus, brusquement. Je bondis vers la sortie. Partir, m'en aller, n'importe où, mais échapper à ce cauchemar ! J'avais à peine parcouru cent mètres qu'un agent me saisit le bras.

— « Ha ! ha ! mon gaillard ! On n'a pas la conscience tranquille, qu'on court aussi vite ? On voudrait échapper à la police de Sa Majesté ? »

— « Quelle Majesté ? »

L'homme en uniforme s'empourpra. « Quelle Majesté ? ». Il sortit sa matraque et m'en asséna un coup terrible sur le crâne. Je m'effondrai.

C'est un clochard qui me réveilla.

— « Allez, viens Toto, ne reste pas là, la ronde va bientôt passer, Ramsès n'aime pas qu'on lui barre la route. »

Ma tête, ma pauvre tête. Ramsès, Scipion, Montbard. Tous fous, tous cinglés... ou alors... Ou alors moi seulement ! Mon misérable cerveau malade qui ne résistait plus, qui s'affolait, qui confondait tout. Est ce que j'étais fou ? Voyons, huit fois huit ? Soixante-quatre. Mais ce n'est pas parce que je sais encore compter que je ne suis pas fou ! Comment peut-on savoir si l'on est fou ? Existe-t-il un moyen de se rendre compte ?

Je quittai le clochard. A la première plaque de docteur que je vis sur une porte, j'entrai. Chance, personne dans la salle d'attente.

Une jeune fille vient me demander ce que désire. « Je voudrais voir le docteur, » je lui réponds. « Tout de suite. »

C'est le docteur lui-même qui vient me chercher.

— « Encore un ! Alors, qu'est-ce que vous avez ? »

— « Je crois que je suis en train de devenir fou. »

Il éclate d'un rire inquiétant. Lui aussi ! Mais non, ce doit être moi qui déforme tout, qui suis la victime de mes sens gondolés. Miroirs déformants de mes sens.

— « Docteur, j'ai l'impression que tout le monde est devenu fou. »

Il se tord de rire. Et ça ne peut être que vrai. Ce n'est pas moi qui déforme. Je le vois, je l'entends qui se tord, qui éclate de rire. Alors ?

— « Mon pauvre ami, vous n'êtes pas le seul qui venez me voir pour cette raison, » il ricane, « et vous n'avez pas tort. C'est vrai, vous êtes tous fous. »

Je me rebelle. Si tout le monde a l'impression que tout le monde est fou et que tout le monde a raison, alors personne n'est fou... Mais je ne me prends pas pour Scipion, moi !

Très fier, je le dis.

— « Vous ne vous prenez pas pour Scipion ? Bon, eh bien, pour qui alors ? »

— « Mais... pour personne. »

— « Dépersonnalisation. »

— « Mais non, enfin je me prends pour moi, Louis Faloux. »

Je sors ma carte d'identité, mon permis de conduire, ma carte d'électeur et je les jette sur son bureau.

Alors il s'énerve.

— « Vous êtes fou, » il se met à chantonner, comme ça, sans air, le visage impassible, « vous êtes fou, vous êtes fou, Louis Faloux c'est moi. »

Je sursaute.

— « Montrez-moi vos papiers d'identité, alors. »

Il hurle à la mort.

— « Il ose me demander mes papiers ! Ça c'est trop fort à la fin, sale voleur ! Voleur ! Les voilà, mes papiers, les papiers que tu m'as volés, voleur ! »

Il se précipite sur mes papiers pour les prendre, mais je défends mon bien. Finalement j'arrive à les récupérer et je m'enfuis. Je l'entends qui téléphone à la police quand je franchis la porte.

Maintenant je suis fixé. Tout le monde est fou sauf moi. Un même genre de folie : ils se prennent tous pour quelqu'un d'autre.

Dans la rue une grande affiche officielle, noire et blanche avec une bande tricolore. C'est un appel à la population. Mobilisation générale. Il y a écrit : *Gengis Khan nous menace, nous nous battrons jusqu'à la mort. Signé : Montezuma.* Ma tête, ma pauvre tête. Elle me fait mal.

Je m'assois sur un banc pour réfléchir. Que faire ? Existe-t-il une façon raisonnable d'envisager un monde qui a perdu la raison ?

Au moment où je donnais ma langue au chat, des hurlements affreux me tirèrent de mon hébétude. Des gens passèrent en trombe devant moi, en proie à la plus délirante des paniques. Un cri, un nom s'enfla jusqu'à devenir insoutenable : « Gengis, Gengis Khan ! »

Gengis Khan ! Incroyable mais vrai. Gengis ressuscité. Sous quelle apparence ? Je n'eus pas à me poser la question longtemps. Il arrivait. Des hommes montés sur d'autres hommes, comme des gamins jouant aux cavaliers dans la cour de l'école pendant la récréation. Mais ce n'étaient pas des gamins. Avec de grands couteaux, ils taillaient dans la population affolée. Des fous furieux. Je n'avais que le temps de me sauver. Je fis volte-face pour fuir, mais ce que je vis me stoppa net.

Au détour de la rue, un homme taillé comme un géant, quelques plumes sur son chapeau melon, était là, entouré de quelques guerriers ayant, comme lui, des plumes dans leur coiffure, mais moins rutilantes. Montezuma !

Je m'engouffrai dans une porte cochère. De ce poste, je pus assister au combat. Ce fut horrible. Ces hommes, tous plus fous les uns que les autres, se battaient avec un acharnement incroyable. Ils s'entredéchiraient comme des bêtes, délaissant leurs couteaux pour mieux mordre. Pas un des combattants ne songea à tourner bride. Ils luttèrent jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Un vrai massacre. Le vainqueur fut Montezuma.

Mais il ne valait guère mieux que Gengis qui agonisait, la gorge ouverte par un coup de dent. Je m'approchai du pseudo-chef inca. Je vis qu'il voulait me dire quelque chose. Il fit un terrible effort pour parler. Les sons se pressaient dans sa gorge sans pouvoir en sortir.

— « Sois roi après moi, » dit-il enfin, « sois bon et sois juste... »

Il expira.

J'étais abasourdi. Je n'étais pas fou, moi. Moi, je me rendais compte. Mais quand tous les passants vinrent, un à un, me jurer obéissance et fidélité, je sentis mon esprit battre de l'aile.

— « Voyons, on n'est pas le premier avril, » m'écriai-je dans un dernier sursaut.

Mais les morts restaient qui me rappelaient qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

Un petit homme habillé de noir s'avança vers moi.

— « Sire, vos sujets attendent des ordres. »

J'éclatai.

— « Qu'ils aillent se faire f... »

— « Sire, il faut les comprendre, ils n'ont plus que vous. »

Je regardai l'homme en noir. Il me vint une idée subite.

— « Votre nom ? »

— « Sully. Sire. »

— « On est au XXe siècle, » hurlai-je, « en 1962 ! »

Il me regarda comme on regarde un fou.

— « Et alors ? »

— « Et alors ? » J'étais désemparé. « Et alors... »

Je résolus de le surprendre.

» Alors je vous renvoie. Désormais Pierre le Grand gouvernera seul. »

Le petit homme s'inclina, sortit de sa poche un couteau de cuisine et, très simplement, se le fourra dans le ventre. Il s'abattit dans une mare de sang.

. . . .

Et depuis je règne sur la France. En l'an de grâce 198., moi, Louis Faloux, sain de corps et d'esprit, je règne sous le pseudonyme de Pierre le Grand. Tout le monde y croit. Ma première sortie officielle a été pour les asiles. Je m'étais dit que s'il existait encore quelqu'un qui ne fût pas fou, c'était là-bas qu'il fallait le chercher. Eh bien, je n'en ai pas trouvé un seul de normal. Tous cinglés.

Naturellement, il me faut beaucoup de doigté. Respecter chaque personnalité, ne pas faire d'anachronismes, voilà mon lot. Il me faut aussi prendre garde aux complots, éviter les coups d'Etat, les intrigues. Mais pour cela j'ai une merveilleuse police, menée avec brio par un certain Fouché.

A l'extérieur, je ne me débrouille pas mal. Je viens de conclure un pacte de non-agression avec les Etats-Unis de Grand-Crocodile (oui

chez eux la folie a pris une autre forme, ils se prennent tous pour des animaux !) et un traité d'entraide avec l'Angleterre de Salomon. Ma tête, ma pauvre tête ! Tout va très bien. Le soir, en cachette, je lis pour me réconforter le dernier journal, admirablement quotidien, datant de la veille du jour, du dernier jour où... de la veille de mon avènement. Je relis avec amour, sans jamais me lasser, les petites annonces, paraissant venir d'un autre monde, les bandes dessinées, les prévisions météorologiques : *Temps variable avec orages locaux...*

ILKA LEGRAND

Fleur de cimetière

Sur le thème de la plante maléfique, dont elle avait déjà fourni une illustration dans « Le rire dans la maison », *Ilka Legrand a écrit ici un nouveau récit où le fantastique se pare de couleurs inquiétantes.*



Ce n'est peut-être pas très décent, mais pourtant cet après-midi-là, devant la fosse béante où l'on venait de descendre le cercueil de ma belle-mère, je me mourais d'amour pour Edwin. Les fossoyeurs remontaient les lanières de cuir et l'un d'eux se frottait subrepticement le nez du revers de la manche. De curieuse façon, je notais tous les détails de la scène sans quitter des yeux mon pauvre mari.

Je me trouvais enfin profondément, intensément heureuse. Mrs. Churnell était morte. Je ne lui avais jamais voulu de mal. Bien au contraire. C'était une de ces femmes charmantes que l'on rencontre avec plaisir. Distinguée, élégante même, elle vieillissait avec une grâce toute personnelle, une grâce qu'elle illuminait de sa vive intelligence.

En un mot, ma belle-mère était une personnalité marquante et elle laissait des regrets unanimes. Sauf les miens !

Quant à Edwin, il était fou de désespoir. Quel malheur qu'une fois de plus nous fussions désespérément éloignés l'un de l'autre. Il y avait là quelque chose d'infiniment cruel. Cet état de choses durait depuis notre retour de voyage de noces. Une totale incompréhension. De la part d'Edwin, naturellement. Car qui l'aura mieux compris que moi ? Je l'adore, tout simplement. Du premier instant il en a été ainsi.

Comment et pourquoi nous sommes-nous mariés ?

Par pur hasard. Mrs. Churnell avait été appelée en province, chez une sœur très malade (elle est d'ailleurs morte peu après). Edwin, seul, désemparé, s'était rendu dans un club de tennis où il me rencontra, toute timide, toute effacée, mais — je me le suis laissé dire — très jolie.

Coup de foudre violent de ma part. Surprise de la sienne. J'étais un parti convenable. Notez bien que Mrs. Churnell n'était pas du tout opposée, en principe, à ce qu'Edwin se mariât. Elle était intelligente et prévoyante et songeait au jour où elle ne serait plus là pour faire le bonheur de ce fils adoré. Je ne puis la blâmer d'avoir été fière d'un tel garçon ! Edwin a tout pour lui. Sauf qu'il est imperméable à certaines vérités ou,

plutôt, à certains sentiments très simples, dans le genre de mon amour. Ou, plutôt, de l'amour tout court. Il n'y peut rien. Il a vécu dans le sillage d'une femme remarquable qui n'a jamais présenté de problèmes pour lui. C'était « Mère », un point c'est tout.

Mais il était tout de même un homme. Oh ! je sais que certains ont dit qu'avec son type de blond, élégant, racé, aux lèvres minces et aux yeux froids, son front d'intellectuel, Edwin n'avait pas le moindre tempérament. C'est faux. Mais il est de la catégorie des sexuels cérébraux. Je suis loin d'être aussi bête qu'on le croit. Du moins, lorsqu'il s'agit de mon amour. Je deviens alors d'une rare lucidité.

Mon mari n'est donc pas un homme à s'amouracher d'une femme dans le sens physique du mot, si son esprit, son imagination ou son cœur n'y participent pas et, dans ce cas, est certainement capable de dormir paisiblement à ses côtés.

J'en sais quelque chose.

Privé de sa mère, il *s'est mis à réfléchir !* Et le temps très doux aidant, le charme du sport en commun, suivi de repos sur l'herbe où il me regardait de très près, ont accompli ce miracle. Edwin m'a demandée en mariage. Après en avoir d'ailleurs référé à sa mère par correspondance. Mrs. Churnell me connaissait de réputation. Elle a été « enchantée ». C'est Edwin qui me l'a dit et je me suis trouvée mariée sans même m'en apercevoir.

Ces premiers huit jours... Edwin était charmant et amoureux à souhait. Et j'étais heureuse au point d'en pleurer lorsque j'étais toute seule et que je me regardais dans le miroir, mes grands yeux écarquillés sur ma joie.

Puis, nous sommes rentrés.

Et tout a changé presque instantanément. Moi, je suis une timide. Je ne suis intelligente que lorsqu'il s'agit d'aimer. Guère cultivée, je me fiche éperdument de la musique si ce n'est que je trouve Edwin tellement beau lorsqu'il s'assied à son piano, se balançant légèrement, ses mains admirables sur le clavier, son regard étonnamment adouci flottant vaguement dans la chambre. C'est le seul moment où sa mèche d'un blond si délicat se déplace et vient, légère, tendrement caresser sa tempe.

Je me fiche également de la littérature, mais je passerais des heures à regarder mon mari penché sur son bureau (il ne se met jamais dans un fauteuil) les yeux fixés sur un livre ouvert devant lui. Et quels livres. Tous les classiques d'abord. La collection complète des grands historiens, des philosophes, des grands maîtres de l'esprit, plus des choses à faire frémir une ignorante comme moi, sur les origines de telle ou telle race. Je l'ai dit, un intellectuel cent pour cent.

Un délicieux distrait aussi. C'est bien simple. Depuis le jour où nous rentrâmes de voyage de noces, il m'a oubliée.

Et pourquoi ? En grande partie à cause de ma belle-mère. Je puis même l'affirmer, entièrement à cause d'elle.

Ce n'était pas de sa faute. Elle était vraiment remarquable en tout. Et elle était toujours très aimable avec moi, affectueuse même, d'une

politesse exquise. De sorte que, jamais, Edwin n'aurait pu la prendre en faute. Tandis que moi...

Je n'avais qu'un souci d'ailleurs : lorsqu'il parlait avec elle, disparaître dans quelque coin d'ombre pour ne pas le déranger, et de loin, l'écouter boire ses paroles.

Et ils discutaient de choses tellement compliquées ! Oh ! au début, j'ai bien essayé de les suivre, de comprendre, mais c'était au-dessus de mes forces de mes possibilités plutôt. Pourtant, j'avais la conviction que ce n'était chez moi qu'une espèce de paralysie de l'esprit due à mon trop grand amour.

Lorsqu'elle est tombée malade, elle a redoublé de douceur et de patience. Et mes chances ont encore baissé. Edwin ne vivait plus que pour elle. Il fallait le voir rentrer de ses affaires, lui si méticuleux, et jeter son manteau n'importe où, me laissant le soin de le ramasser. Il ne faisait attention à moi que pour me demander : « Comment va-t-elle ce soir ? »

Il s'asseyait auprès de son lit. Si j'entrais, je pouvais me régaler de la joie de ces deux-là de s'être retrouvés.

Moi ? bernique. Oh ! poli, délicieusement poli. Si, par hasard (généralement, il me demandait de mettre son repas sur le plateau de sa mère pour avoir le plaisir de souper avec elle) il redescendait prendre place à table en face de moi, il ne manquait pas de me passer le sel et le poivre, de se préoccuper de ce qui était dans mon assiette et de s'enquérir poliment de ma journée. Mais je savais si bien qu'il n'entendait même pas ma réponse. Son beau regard droit passait à travers ma petite personne comme à travers la chaise. La chaise : elle avait la chance d'attirer son attention parce que Mère l'avait choisie elle-même dans une salle de vente.

Ce n'est pas tout. La nuit...

Depuis notre retour de voyage de noces, ce voyage si merveilleux où il s'était montré si amoureux : néant. Oui, absolument néant. Il ne s'agissait pas d'un manque de tempérament de sa part, ou de la mienne d'un manque d'attraits physiques. Non, il n'y pensait plus, car il passait toutes ses soirées auprès de sa mère, et moi, lasse d'attendre seule dans le salon, j'allais généralement me coucher pleine d'un espoir qui ne voulait pas mourir.

Et qui était chaque fois déçu !

Lorsqu'il venait se glisser près de moi, il me disait poliment bonsoir. Et s'il me parlait, c'était pour me préciser quelque détail des soins à donner à Mrs. Churnell.

Peut-on m'en vouloir de m'être réjouie de la mort de ma belle-mère ?

Nous étions donc rassemblés, nombreux autour de cette fosse béante aux bords lisses et droits. Edwin, son beau visage figé de douleur, prit la pelletée de terre que lui tendait l'un des fossoyeurs et la jeta sur le cercueil. Et, pour moi, le bruit de la terre (elle devait renfermer quelques petits cailloux) sur le bois précieux de la bière fut un bruit délicieux. Sans animosité aucune. C'était là la simple expression d'un grand, très grand espoir. Mon mari était enfin à moi !

Quand nous rentrâmes, je me raisonnai tout le long du trajet. Je ne pouvais espérer un changement rapide et radical. Edwin souffrait. Je le sentis avec la même acuité que s'il se fut agi de ma propre souffrance. Et je me disais en le regardant pendant qu'il réglait le chauffeur : « Mon pauvre amour ! Je te comprends. Tu es malheureux, tu vas te trouver atrocement désemparé pendant plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être. Tu la chercheras dans tous les coins de la maison et, particulièrement dans sa chambre (je n'oserai pas y entrer avant longtemps !) mais crois-moi, cela passera. Cela *doit* passer. Un jour viendra où tu t'apercevras que tu as à tes côtés la plus tendre, la plus dévouée des épouses. Tu verras, mon amour ! »

Bien entendu, ces mots tremblaient derrière mes lèvres fermées. Il me faudrait beaucoup de patience. Enormément. Et il m'en fallut, de la patience !

Pendant quinze jours, je dus lutter pour obtenir de lui un minimum de raison. Notez bien qu'il n'entendait même pas les timides paroles que je prononçais soir et matin. Il s'asseyait machinalement à table après avoir été faire un petit pèlerinage dans la chambre de sa mère. Il acceptait les aliments que je lui fourrais de force dans son assiette. La plupart du temps, il ne mangeait pas, les yeux fixes, la figure si tirée de douleur que je me demandais parfois si mon grand espoir se réaliserait jamais.

Mais, à la longue, la nature reprit le dessus. Il y eut un soir merveilleux où je lui réussis à la perfection un ragoût de mouton, en suivant scrupuleusement la recette de sa mère (car cette femme accomplie mettait autant de grâce à faire la cuisine qu'à disséquer un essai du dernier philosophe à la mode).

Et je lui dis timidement :

— « J'ai essayé de faire aussi bien que ta chère Maman, Edwin. Y suis-je arrivée ? Je voudrais tant faire revivre pour toi, dans les petites choses, bien entendu, un peu du bonheur qu'elle te donnait. »

C'était un coup de génie. Pour la première fois, son regard se condensa sur moi. Sa pupille s'élargit très légèrement et je fus fascinée, plus que jamais, par ces adorables points brillants un peu fauves qui s'allumaient dans le gris de la prunelle. Sa belle bouche s'attendrit et il me sourit légèrement.

— « C'est gentil d'y avoir pensé, Nancy ! Oui, il est très bon. Mère mettait peut-être un peu plus d'ail... »

Mon cœur se serra, mais l'espoir revint parce qu'il se resservait avec un nouveau sourire hésitant.

» Mais il est très bon tout de même.

Ce ne fut qu'un éclair. Dix minutes après, il avait rejoint la chambre qui, pour moi, demeurait la « mortuaire ». On m'aurait tuée plutôt que d'y rester seule une minute ! Malgré tous mes efforts, le matelas n'avait jamais consenti à reprendre une ligne normale. On voyait toujours le léger creux qu'y avait imprimé le corps délicat de ma belle-mère.

Et la nuit ?

Eh bien, la nuit c'était à peu près la même chose. Il restait très tard dans son sanctuaire à lire et, probablement, à parler tout bas à sa chère morte. Je n'osais rester debout à l'attendre car mon intuition me disait que cela l'agaçait de voir une femme à sa toilette, allant et venant de la salle de bains à la chambre nuptiale (façon de parler naturellement).

Je me glissais donc entre les draps et faisais semblant de dormir pour ne pas l'ennuyer.

Oh ! il me fallait beaucoup de patience !

Et pourtant, de jour en jour, imperceptiblement, je gagnais du terrain. Chaque gain était méticuleusement calculé. J'arrivai un soir à obtenir de lui d'inviter un des voisins qu' « elle » affectionnait. Bien entendu, la conversation ne roula que sur la chère disparue, mais il fut plus animé que je ne l'avais jamais vu. Et, en partant, le voisin qui avait du cœur dit cordialement :

— « Enfin, Dieu merci, mon cher Churnell, si éprouvé que vous soyez par cette perte, vous ne restez pas seul. Pour vous aider à supporter votre douleur, votre charmante femme est là comme un pilier de réconfort ! »

Je l'aurais bien embrassé, car Edwin abaissa un regard surpris sur moi. Sans doute se disait-il : « Elle, un pilier de réconfort ? » Il en doutait peut-être, mais il s'était tout de même aperçu de ma présence.

Tous les dimanches, régulièrement, Edwin allait au cimetière. Je l'accompagnais. J'avais longtemps réfléchi à cette question. Etait-ce adroit ? Je finis par conclure que oui. C'était entre nous quelque chose qui nous unissait, ne fut-ce que nous tenir debout à côté d'une tombe. Je disais : « Nous allons au cimetière, darling ? » Et il me répondait avec l'inévitable étranglement de sa voix chaque fois qu'on faisait allusion à sa mère : « Naturellement, Nancy. »

Et nous y allions. Je commençais à me rassurer. Longtemps, il m'avait semblé que cette fosse si étonnamment lisse allait rendre un jour sa morte. Maintenant, tout était en ordre. Comme toutes les tombes voisines elle était entourée d'une bordure de pierres blanches. Dans le fond, une dalle arrondie se dressait avec, en caractères discrets (Edwin détestait l'ostentation), les regrets éternels du fils, la date de naissance et la date de la mort de Mrs. Churnell. D'autre part, la tombe était garnie de petites pierres transparentes d'un vert d'eau très tendre qu'on appelle « chips » dans le pays. Je les eusse voulues plus lourdes, pour être plus sûre. Mais en Angleterre, c'était la mode. Il fallait la respecter.

Au centre des pierrailles, un petit parterre de jolies plantes. Elles s'épanouiraient au milieu de l'été, bien certainement. Devant la pierre tombale se trouvait un curieux objet en métal brillant que, dans ma candeur (et à ma grande horreur !), j'avais prise pour une bouche d'aération. Non, m'avait expliqué le gardien du cimetière, c'était seulement un porte-fleurs. Mon mari et moi ne manquions pas de le garnir régulièrement de corolles fraîches et délicates.

Dans le courant d'avril, je remportai une nouvelle victoire. Un dimanche matin, je dis à Edwin en tremblant intérieurement :

— « Darling, ne pourrions-nous aller au cimetière ce matin ? L'après-midi, on donne au cinéma un documentaire extrêmement intéressant sur les volcans. Je pense qu'il vous plairait. »

Un instant, j'eus peur. Sa figure s'était crispée. Mais elle se détendit.

— « Au fond, c'est vrai, nous pourrions aller le matin rendre visite à mère. Je ne songe pas assez à vous, Nancy. Vous avez besoin de délassements parfois. Ma mère disait toujours... »

Etc. Mais je passai — avec quelle gratitude — sur la citation. Grâce à « elle », peut-être, j'allais poser un nouveau jalon.

Et ainsi, trois dimanches de suite, rayonnante de fierté, j'allai au cinéma avec mon mari. Et il ne semblait pas trop s'ennuyer.

Joie indescriptible ensuite, il m'emmena au restaurant, partant du principe qu'il est agréable de temps à autre, de ne pas cuisiner. Sa mère, évidemment...

Puis, un jour, que je ne puis oublier car il est à la base de tout ce qui s'est passé ensuite, Edwin eut une espèce de rechute qui me découragea un peu. Il voulut reprendre sa visite du dimanche après-midi parce que c'était l'anniversaire fatal. Fatal pour lui.

Je n'osai rien dire. Les progrès étaient encore si faibles, si faibles.

Et je nous revois devant cette tombe, sous le léger soleil d'avril. Au loin (le cimetière était admirablement situé sur une colline) on voyait le bleu innocent de la mer scintiller entre les maisons grises et identiques de notre petite ville balnéaire. Les tombes étaient toutes fraîches et pimpantes, et étincelaient de leurs petites pierres vertes. C'était un spectacle à la fois artificiel et, en même temps, infiniment près du ciel. On ne voyait que des citations exaltantes sur les tombes et le mot amour se lisait à chaque pas. Il s'agissait évidemment bien souvent d'amour divin, mais il semblait grandir en moi, plus puissant que jamais, celui que je portais à Edwin.

Nous nous arrêtâmes devant la tombe de Mrs. Churnell. J'observais du coin de l'œil l'expression d'Edwin. Elle me parut moins révoltée. Qui sait ? A ce moment-là, il posait peut-être une question à sa mère car il tourna tout à coup les yeux vers moi et me sourit.

Oh ! ce sourire !... Il me fend encore le cœur de toute la nostalgie des choses perdues. Oh ! Edwin, mon chéri, mon bien-aimé mari !....

Puis, tout à coup, il détourna les yeux et sortit avec des gestes précis un petit paquet de sa poche. Une petite pelle apparut et il me dit simplement :

— « Je veux avoir quelque chose d'elle en ce jour anniversaire de la plus grande perte de ma vie, Nancy. Je vais déterrer cette jolie petite plante et la mettre en pot à la maison. Il y a un an maintenant que ma chérie repose sous cette tombe. Il est certain qu'un peu des sucs de son pauvre corps se sera répandu dans le sol. Cette chère petite fleur, ce sera un peu d'elle. »

Que dire, mon Dieu, que dire ? J'étais déjà, instinctivement, soulevée de dégoût. Il continuait, penché, et opérant avec adresse :

» Mère aimerait penser à cette éternelle résurrection de la chair qu'elle

croyait un peu parallèle à celle de l'âme. Je suis certain qu'elle se réjouit de se dire que je vais soigner avec amour la fleur du souvenir. née de ses restes mortels. »

J'en avais presque la nausée, mais je jugeai plus prudent de ne rien objecter. Que trouver d'ailleurs ?

La fleur fut mise en pot avec amour par mon mari.

Impartialement, je dois dire que la présence de cette plante qui m'horripilait ne sembla pas avoir une influence très néfaste sur mes lents progrès. L'espoir grandissait en moi de jour en jour. Bien sûr, nous étions encore loin de la réalisation que j'espérais et je me rongeais encore bien souvent les sangs, le soir, à considérer avec des yeux gourmands ce visage impassible et doux, ces yeux qu'une profonde lumière habitait lorsqu'ils se tournaient vers le passé, cette bouche, cette belle bouche bien dessinée qui, jamais, jamais ne se posait sur aucune partie de ma personne. Pas même le bout de mon doigt. Car Edwin n'y pensait pas.

Pas encore...

Pourtant, je progressais. Je me mis à étudier à fond quelques chapitres d'histoire et, un soir, après lui avoir servi un *apple-pie,* je mis, le cœur battant, la conversation sur le sujet que je connaissais à peu près maintenant. Il parut surpris, répondit plaisamment, me donna immédiatement quelques précisions que j'avais naturellement ignorées dans ma bêtise fondamentale.

Il avait l'air assez satisfait. Ce qui ne l'empêcha pas de gagner, comme chaque soir, la chambre de sa mère.

Il avait toutefois laissé la plante du cimetière sur la fenêtre de notre living-room. C'était normal. Il désirait cette présence saus cesse à ses côtés.

Et quand il fut remonté dans la « mortuaire », je m'en approchai et me penchai. La plante, c'était indiscutable, poussait aussi bien à l'intérieur de la maison que sur la colline du cimetière au grand air, au bon soleil et gorgée par les racines de sucs vivifiants !

Je n'avais jamais vu ce genre de plante. Elle possédait une espèce de bulbe. Deux tiges en jaillissaient gracieusement et chacune était terminée par une feuille délicatement découpée.

Au centre, se dessinait ce qui ne pouvait être qu'un bouton gonflé de sève.

Je ressentis une impression désagréable. Ces deux tiges avec leurs feuilles me faisaient penser à des doigts.

Je me mis à rire tout haut. Allons, pas de classiques et folles idées. Les doigts de Mrs. Churnell ! Non, ceux-là, je les avais vus, soigneusement noués dans l'immobilité glacée de la mort. Ceux-ci étaient des doigts de verdure fraîche et pure, un peu brillante. Très jolis en somme.

Mais je n'osais pas les toucher comme j'en avais pourtant curieusement envie.

Quelques jours passèrent. J'avais un nouveau projet.

Un autre anniversaire. Celui de notre mariage. N'était-il pas justifié, mon Dieu, d'y penser aussi ?

Je fis des préparatifs qui m'occupèrent le cœur, l'esprit et la bourse pendant plusieurs jours. Je voulais une surprise merveilleuse pour Edwin. Car c'était un fait. Deux ou trois fois, ces derniers temps, son regard s'était alourdi sur moi. Je n'osais pas être trop coquette. Il fallait une telle prudence !

Mais cette fois...

Le jour vint. Je ne l'oublierai jamais. Le 10 mai.

Edwin rentra du bureau comme d'habitude et, comme d'habitude, monta chez sa mère. Pendant ce temps, toute tremblante, je m'habillais. Et je répétais tout bas ce que je lui dirais.

Enfin, prête, debout devant le miroir, je me contemplais. Car j'étais jolie, très jolie. C'était une robe courte comme on les portait mais habillée. Une robe pour une fête. Et c'en était une. En bas, dans le living-room, un fin souper nous attendait. J'y avais travaillé tout l'après-midi. Maintenant, ayant consacré une heure au moins à ma toilette, je pouvais être fière de moi.

Mes yeux brillaient comme des escarboucles. Qu'ils étaient noirs et doux. Oui, pleins de douceur. La bouche était tendre parce que je me savais belle. Et puis, ce décolleté !...

Il était adroit, assez chaste à première vue, mais de savantes répétitions me prouvaient qu'en me penchant à un certain degré, pas trop, sinon l'effet était gâché, je laissais mieux que deviner des charmes indiscutables qu'Edwin avait paru apprécier pendant notre bref voyage de noces.

La jupe tournoyait agréablement et mes jambes, fines et galbées, s'en échappaient avec une grâce de fillette à peine devenue femme.

J'étais très bien.

Edwin paru surpris quand il descendit enfin. Et encore plus surpris quand il me vit. Je me tenais devant lui, toute tremblante, les mains sur ma jupe, la tête baissée. Je la redressai cependant pour lui dire :

— « C'est notre anniversaire de mariage, darling. J'ai pensé que... »

Je m'arrêtai, incapable d'aller plus loin. Tout ce que j'avais préparé de beau, de spirituel (et j'en étais capable) s'évanouissait.

Dieu merci, il sourit. Parfois, je me rappelle ce sourire et cela va un peu mieux alors. Tendant les mains, il saisit les miennes qui répondirent à son geste.

— « Mais quelle bonne idée de t'être habillée. C'est très joli, Nancy ! »

— « Tu trouves ? »

Que dire d'autre ? Une joie intense me rendait toute chaude, toute alanguie. Je lui fis signe.

« Asseyez-vous, monsieur mon mari. Je vais vous servir un petit apéritif. »

— « Oui, » dit-il, « pour les anniversaires, ma mère prétendait toujours que... »

Etc.

J'écoutais avec patience et un peu de distraction, car j'étais toute à la

suite de mon programme qui consistait à lui servir l'apéritif en me baissant à l'angle voulu.

Réussi !... Je vis nettement s'éveiller dans ses yeux quelque chose qui n'y était pas auparavant.

Ah ! ces quelques moments auxquels je me cramponne...

Il prit son verre, le leva en me souriant. C'est incroyable le charme qu'Edwin pouvait avoir dans des moments pareils !

« A votre santé, Nancy. »

Il n'avait pas encore dit, « ma chérie », mais j'attendais, j'attendais.

Puis, soudain, cela arriva !

Je me redressai, un peu rouge, les yeux scintillant certainement de tout mon amour. Edwin quittait sa place et venait droit vers moi.

Il était transfiguré, je le jure. Une couleur plus chaude avait envahi ses joues mates. Ses yeux brillaient, les prunelles s'alanguissaient, sa bouche était entrouverte, déjà gourmande. Même la blondeur pâle de ses cheveux se réchauffait.

J'entendais sa respiration un peu haletante, je croyais déjà sentir sur mes épaules nues ses longues mains de pianiste, sur mes lèvres cette bouche de dominateur. Car c'était un dominateur qui s'ignorait, Edwin !

Et tout à coup (oh ! c'est bête, trop bête !) il regarda par-dessus mon épaule et je vis le changement brusque de sa physionomie. La lumière du désir, de l'amour s'atténuait...

Je me retournai d'un trait.

On me croira ou on ne me croira pas. On dira que j'ai eu une hallucination. Moi, je sais bien que ce n'en était pas une.

Là, sur la tablette de la fenêtre, dans son fin cache-pot, la plante se dressait, se tordait vers nous. Les petits doigts de verdure oscillaient comme sous un vent persistant, comme dans une supplication éperdue. Et, au centre, le bouton, le beau bouton, éclatait, se fendait, s'épanouissait dans un mouvement de ses pétales qui me traversa le cœur d'une horrible sensation.

En deux pas, nous fûmes devant la plante.

Jamais de ma vie, je n'ai vu une fleur aussi extraordinaire. Ce n'était pas une tulipe, ni une rose, ni une orchidée, ni une lobélie. Elle tenait de toutes et sa texture était veloutée, gorgée de vie et de tendresse. Une larme brillait sur son cœur de pistils qui tremblait doucement.

Cette fleur suppliait, je le jure.

Désespérée, atterrée, je regardais Edwin. Allait-il lui obéir, allait-il une fois de plus m'abandonner ?

On dit que j'ai commis alors la gaffe monumentale que ma bêtise naturelle *devait* engendrer.

Qui n'aurait pas perdu son sang-froid après tant d'efforts, tant d'amour dépensés en vain ?

Avec un cri étouffé, je me précipitai. Un instant plus tard, le cache-pot gisait, brisé en mille morceaux et je piétinais furieusement la fleur.

Elle avait sauté hors du pot. Et, maintenant, le bulbe et les pétales écrasés formaient une bouillie sur le sol.

Et cette bouillie était sanglante.

— « Pourquoi avez-vous fait cela ? » dit la voix stupéfaite d'Edwin.

Je hurlais (je ne pouvais faire autrement) et c'était toute ma désespérance qui éclatait dans mes cris :

— « Pourquoi, pourquoi ? Ne le comprenez-vous pas ? Parce que cela n'a servi à rien que je l'aie empoisonnée la première fois. Cela ne m'a pas encore rendu votre amour ! Il faut bien la tuer *à nouveau !* »

Il répéta :

— « Empoisonnée ? »

Et je redressai la tête. Cette fois, je ne criais pas :

— « Oui, au cyanure. Il l'a bien fallu, car vous ne m'auriez jamais regardée sans cela. »

C'est alors que je vis une voisine debout devant la fenêtre ouverte, tenant un ustensile de cuisine qu'elle voulait sans doute me rapporter. La bouche ouverte, stupidement, elle avait tout entendu, naturellement.

On va me pendre. Tant pis. Ma grande consolation, la seule pour moi jusqu'à la dernière seconde, sera l'expression surprise sur le visage d'Edwin quand il a vu la voisine par la fenêtre.

Une expression de regret.

Je crois que si elle n'avait pas été là, il n'aurait rien dit.

Le décolleté, voyez-vous !

JOHN NOVOTNY

A malin, malin et demi

John Novotny est un auteur extrêmement peu sérieux, dont nous avons publié déjà plusieurs nouvelles. Ses deux spécialités sont la loufoquerie et la gaudriole. Dans le second de ces domaines, sans doute était-il rarement allé aussi loin qu'avec le conte que vous allez lire aujourd'hui. Les personnes craignant d'être choquées (et qui oublieraient la tradition de Rabelais, Voltaire et Swift, précurseurs de la science-fiction et aussi *écrivains salaces) sont prévenues... et priées de passer à la nouvelle suivante.*



LAURA fit son entrée dans l'appartement sur le coup de neuf heures du soir, tous charmes dehors.

— « Hello, Jesse, » fit-elle d'une voix douce. « Je ne sais pourquoi, mais je m'étais imaginé que vous aviez renoncé. »

— « Vous me sous-estimez, Laura, » dit-il en lui ôtant son manteau. « Et vous vous sous-estimez par la même occasion. Vous n'avez jamais été plus en beauté. »

— « Merci, Jesse, » sourit-elle en acceptant une coupe de champagne. « En effet, je me sens en pleine forme. Je suis prête à disputer dix rounds, s'il le faut. »

— « Votre réflexion est déplacée, mon cher ange, » dit-il, blessé. « Vous me donnez l'impression que je suis un mufle qui ne sait pas se tenir. Je ne prétends pas qu'en d'autre temps... mais maintenant j'ai changé mes batteries. »

— « Bravo, » s'exclama Laura en applaudissant gaiement. « Ne me dites pas quel rôle vous jouez ce soir. Ce sera bien plus drôle de deviner. »

Un délicieux repas froid les attendait et ils soupèrent aux chandelles. Plus tard, ils s'installèrent auprès de la baie vitrée qui donnait sur le fleuve, tout en buvant de la Bénédictine.

— « Vous vantez tellement l'article, Jesse, » fit Laura dans un murmure. « Il y a des moments où j'aurais presque envie de donner au diable son dû. »

— « C'est bien ce que j'escompte, » répondit-il sur le ton de la conversation.

— « Oh ? » s'étonna Laura. « Vous vous attendez à ce que je succombe, à ce que je me donne à vous par bonté d'âme ? »

— « Par bonté ou par noirceur, comme vous voudrez, » ajouta Jesse.

— « Je vous souhaite bien de la chance. »

— « Je vous en remercie. Et maintenant répondez-moi : si vous vous trouviez entièrement nue devant moi, je pourrais bien prétendre, à juste titre, que j'ai gagné la partie ? »

— « Auriez-vous l'intention de me déshabiller de force ? »

— « Non, très chère. Je ne vous toucherai pas, » déclara-t-il en souriant.

— « Je reconnais, dans ces conditions, que votre prétention serait assez justifiée, » admit Laura. « Maintenant, puis-je savoir à quel moment vous attendez de moi que je me transforme en strip-teaseuse ? »

— « Ce ne sera pas long, » répondit Jesse. « Pour hâter votre décision, laissez-moi vous montrer quelques cadeaux que j'ai préparés à votre intention. »

Jesse se retint de manifester de l'impatience tout en la conduisant vers les deux penderies. Il ouvrit l'une d'elles et désigna du doigt les fourrures accrochées à l'intérieur.

— « Je peux choisir ? » demanda Laura.

— « Elles sont toutes à vous, » répondit-il. « Passez-les en revue. »

Elle pénétra à l'intérieur de la penderie et Jesse eut un sourire. En esprit il repassa les événements de la semaine précédente.

***

Une semaine plus tôt, Jesse Haimes était à une terrasse de café, en train de siroter mélancoliquement un scotch ; il reposa le verre sur la table d'un geste décidé et se pencha vers son ami :

— « Je t'assure, Tom, ce n'est pas faute d'avoir fait des efforts. Dieu sait que j'ai tout essayé ! J'ai joué le gentleman, le grand frère, le Don Juan. J'ai été patient, impatient, persuasif. »

— « Généreux ? » s'enquit Tom.

— « A profusion, » souligna Jesse. « J'ai même été jusqu'à lui acheter un caniche. »

— « Et, malgré tout cela, Miss Laura Carson reste inviolable. »

— « Dégoûtamment inviolable, » confirma Jesse.

— « Prenons un autre verre, » suggéra Tom en faisant signe au garçon. « A moins que tu n'aies beaucoup de travail cet après-midi ? »

— « Non. Nous avons juste un déménagement en perspective. Nous transférons la comptabilité dans un autre bureau. »

— « Alors un verre est tout indiqué. »

Ils restèrent assis, attendant leurs consommations et sondant l'abîme de frigidité que représentait Miss Laura Carson. Sous les yeux de Tom, Jesse alluma une cigarette. Au moment où il s'apprêtait à jeter son allumette dans le cendrier, Tom allongea le bras en faisant claquer ses doigts.

— « Abracadabra, » dit-il, et le cendrier disparut.

Jesse resta bouche bée, puis eut un sourire contraint.

— « Joli. On peut savoir comment tu as fait ? »

— « Ce n'est rien. Juste un petit tour de passe-passe, » dit Tom d'un air faussement modeste. « Bien sûr, d'habitude je ne fais pas ça en public. Mais on a comme ça de ces envies quelquefois... »

— « Je ne savais pas que c'était ton dada. »

— « Ce n'est pas un dada. C'est un pouvoir magique, » fit Tom en riant.

— « Si tu faisais revenir le cendrier ? » déclara Jesse.

— « Je ne peux pas, » avoua Tom. « Je suis capable de faire disparaître de petits objets. Mais je n'ai aucune idée de l'endroit où ils peuvent aller. »

Jesse fronça les sourcils, mais se contint car le garçon s'approchait pour les servir. Il attendit que l'homme se fût éloigné, puis se tourna vers Tom :

— « Tu ne vas pas me faire croire que ce truc est sérieux ? » demanda-t-il en montrant le centre de la table.

Tom fit signe timidement que oui.

« Tu ne vas pas essayer de me faire avaler ça ! »

— « Pose ta paille sur la table, » fit Tom.

Jesse sortit de son verre le petit tube et le posa à l'endroit indiqué. Tom fit claquer ses doigts en direction de la paille.

— « Abracadabra, » dit-il.

L'objet disparut.

Jesse contempla longuement la place où la paille s'était trouvée, puis il appela de nouveau le garçon.

— « Deux autres scotches, » commanda-t-il, « et un cendrier. »

Le garçon apporta les boissons et le cendrier, tout en surveillant la table et ses occupants d'un air soupçonneux, puis il s'en fut.

— « Je ne pense pas, » répondit Tom. « C'est un vieux type qui m'a expliqué, autrefois, que chaque homme avait un pouvoir magique qui lui est propre. Lui, il était capable de changer l'eau en whisky. Un truc qui avait son utilité. »

— « Alors, moi aussi j'aurais un pouvoir magique ? » interrogea Jesse rempli d'excitation.

— « Je te l'ai dit, chacun en a un, » répondit Tom. « Tu viens d'assister à la démonstration du mien. »

— « Et comment découvre-t-on celui que l'on possède ? »

Tom haussa les épaules.

— « Je suppose que la plupart des gens ne le découvrent jamais. Moi, je m'en suis juste aperçu par hasard. »

— « Peut-être que le mien est le même que le tien, » suggéra Jesse.

— « Essaye voir, » fit Tom en avançant vers lui le cendrier.

Jesse prit une profonde inspiration, fit claquer ses doigts et prononça la phrase voulue. Rien n'arriva au cendrier.

— « Est-ce que je me suis trompé dans un détail ? » demanda Jesse, espérant contre toute attente.

Tom secoua la tête.

— « Technique parfaite, » dit-il. « Résultat négatif. »

— « Alors je suppose que mon pouvoir est différent, » murmura Jesse. « Bon sang, comment faire pour le trouver ? »

— « N'en fais quand même pas une maladie, ça n'est pas si important. A moins que ce ne soit le truc de l'eau et du whisky, bien sûr. »

De nouveau, ils appelèrent le garçon et Jesse eut bientôt devant lui un grand verre d'eau. Le résultat fut tout aussi négatif qu'avec le cendrier.

— « Pas de veine, » dit Tom. « A ta place, je ne me tracasserais pas. Comme je te l'ai dit, je me sers à peine de mon pouvoir. C'est plutôt embarrassant quand les gens posent des questions. Tu n'as qu'à oublier tout cela. »

Jesse hocha la tête. Au moment où ils se séparèrent, quelques instants plus tard, il dit à son ami :

— « C'est bien la première fois, depuis des semaines, que j'ai été capable de penser à autre chose qu'à Laura Carson ! »



Quelques instants plus tard, Jesse était installé à son bureau lorsque sa secrétaire entra.

— « Je vous apporte votre courrier, Mr. Haimes. »

Jesse adressa un sourire à la brune élancée qui se tenait devant lui.

— « Merci, Carol. »

La jeune femme sortit. Jesse surveilla sa retraite, puis, précautionneusement, retira sa main qui était restée cachée sous le bureau. Cette main tenait un chapeau et il regarda celui-ci dans l'expectative.

— « Abracadabra, » murmura-t-il.

Mais aucun lapin ne se matérialisa.

Après tout j'aime mieux ça, se dit-il. Je n'aurais pas été particulièrement ravi d'une telle faculté.

Sa secrétaire revint sur ces entrefaites.

— « Oui, Carol ? »

— « Mr. Wigmann demande s'il peut prendre, pour les bureaux de la comptabilité, les deux armoires métalliques qui sont parmi les meubles en surplus. »

— « Bon, je vais voir ça avec vous. »

Ils se rendirent tous deux dans la pièce où étaient entreposés les meubles. Ils découvrirent dans un coin les deux armoires métalliques. Celles-ci avaient environ un mètre de profondeur et deux mètres de hauteur. Elles ne comportaient pas d'étagère, ayant été destinées à servir de penderie. Jesse ouvrit la porte de l'une d'elles et regarda à l'intérieur.

— « Il faudra que Wigmann s'occupe de faire poser des étagères, » dit-il en refermant la porte. « Il n'aura qu'à en commander et... »

A ce moment-là, il s'interrompit et regarda l'armoire, puis sa secrétaire. Une idée saugrenue lui venait à l'esprit, tandis qu'il se rappelait vaguement une scène dans un vaudeville qu'il avait vu autrefois.

— « Carol, » fit-il avec hésitation. « Pourriez-vous... euh... je sais que ça va vous sembler bizarre... »

— « Oui, Mr. Haimes ? »

— « Eh bien voilà : pourriez-vous entrer un moment à l'intérieur de cette armoire métallique ? »

Carol eut un sourire.

— « A l'intérieur de... de l'armoire ? »

— « C'est cela. A l'intérieur de l'armoire. »

— « Je ne comprends pas. »

— « Selon toute probabilité, » déclara Jesse, « il n'y aura rien à comprendre. Et si c'était le cas, je vous expliquerais plus tard. »

— « Je l'espère, » fit Carol sans cesser de sourire.

Elle retroussa légèrement sa jupe et monta dans l'armoire.

— « Je vous remercie, » fit Jesse.

Il referma la porte et recula de quelques pas en arrière. Puis il regarda l'armoire avec détermination.

— « Abracadabra, » prononça-t-il d'une voix suffisamment étouffée pour que Carol ne pût pas entendre.

Puis il ouvrit la porte de l'armoire, avec un sourire qui se voulait rassurant — et manqua de perdre la respiration en s'apercevant que le meuble était vide.

Machinalement, il se précipita vers l'autre armoire et ouvrit la porte de celle-ci.

— « Ne vous inquiétez pas, Car... Oh ! Dieu du ciel ! »

Carol se trouvait effectivement dans l'autre armoire, découpée dans l'encadrement de la porte. Du premier coup d'œil, Jesse avait pu s'apercevoir de deux choses : Carol était entièrement nue — et elle était profondément en colère.

Jesse regarda ailleurs, puis se disant : « Au diable ! » la regarda de nouveau.

— « Qu'avez-vous donc fait de vos vêtements ? » demanda-t-il.

— « Ce que j'en ai fait ! » proféra Carol d'une voix menaçante. Elle descendit de l'armoire sur la pointe de ses pieds nus. « Depuis mon porte-jarretelles jusqu'au ruban de mes cheveux ! Ma parole, vous vous surpassez ! »

Elle alla s'affaler dans un des fauteuils qui faisaient partie des meubles de surplus.

« Vous feriez mieux d'expliquer cette comédie, » continua-t-elle. « Je vous le conseille. « Ce qui se passe chez vous est une chose, et ce qui se passe au bureau en est une autre. J'ai toujours insisté pour que les deux ne soient pas mélangées... »

A ce moment elle s'interrompit, regardant bouche bée l'armoire qu'elle venait de quitter.

« Ça alors ! Mais ce n'est pas celle dans laquelle je suis... Je vous préviens, expliquez-vous ! Expliquez-vous ou sinon je vais crier. »

Elle ouvrait déjà la bouche. Jesse n'eut que le temps de bondir vers elle pour y plaquer sa paume.

— « Je peux tout expliquer ! » fit-il hâtivement.
Il sentit Carol se détendre et retira sa main.
— « C'est bon, » dit-elle. « Allez-y. »
Jesse regarda les armoires, puis de nouveau Carol.
— « A vrai dire, » fit-il, l'air malheureux, « je ne peux pas. »
Carol ouvrit de nouveau la bouche.
« Attendez, je vous en supplie ! » supplia Jesse. « Je veux dire que je ne sais pas comment cela s'est passé. Il semble en fait que ce soit dû à mon pouvoir. »
— « Ah ! oui. Votre pouvoir ? » fit Carol en haussant les sourcils. « Voyez-moi ça ! Espèce de vicieux ! Et puis-je vous demander ce que vous avez l'intention de faire maintenant ? »
Elle se balança dans son fauteuil en le faisant tourner sur lui-même. « Ici, on serait plutôt un peu à l'étroit, non ? » fit-elle avec concision.
— « Mais, Carol, je... vous... »
— « Je vous l'ai dit, chez vous c'est une chose, au bureau c'en est une autre. Et si vous... »
A ce moment-là, retentit la voix de Mr. Wigmann :
— « Mr. Haimes ! Mr. Haimes ! »
Tous deux sursautèrent et Jesse se leva d'un bond.
— « Je suis ici, » cria-t-il. « Attendez-moi ! »
— « Oh ! je peux venir si vous voulez et... »
— « Non ! » hurla frénétiquement Jesse. « Attendez un moment. Je... je débarrasse des choses qui encombraient les armoires. »
— « Très bien, » répondit Wigmann.
Ils entendirent ses pas tandis qu'il allait et venait dans le bureau à côté.
— « Rentrez dans cette armoire, » murmura Jesse à l'adresse de Carol.
— « Jamais de la vie ! » répondit-elle en murmurant de même. « Allez-vous faire... »
— « Carol, » implora Jesse. Il se pencha vers elle et l'embrassa sur les lèvres. « Je vous augmente de dix dollars par semaine. Je vous emmène au Stork Club le soir que vous voulez. Je vous achète une nouvelle robe. »
Carol se radoucit.
— « Mr. Haimes, ce ne sera pas nécessaire. »
— « Mais si, mais si, » insista-t-il. « J'ai commis un impair. Vous l'avez dit, le bureau c'est le bureau. Je vous promets de m'en souvenir. »
Elle lui jeta ses bras nus autour du cou et l'embrassa. Puis elle se recula en souriant :
— « C'est bon, je vais dans l'armoire. »
Comme elle lui tournait le dos pour y pénétrer, Jesse se permit de tapoter le postérieur impertinent de Carol, puis il referma la porte sur elle.
— « C'est bon, Wiggy, vous pouvez venir, » cria-t-il. « J'ai fini. »
Mr. Wigmann entra dans la pièce et s'approcha des armoires.
— « Excellent, parfait, » fit-il. « Trop aimable à vous de vous être donné ce mal, Haimes. Vous êtes en nage ! Vous savez, j'aurais pu attendre. »

— « Je vous en prie, ce n'est rien, » dit Jesse, lui barrant la route.

— « Mais l'intérieur... »

— « Il n'y a plus rien, elles sont entièrement nues, » déclara Jesse, tout en s'étranglant sur le dernier mot. « Vous commanderez les étagères. »

Il poussa Wiggy vers la porte, lui serra la main et propulsa le petit homme dans le hall. Puis il se dirigea vers le téléphone et composa un numéro.

« Allo, Miss Devins ? Ici Jesse Faimes, » annonça-t-il. « Non, inutile de déranger le patron. C'est à vous que je veux parler. J'aurais un service à vous demander. Mon club est en train de monter un spectacle de revue et il nous manque une tenue de femme, le trousseau complet. Carol est occupée en ce moment, cela ne vous ennuierait pas de vous en charger à sa place ?... Merci, vous êtes gentille... Quelle taille ? Oh ! comme pour Carol, par exemple. Alors, si vous voulez bien prendre note de chaque article : une robe, une combinaison... »

Quand il eut fini, il retourna dans la pièce de débarras et libéra Carol.

— « Ne vous en faites pas pour vos vêtements, » dit-il. « J'ai commandé tout ce qu'il vous faut. »

— « Qui s'en occupe ? »

— « Miss Devins. »

— « Bonne idée. Elle a du goût et elle est consciencieuse. Elle en a bien pour une heure. »

La main dans la main, ils retournèrent au bureau de Jesse.



Trois jours plus tard, il avait terminé l'aménagement entrepris par lui dans son appartement : deux armoires encastrées dans une cloison côte à côte, leurs portes pareilles à celles de n'importe quelle penderie. Il rangea ses outils avant de procéder au test final. Il prit une poupée qu'il avait achetée dans un magasin de jouets et la plaça dans l'armoire numéro un. Il arrangea soigneusement les plis de la petite robe, puis se releva, ferma la porte et recula.

— « Abracadabra, » dit-il, avec un geste négligent des doigts. Il se rendit à l'armoire numéro deux, l'ouvrit et eut un sourire : à l'intérieur, se trouvait le petit corps de plastique, dénudé.

« Et maintenant, » murmura Jesse, « au tour de Miss Laura Carson. »



Il venait maintenant de refermer la porte sur Laura, sans que celle-ci, absorbée par la contemplation des fourrures à l'intérieur de la penderie, se fût méfiée. Vivement, il recula d'un pas et leva le bras.

— « Abracadabra ! »

La chambre était silencieuse, mis à part le bruit de fond de la musique douce que jouait l'électrophone de Jesse. Il alla ouvrir la seconde armoi-

re : Laura s'y tenait. Bien que préparé depuis longtemps à cet instant, Jesse ne put s'empêcher d'avoir le souffle coupé.

Son corps était parfait, sans failles, une symphonie de douces rondeurs. A la lumière des bougies, sa peau brilla comme de l'ivoire tandis qu'avec des mouvements gracieux, elle sortait sans sourciller de la penderie. Ses longs cheveux noirs recouvraient de façon tentatrice des épaules exquises. Jesse dut nouer ses mains derrière son dos. Très calmement, Laura marcha jusqu'au centre de la pièce, puis se retourna pour regarder les deux portes.

— « Vous voici nue, » dit Jesse d'une voix rauque.

Laura se contempla.

— « On ne peut plus nue, en effet. »

Un éclat de rire secoua son corps et Jesse fut obligé de desserrer sa cravate. Laura se dirigea vers la baie vitrée ; le clair de lune la baigna. Jesse défit son col de chemise.

— « Vous êtes vraiment très à l'aise, » remarqua-t-il. « C'est à croire que rien ne vous surprend. »

Laura hocha la tête :

— « Apparemment, vous avez découvert votre pouvoir magique, c'est tout. »

Jesse qui commençait à se déshabiller s'arrêta net.

— « Possible, » dit-il, décidé à ne pas perdre l'avantage, « en tout cas les choses se sont passées comme prévu. »

— « Admettons, » dit Laura. « Pourtant, faites-moi un plaisir. »

— « Oui ? »

— « Allez donc chercher ce tisonnier et tenez-le à bout de bras. »

Perplexe, Jesse se dirigea vers la cheminée, ramassa l'ustensile et le tint comme elle le lui demandait. Laura leva l'index, le pointa vers le tisonnier. Horrifié, Jesse vit alors celui-ci s'avachir, mou comme du chiffon, et pendre lamentablement au bout de sa main.

— « Vous voyez, Jesse, » dit Laura, « vous ne pourrez jamais rien contre moi. Il y a longtemps que j'ai découvert *mon* pouvoir magique. »

Traduit par Daniel Meauroix.
Titre original : A trick or two.

RENÉ BARJAVEL

L'homme fort

Nous vous avons déjà présenté deux nouvelles parues en 1946 dans le recueil de René Barjavel « Les enfants de l'ombre ». *En voici une troisième, où le symbolisme habituel à Barjavel s'enrobe cette fois de fantaisie.*



DANS la journée, Georges Lassoupadie était un marchand de vins comme tout le monde. Nous ne voulons pas dire par là que tout le monde était marchand de vins. Il restait bien quelques autres commerçants, et la grande masse des buveurs. Nous voulons dire qu'il avait l'air d'un marchand de vins normal, avec son tablier de grosse toile bleue, son petit ventre, son teint jaune et sa calvitie. Les ménagères qui se succédaient dans sa boutique, et auxquelles il vendait de bien étonnants mélanges étiquetés de noms de châteaux, les braves femmes qui repartaient tordues par le poids des litres, n'auraient jamais imaginé qu'il occupât la moitié de ses nuits à de tels travaux. Pourtant ses yeux bleu clair, rêveurs, sa frange de cheveux blonds frisés tout autour de sa tête, et une sorte de légèreté aérienne dans ses gestes, sa façon d'arrondir les bras pour cueillir une paire de bouteilles sur un rayon, auraient fait dire à un psychologue attentif : « Cet homme est un poète. » Les psychologues sont rares et plus encore les gens attentifs. Ce temps-là n'en était pas plus riche que le nôtre.

Ceci se passait, il faut le dire, à une époque très lointaine, dans l'avenir ou le passé, peut-être avant le déluge, ou peut-être après la catastrophe qui fit disparaître, comme les autres, notre civilisation enfin parvenue à l'extrême pointe du progrès. Mais les besoins d'évasion de l'homme, la naïveté et la cruauté de son cœur, et les erreurs de son esprit, sont éternels.

Georges Lassoupadie, sa journée finie, fermait sa boutique, dînait d'une pilule réchauffée sur son fourneau à gaz, et descendait à sa cave. Il n'avait point de famille. A douze ans, les services de surveillance de la race l'avaient fait stériliser, parce qu'il louchait, et qu'on ne voulait point qu'il engendrât de nouveaux louchons. Dix ans plus tard, il tomba dans son escalier, s'endommagea la face, et dut subir une opération qui lui redressa la vue. Il eût pu, dès lors, prétendre aux joies de la paternité. Mais ce qui est fait est fait.

C'est alors qu'il obtint du ministère de l'Economie et de la Santé publiques la gérance de ce fonds de marchand de vins, avec l'intention bien arrêtée de boire une partie de sa marchandise, afin d'oublier les nombreux petits Lassoupadie qui auraient pu être et qui ne seraient pas. Mais l'alcool le plus perfectionné, le champagne le plus pétillant, les meilleurs produits de la technique la plus avancée ne suffirent pas à dissiper sa mélancolie. Emporté par son vague à l'âme, et par le fond de lyrisme qu'il avait hérité d'un grand-père speaker dans un poste d'émissions publicitaires, il s'adonna à la recherche scientifique.

Le soir venu, il baissait son rideau de fer, et descendait dans sa cave. Là, parmi les fours électriques, les convertisseurs et les alambics dont une équipe d'ouvriers tirait six heures durant le vin destiné à sa clientèle, il s'était installé un petit laboratoire personnel. Après avoir inventé deux vins nouveaux, un bleu pastel et un vert Véronèse, il mit au point un savon à usage interne qui permettait d'éviter la toilette matinale, à condition qu'on en absorbât une pilule avant de se coucher. Pendant la nuit, sous l'action de ce détersif, la peau absorbait et digérait les crasses, et devenait rose comme celle d'un nouveau-né.

Bientôt, ces recherches purement utilitaires, à objectif limité, ne contentèrent plus l'ambition de son esprit. Il désira contribuer à l'amélioration de la condition humaine par des mesures plus radicales. Il réfléchit longuement, et parvint à cette conclusion que la principale faiblesse de l'homme est justement sa faiblesse. Roi de la création par la puissance de son esprit, il abdique cependant devant les infimes microbes, malgré tout un arsenal de remèdes dont l'efficacité passe de mode. Georges Lassoupadie rêva de trouver le remède universel. Il raisonna ainsi : « L'ennemi naturel du microbe est le globule blanc. Il faut que je rende le globule blanc plus fort, plus résistant, plus féroce, que le plus effroyable microbe. Peut-être une nourriture appropriée, une drogue requinquante, suffirait-elle à lui donner ces vertus. » Et le marchand de vins se mit à cultiver ses propres globules blancs dans des liquides de sa fabrication. Mais lesdits globules restaient débonnaires comme l'homme dont ils étaient issus. Après avoir trempé dans des lessives fortifiantes, ils se laissaient dévorer par les streptocoques. Georges Lassoupadie chercha en vain pendant dix-sept ans, sans se décourager. Et le soir du septième jour du troisième mois de la dix-huitième année il trouva. Voici comment il sut qu'il avait trouvé :

Ce soir-là, trois liquides bouillonnaient doucement dans trois cornues reliées à un unique serpentin. L'un de ces liquides était couleur de ciel, le second couleur de sang et le troisième couleur d'or. Au bec du serpentin, une goutte perla, limpide comme de l'eau de source, et tomba dans une coupelle.

Une grosse mouche à viande, qui bourdonnait au plafond de la cave, attirée par quelque arôme que ne percevait point l'odorat du savant, vint se poser sur le rebord de la coupelle, allongea une trompe gourmande, et aspira d'un seul coup le quart de la moitié de la goutte. Georges Lassoupadie l'aperçut. Craignant la contamination des germes trans-

portés par l'insecte, il le chassa d'un geste de la main. La mouche, obéissant à son instinct de mouche, s'envola. Et c'est ici que commence l'histoire.

La mouche s'envola avec un tel élan et une telle force qu'elle perça comme de simples fumées un alambic de cuivre, un four en terre réfractaire, et s'enfonçant de biais dans le plafond, disparut en creusant un trou dans lequel eût passé votre petit doigt. Georges Lassoupadie, d'abord stupéfait, fut ensuite saisi d'un tremblement qui l'agita comme le vent d'avril agite les bouleaux. Il se laissa tomber sur son escabeau et se mit à pleurer de joie. Il était au bout de ses peines, et les hommes ses frères au bout de leurs souffrances. Nul doute que, nourris du liquide qui avait donné à la mouche une telle puissance, les globules blancs ne fussent désormais capables de réduire les plus virulents des minuscules ennemis du genre humain. Désormais plus de tuberculeux, plus de catarrheux, plus de syphileux, plus de cancéreux, plus de malades, plus d'hôpitaux ! Une ère merveilleuse allait s'ouvrir !

Le savant obstiné poursuivit toute la nuit sa fabrication. Quand vint l'aurore il possédait, dans un flacon fermé d'un bouchon stérilisé recouvert de paraffine, environ un demi-décilitre du liquide miraculeux. Quand il remonta au rez-de-chaussée, titubant de bonheur et de fatigue, il trouva la maison en émoi. Sept personnes couchées dans leurs lits avaient été transpercées par la mouche dans son vol ascendant au hasard de ses zigzags. Une brigade de policiers enquêtait. Georges Lassoupadie se hâta de redescendre à son laboratoire, mettre à l'abri le produit de ses recherches. A peine avait-il terminé qu'un commissaire et deux inspecteurs le rejoignaient. Le commissaire avait suivi depuis le toit, à travers les cent dix-neuf étages de l'immeuble, les trous laissés par l'insecte ravageur dans les plafonds et les planchers. Il n'en décela point d'autre dans le sol de la cave, en conclut que là se trouvait l'origine du mystère et que le marchand de vins, le seul homme qui s'y trouvât à l'heure du crime était logiquement le criminel.

Après trois mois de cachot, le savant martyrisé retrouva sa liberté. Il n'avait pas eu de peine à démontrer qu'il ne possédait point d'arme, et que d'ailleurs aucun projectile n'aurait pu suivre la trajectoire en dents de scie que jalonnaient les trous dans les planchers. Enfin, si la police prétendait que sa cave était le lieu de départ de l'engin meurtrier, il prétendait, lui, qu'elle était le lieu de l'arrivée. Sans aucun doute c'était quelque capricieux aérolithe, venu du fond du ciel, qui avait meurtri les sept gisants. Cette explication plut au magistrat instructeur. Elle donnait satisfaction à son amour-propre, en lui permettant de répondre par le mystère à un autre mystère que la logique ne parvenait pas à élucider. Ce qui vient de l'infini ne saurait se conduire selon les lois conçues par notre esprit borné. Décidé à s'en tenir là, il effectua une nouvelle perquisition dans la cave, y dénicha un caillou vaguement rouillé qu'il baptisa météore, et commit à l'examiner un expert assez habile pour y trouver de vagues traces de quelque chose qui pouvait à la rigueur être du sang. L'affaire fut classée et Georges Lassoupadie élargi.

Il se précipita chez lui, faillit se casser les reins tant il mit de hâte à descendre l'escalier de sa cave, en ouvrit la porte, fit la lumière et frémit d'horreur. Un désordre inimaginable régnait dans le laboratoire des vins et dans celui de ses recherches. Cornues brisées, instruments tordus, murs et parquets sondés à la foreuse. Vidées les dames-jeannes de liqueurs fortes, les demi-muids de gros vermillons, les barriques de beaujolais bleu-pervenche, et même le foudre de beaune reconstitué. La curiosité des enquêteurs était passée par là. Georges Lassoupadie enjamba les décombres, ouvrit un placard d'une main angoissée, soupira et sourit. Seul sur une étagère, le précieux flacon brillait dans la pénombre, protégé par son étiquette. Elle portait simplement deux mots : « Eau distillée ».

Pendant que le marchand de vins était emmené vers son cachot, la mouche bleue avait traversé de part en part quatre hirondelles qui prétendaient l'avaler, et percé dans toute sa longueur, voyageurs compris, le convoi de 7 h. 59, en provenance de La Nouvelle-Bezon, capitale de la Lune. Puis elle était morte le lendemain, à l'aube, simplement parce qu'elle était arrivée au bout de son temps de vie. Accroché au coin nord-est du mur de la Bourse, son petit cadavre s'y déssécha au soleil, jusqu'au moment où le vent l'emportera.

Il s'était passé autre chose, pendant les derniers temps de l'absence de Georges Lassoupadie. Il possédait un rat blanc familier, qu'il nommait Mic, un vieil ivrogne. Mic furetait sans cesse entre les alambics, en quête de quelque casserole à lécher. Son maître lui prêchait en vain la tempérance, essayant de lui expliquer que l'alcool est fait pour les hommes et non pour les animaux. Mic n'en continuait pas moins à vivre dans un état de demi-ivresse qu'il trouvait fort agréable, toute morale mise à part. Lorsqu'il eut absorbé les derniers vestiges de liqueurs négligés par l'enquête, son odorat de rat le conduisit au placard et au flacon bouché. L'étiquette ne lui fit aucune impression, étant donné qu'il ne savait pas lire. Il rongea bouchon et paraffine, introduisit sa queue rose par l'orifice, et, ses petits yeux fermés de plaisir, lécha pendant cinq minutes son appendice caudal humecté de la liqueur nouvelle. Il la trouva à son goût, bien qu'un peu fade, et se promit d'y revenir.

Lorsque son maître découvrit le trou dans le bouchon, il n'eût pas de peine à deviner quel en était l'auteur. Il appela Mic. Un éclair blanc courut au ras du sol, suivi d'un sillage de poussière. Quelques débris volèrent dans tous les sens. Une seconde plus tard, il se trouvait sur son épaule, et lui léchait gentiment l'oreille. Georges Lassoupadie se livra à un examen des lieux, et eut tôt fait de déceler les ravages causés par son animal familier. Celui-ci semblait s'être multiplié par dix mille. Il avait creusé dans les murs un réseau de galeries capables d'abriter tous les rats de la capitale. Rien n'avait résisté à sa dent. Le ciment, les moellons, l'acier, le marbre, semblaient lui offrir moins de résistance qu'un lard bien gras. Les fondations de l'immeuble se trouvaient transformées en toile d'araignée. Le marchand de vins devina quel danger imminent menaçait sa vie et le fruit de ses travaux. Il posa à terre l'innocente bestiole, mit le flacon dans sa poche, sortit sur la pointe des pieds, et s'en fut chercher un do-

micile dans un hôtel éloigné. Trois jours plus tard, un garçon boucher, appuyant contre le mur de l'immeuble son vélo chargé de sept livres d'entrecôtes et de pot-au-feu, provoqua la catastrophe. Trois mille cinq cents personnes périrent sous les ruines du gratte-ciel. Mic sortit indemne des gravats, se secoua, et, fidèle, rejoignit son maître à l'hôtel. Celui-ci découvrit, le lendemain matin, que l'appétit du rongeur avait augmenté en proportion de ses forces. Pendant la nuit, il avait dévoré les doubles rideaux, la descente de lit, l'armoire à glace, et la laine du matelas, ne respectant de celui-ci que la stricte portion sur laquelle reposait son maître.

Le cœur tendre de ce dernier fut touché par cette attention, ce qui ne l'empêcha point d'être épouvanté à l'expectative des lendemains. Il sortit subrepticement de l'hôtel, erra quelques heures dans la ville, Mic enfermé dans la poche de son veston, et se résolut finalement à se débarrasser de lui par noyade. Il acheta un sac imperméable, y introduisit un pavé et le rat blanc, et jeta le tout dans la Seine. D'un pas léger il s'en fut ensuite à la recherche d'un nouveau logis.

Avant même d'avoir atteint le fond de la rivière, Mic avait mangé le pavé et la moitié du sac. Il ne lui resta plus qu'à nager jusqu'à la berge et à suivre la trace odorante de son maître. Les sentiments qu'éprouva ce dernier, lorsqu'il sentit son fidèle rongeur lui grimper le long du mollet, furent les mêmes qui agitèrent les parents du Petit Poucet lorsque celui-ci revint une première fois de la forêt avec ses six petits frères : bonheur et désolation. Le soir, il tint un discours à son compagnon, lui enjoignit de se contenter du contenu des poubelles, et le laissa à la porte de son nouvel hôtel. Il voulait passer une nuit tranquille. Mic avait fort bien compris, mais après avoir dévoré douze poubelles avec leur contenu, il éprouva le désir de s'offrir un petit dessert. L'imprimerie du *Figaro* était proche. C'était un journal du temps passé qui avait survécu au déluge. Mic se laissa tomber par un soupirail dans le magasin à papier et s'attaqua aussitôt à la réserve de bobines. Trois bobines de quatre cents kilos avaient déjà disparu sous sa dent, avec leurs emballages et leurs mandrins, quand le chef magasinier le vit en entamer une cinquième. D'abord ahuri, il réagit comme tout magasinier à la vue d'un rat : il saisit une pelle qui se trouvait à sa portée, et, par le tranchant, en frappa l'animal sans mesurer ses forces. Tant il avait frappé vaillamment que le manche se rompit entre ses mains, et que la pelle se trouva fort échancrée. Mais le rat, indemne, continuait son casse-croûte.

En ce temps-là, on ne croyait plus à Dieu, mais il arrivait qu'on craignît le Diable. Car on ne croit volontiers qu'à ce qu'on voit, et lorsqu'on regarde les hommes, ce sont les mille visages du Diable qu'on aperçoit. Ce qui prouve que le Diable a gagné bien des batailles depuis que Dieu fit l'homme à son image...

Le magasinier, levant les bras au plafond, appela ses aides, et les rotativistes et les clicheurs, les typos, les metteurs en pages et l'homme de bois, pour leur montrer la nouvelle incarnation de Belzébuth. Le chef correcteur, un agrégé pelliculeux dont les chaussures prenaient l'eau,

cita Virgile et Dante, et les linotypistes eux-mêmes daignèrent se déranger pour voir le phénomène. On ne leur en impose pourtant pas si facilement. N'est-ce pas eux qui matérialisent les nouvelles les plus extraordinaires venues de tous les coins de l'univers ? Sans leurs mains promenées sur le clavier de leurs machines, nous ignorerions tout des caprices du serpent de mer et du dernier mal de gorge de dictateurs. Leur chef d'équipe se baissa, saisit Mic dédaigneusement par le bout de la queue, et le projeta dans la rotative. Le rat tomba sur le ruban de papier, qui l'entraîna entre deux cylindres lancés à quarante mille tours. On entendit un horrible craquement. Accompagnés de débris de fonte, les deux cylindres arrachés de leurs bâtis jaillirent de la machine en tourbillonnant : l'un d'eux abattit le mur qui séparait le journal de la boulangerie voisine et tomba dans le pétrin après avoir fauché au passage le chef lino, le correcteur et trois mitrons. L'autre creva le plafond et redescendit avec la rédaction au grand complet, y compris les téléphones et les dactylos. Mic, tranquillement perché sur un abat-jour, grignotait un boulon. C'est dans cette posture que le saisirent les photographes et les opérateurs de cinéma aussitôt alertés. A l'aube, par éditions spéciales, le monde apprenait l'existence de l'animal que l'on avait aussitôt dénommé « le rat dur » (hard mouse).

Georges Lassoupadie fut averti avant le commun des mortels des nouveaux exploits de son petit compagnon. En effet, comme Mic ne manifestait aucun instinct carnivore, et se laissait même volontiers attraper et caresser, les journalistes, assistés d'un dompteur de tigres et du directeur du zoo, s'étaient emparés de lui et l'avaient mis en cage. Mic, repu et fatigué, s'étendit volontiers sur la litière de coton brut préparée à son intention, et s'offrit un petit somme. Mais au bout d'une heure, il fut réveillé par la nostalgie de son maître. Il croqua gentiment les barreaux de sa cage, et s'en fut, suivi d'une caravane de voitures surchargées de journalistes, de projecteurs et de caméras. Il conduisit tout ce monde jusqu'au lit de Georges Lassoupadie. Les journalistes reconnurent l'homme à l'aérolithe, se rappelèrent la ruine de l'immeuble qu'il avait habité, soupçonnèrent quelque prodigieux mystère, et, délirants de curiosité, le sommèrent de fournir des explications. Le marchand de vins déclara qu'il le ferait devant l'Assemblée Mondiale des Sciences réunie en assemblée plénière.

Dix jours se passèrent avant qu'on pût réunir tous les académiciens, pour la plupart de respectables vieillards ennemis des moyens de locomotion dangereux. Pendant ce délai, Mic commit innocemment de tels dégâts que le public commença à le considérer comme un fléau pire que toutes les plaies d'Egypte réunies, et ne pensa plus qu'aux moyens de le faire passer de vie à trépas. Mais la bestiole supporta sans émoi toutes les attaques, et dévora de bon appétit les saucisses saturées d'arsenic ou les noix au cyanure de potassium. Après quoi, sans marquer le moindre malaise, elle s'en allait déjeuner dans les entrepôts des Grands Moulins, ou dans les stocks d'habillement de l'armée.

Le jour où s'ouvrit la séance de l'Académie Mondiale des Sciences,

une foule houleuse grondait sur la place, devant le siège de la vénérable assemblée. Georges Lassoupadie monta à la tribune, très ému, non point par la colère populaire dont les échos retentissaient à travers murs et fenêtres, mais d'avoir à s'expliquer, lui obscur chercheur, devant ces très éminents et très respectables représentants du savoir. Il se racla la gorge, toussa, commença de parler à voix basse, trouva peu à peu du courage, retraça l'histoire de ses travaux et de ses découvertes. Lorsqu'il en arriva à l'épisode de la mouche, des mouvements divers agitèrent l'assemblée. Des sourires sceptiques ridèrent de vieilles faces, quelques pupitres claquèrent, un cri fusa : « Imposteur ! » Georges Lassoupadie rougit de confusion. Ces hommes étaient de toute évidence plus savants que lui. Il s'était sans doute mal exprimé. Il n'était plus du tout sûr de ce qu'il disait. Il commençait, devant l'assurance de contradicteurs aussi diplômés, à douter de ses propres souvenirs. C'est alors que Mic, qui s'ennuyait, mit le nez puis les pattes hors de la poche du veston de son maître, fit quelques pas menus sur la tribune, et sauta à terre. D'un seul mouvement, tous les savants montèrent sur leurs pupitres, leurs barbes tremblantes d'émoi. Au même instant, la foule arrachait les grilles, enfonçait les portes, criait à mort, écharpait tout ce qu'elle trouvait sur son passage. Dans la salle même, ce fut une horrible mêlée. La plupart des savants y perdirent la vie. Quelques chanceux s'en tirèrent avec une oreille en moins, ou le menton scalpé. Georges Lassoupadie, au moment où il allait périr déchiré par une meute hurlante, réunit ses ultimes forces, tira de sa poche son flacon précieux, et le but jusqu'à la dernière goutte.

***

C'est ainsi qu'il y eut sur Terre un homme fort. L'humanité essaya tout d'abord de se débarrasser de lui. On mobilisa contre ce monstre les terribles armes, les avions les plus rapides, les explosifs les plus pulvérisants. Des escadres aériennes surchargées de bombes atomiques rasèrent les villes où il se réfugiait, le poursuivirent dans les campagnes, creusant sous ses pas d'épouvantables cratères. Mais l'homme surgissait indemne des séismes. D'abord affolé, il s'habitua vite à ces manifestations bruyantes qui s'avéraient pour lui sans danger. Il n'y prêta plus attention.

Ayant reconnu l'impossibilité de le détruire, les hommes durent s'accommoder de son existence, subir son appétit, craindre ses caprices. Heureusement pour eux, Georges Lassoupadie devenu plus fort que tous les Titans et Hercules réunis, avait conservé son cœur tendre et cet amour désintéressé de ses semblables qui l'avait conduit dans ses recherches. Il mit sa force tout entière au service de son pays. C'était d'ailleurs la moindre des choses, car une bonne partie de ses compatriotes travaillait uniquement pour fournir à ses repas. Il avait beau tenter de modérer son appétit, il n'en mangeait pas moins comme plusieurs corps d'armées. Il fit un tel trou dans l'économie de la nation que le gouvernement de celle-ci dut déclarer la guerre au plus riche des pays voisins, producteur de blé et de cochons. L'homme fort, nommé général en chef, fut conduit

sur un cheval blanc en direction de l'ennemi, avec accompagnement de fanfares. Mais Georges Lassoupadie n'avait pas l'âme d'un conquérant. Après avoir dévoré l'approvisionnement de ses armées, il s'endormit sur l'herbe mollette, à l'ombre d'un pommier moussu. Une sensation désagréable le réveilla. Il ouvrit un œil : il se trouvait étendu au milieu d'une furieuse mêlée. Tous les tanks, les siens et ceux de l'adversaire, étaient en train de lui passer sur le corps.

Enfoncé dans la terre par le poids des blindés, il sortit de son alvéole, se déplia, et, pour la première fois de sa vie, se mit en colère. Du bout du pied, il projeta dans l'océan le plus proche toutes ces ferrailles enragées, et envoya au diable les flottes aériennes, en soufflant dessus. Ensuite, il déclara que quiconque, dans le monde entier, voudrait faire la guerre, aurait affaire à lui. Il entendait que la paix régnât sur le monde.

Les peuples, délivrés d'un cauchemar qui durait depuis le commencement des siècles, acclamèrent l'homme fort et se mirent à l'adorer. On lui apportait des pôles ou des tropiques les mets les plus exquis, des foies de veau marin, des pieds d'éléphant farcis. Les cordons bleus les plus réputés inventèrent pour lui des pilules-repas extraordinairement savoureuses. Le Proche-Orient lui envoya des trains entiers de roses.

Les gouvernements, inquiets de sa popularité, se réunirent en conférence mondiale, et, pour éviter qu'un mouvement international ne le portât au pouvoir suprême, lui offrirent, espérant ainsi combler son ambition, le trône d'un petit royaume des montagnes. C'était la seule nation du monde qui n'eût jamais connu la guerre, parce qu'elle était si petite et si pauvre qu'elle n'aurait pas nourri trois soldats ennemis et leur caporal. La population du royaume d'Aquiandora, composée de vingt-deux personnes, fit sa soumission au nouveau souverain, et en témoignage de bienvenue, lui offrit la seule vierge qui restât dans le pays. C'était une bergère de cinquante-quatre ans, mais en eût-elle eu dix-huit que l'homme fort ne l'aurait pas été pour elle. La nature, malgré la drogue, ne lui avait point rendu ce que les chirurgiens lui avaient ôté. Il embrassa la demoiselle sur le front et la renvoya à ses brebis. Qui ne peut ne peut.

Les présidents, les dictateurs, et les rois ses cousins lui avaient choisi ce trône parce qu'il s'élevait au milieu de la chaîne de montagnes la plus sauvage du monde. Ils espéraient bien que, dans ce pays perdu, l'homme fort se ferait oublier, et qu'il oublierait lui-même de s'occuper de leurs affaires. Mais l'oisiveté pesait à Georges Lassoupadie. Chaque jour, pour se distraire, il allait décharger lui-même les cargos hélicoptères qui lui apportaient les nourritures indispensables à son appétit. De temps en temps, il déracinait un pic, comblait une vallée, détournait le cours d'un fleuve. C'était des jeux. Il brûlait de se rendre utile. L'amour de ses semblables continuait à gonfler son cœur. Un jour il partit, pour tenter de soulager quelques hommes de leur peine. Il arrivait dans un port, renvoyait chez eux les dockers suants, et faisait valser les cargaisons. Il s'attelait à une charrue à dix socs, et labourait la plaine hongroise. Ses poings, dans les forges, remplaçaient les marteaux-pilons. Il abattit à lui seul le travail de mille hommes.

Mais les ouvriers, dont il accomplissait en un jour la tâche de six mois, se trouvaient pendant de longues semaines réduits au chômage. Au lieu de répandre le bonheur, l'homme fort ne laissait derrière lui que misère et mécontentement. Il s'en désola, et résolut de s'attaquer à des travaux qu'on n'eût point accomplis sans lui. Il perça le Canal des Deux Mers, il irrigua le Sahara, défricha la forêt vierge, jeta un pont entre l'Espagne et le Maroc, et transporta l'Angleterre dans l'Océan Indien, pour raccourcir la route des Indes.

Une légion de spéculateurs le suivait à la trace. Des fortunes colossales se nourrissaient de son travail désintéressé. Chacune de ses initiatives, qui bouleversait l'ordre ancien, accumulait les ruines. Quand les blés du Sahara submergèrent le marché mondial, tous les paysans du Canada et de l'Ukraine se trouvèrent réduits à la misère.

L'homme fort se dit qu'il était bien difficile de travailler au bonheur des hommes. On ne lui envoyait plus de fleurs, mais des injures. Une nouvelle conférence mondiale le supplia de ne plus travailler. L'émissaire d'un puissant monarque vint le trouver, une nuit, et lui suggéra de fabriquer encore un peu de drogue pour en faire profiter un homme qui avait l'expérience du pouvoir, qui saurait faire bon usage de sa force. Il ne suffit pas de disposer de la puissance, encore faut-il savoir s'en servir.

D'un revers de main, l'homme fort aplatit contre le mur le bavard. Il se connaissait bien. Il savait qu'il n'existait pas sur la terre d'être plus doux que lui. Et s'il se prouvait malgré cela malfaisant, que serait-ce d'un homme peut-être cruel et avide ? Mais le discours du ténébreux chargé de mission lui avait donné une idée. Il s'installa dans une grande ville, reprit ses cornues. Il rechercha l'antidote. Il voulait redevenir un homme comme les autres. Un matin il offrit à son fidèle Mic un peu de liqueur verte dans une cuillère à café. Mic la dégusta puis s'en fut mordre la queue du chat de l'instituteur. C'était une innocente revanche qu'il prenait volontiers sur les ennemis de sa race depuis que ces derniers ne pouvaient plus rien contre lui. Le chat de l'instituteur, un matou roux, se retourna, lui cassa les reins et le dévora.

L'homme fort, qui avait suivi la scène, versa une larme de regret sur son compagnon, et une larme de joie sur lui-même. La mort de Mic prouvait l'efficacité de l'antidote. Il allait enfin redevenir un homme comme les autres, rentrer dans le rang, faire simplement sa tâche d'ouvrier, retrouver des limites.

Il but une bonne dose puis attendit, plein d'émoi. Il sentit d'abord retomber sur ses épaules le poids de ses vêtements. Quand il voulut marcher, ses chaussures lui parurent peser des tonnes. L'effort qu'il dut faire pour déplacer sa chaise lui sembla énorme. Il lui fallut plusieurs heures pour se réadapter. Enfin, il se risqua au dehors. Il arrêta la première personne rencontrée. Tout le monde le connaissait, tant son visage avait été reproduit dans les journaux, sur les écrans, à la radio. Il dit à l'homme qu'il avait arrêté :

— « Je ne suis plus fort. »

L'homme haussa les épaules et s'en fut. Il n'aimait pas la plaisanterie. Georges Lassoupadie le rattrapa et reprit :

« Je vous supplie de me croire. C'est la vérité. Je ne suis plus fort ! »

Quelques passants s'étaient arrêtés. On était toujours curieux de voir vivre l'homme fort. C'était un spectacle à surprise. Georges Lassoupadie cria :

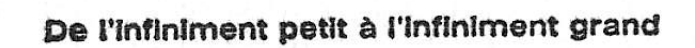
« Je ne suis plus fort. C'est fini, fini !... Plus fort... »

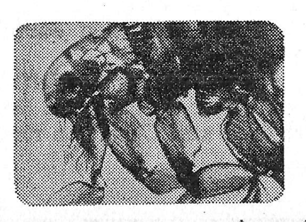
La foule se mit à rire. Georges Lassoupadie dit : « Regardez ! » et frappa du poing dans un mur. Sa chair s'ouvrit sur les phalanges. Le sang coula. Un long soupir de surprise monta des poitrines. Les tramways s'étaient arrêtés, les autos bloquées klaxonnaient. Dix mille personnes se répétaient : « Il n'est plus fort ! Il n'est plus fort ! »

— « Mon salaud ! On va bien voir ! » dit un homme. Il s'approcha de celui qui n'était plus fort et le gifla. Georges Lassoupadie tomba. Une femme, en criant de joie, lui planta son parapluie dans les côtes. Une autre lui donna du talon sur la bouche. Chacun voulut avoir un petit souvenir. On s'arracha ses vêtements, sa chair et ses os.

Aussitôt que sa mort fut connue, les armées jaillirent du sol, les usines camouflées crachèrent librement leurs fumées vers le ciel, les arsenaux secrets déversèrent leurs armes. La guerre, en vingt endroits, reprit le même jour.

D'un commun accord, ennemis et alliés décidèrent d'effacer des livres d'histoire le nom de l'homme fort, et d'aider les peuples à perdre son souvenir. La paix universelle avait duré deux ans. C'était un rêve.





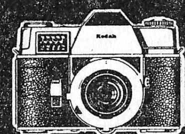
avec un *Retina* **Kodak**

Les appareils RETINA, fabriqués en Allemagne par KODAK-Stuttgart, vous offrent tous les derniers perfectionnements de la technique photographique allemande dans le domaine de l'automatisme débrayable et de la visée reflex mono-objectif.



Retina automatic III

Appareil entièrement automatique avec choix des vitesses d'obturation et possibilité de débrayage de l'automatisme. Objectif Retina Xenar 45 mm f. 2,8 traité. Obturateur Compur de 1/30 à 1/500 de sec. et pose B. Prise de synchronisation pour lampes-flash. Blocage automatique du déclencheur en cas de luminosité insuffisante ou excessive (avec apparition du signal STOP dans le viseur). Télémètre couplé.



Retina Reflex III

Objectif soit Retina Xenar ou Ysarex 50 mm. f. 2,8 traité, soit Retina Xenon ou Heligon 50 mm. f. 1,9 traité interchangeable avec des objectifs de 28 à 200 mm. Viseur Reflex à prisme pentagonal. Présélecteur de diaphragmes. 10 vitesses de 1 sec. à 1/500 de sec. et pose B. Cellule photo-électrique couplée, avec contrôle de l'exposition à l'intérieur du viseur.

Et n'oubliez pas que les très nombreux Accessoires du Système Retina décupleront les possibilités d'utilisation de votre Appareil Retina.

PUBLICITÉ KODAK-GOUTRATEL

à propos de "Planète"

Réalisme fantastique ou fantastique idéalisme ?

par Gil Sartène

« Planète » *existe depuis dix mois et cinq numéros. Le temps est peut-être venu de faire le point sur cette revue et sur le courant de pensée où elle s'inscrit. C'est ce à quoi s'emploie cet article.*

Il y a quelque chose de très sympathique dans une certaine tendance qu'éprouve l'esprit à rechercher l'inconnu derrière le connu, à préférer l'exception plutôt que la règle, à privilégier l'extraordinaire sous toutes ses formes. C'est pour leur avoir reconnu cette tendance que nous avons aimé ces aventuriers de l'édition que sont Pauvert (pour la littérature) et Maspéro (pour la politique). La même raison nous a incités à devenir lecteurs assidus des revues « *La Tour Saint-Jacques* » et « *Bizarre* », à nous abonner à « *Fiction* » et aujourd'hui à « *Planète* ».

Toutes ces tentatives ont pour commun dénominateur l'insatisfaction. Cet excellent sentiment part de la très légitime aspiration à préserver quelque chose de merveilleux de l'enfance dans un monde en voie d'assoupissement. Il faut être naïf pour l'éprouver, assez pour montrer la chevaleresque volonté de rétablir dans leurs droits des faits et opinions injustement opprimés par les Sancho Pança de tous bords et de toutes les époques.

Enfin — et c'est l'argument que nous réservons aux timorés contempteurs qui règnent sur la plupart des branches du savoir officiel — cette tendance constitue un appréciable facteur de progrès.

L'exception et la règle

De la règle, en effet, naît l'habitude — dans le temps même où ses bienfaisantes applications techniques nous installent dans un confort somnifère. C'est de l'exception que la Science tire les éléments d'un nouveau bond en avant — pour peu que l'exception soit au préalable reconnue comme telle, admise comme un fait et méritant à cet égard étude et mesure.

Cette démarche apparaît clairement dans la naissance de l'hydrostatique à partir de l'expérience des fontainiers de Florence (1643). La règle, dans ce cas, était que « la nature a hor-

reur du vide », l'exception constatée, que cette horreur cessait brusquement à partir de 10,33 m. De même, l'indocile pinceau lumineux de Michelson et Morley remit toute la mécanique newtonienne en question et entraîna Einstein dans les travaux que l'on sait.

Il n'y a là rien que de très profondément rationaliste. La négation fondée des idées reçues est même l'un des instruments fondamentaux de la recherche scientifique. C'est pourquoi nous ne pouvons qu'applaudir ceux qui consacrent leur patience à ces faits que Bachelard nommait « polémiques ».

Un système anti-système

Mais la volonté de les collectionner systématiquement a quelque chose d'énervant pour les rationalistes eux-mêmes, en ce — justement — qu'elle est systématique. Aux doctrines en place, elle n'en oppose en définitive qu'une autre moins cohérente, bâtie sur une manie de l'aberrant, une obsession de l'anormal (quand elle ne s'appuie pas sur la superstition pure et simple). C'est là un des principaux reproches amicaux que l'on avait fait, déjà, au « *Matin des magiciens* ».

L'objection est de poids et mériterait que l'on s'y attarde davantage — si elle était présentée de bonne foi. Dans la réalité, elle n'est l'apanage que de ceux précisément qui se sentent menacés dans leurs pouvoirs et privilèges par toutes tentatives sortant des sentiers battus.

Qu'importe, en effet, que quelques-uns, que beaucoup — voire la majorité — des faits isolés s'avère à l'usage ne reposer que sur affabulation et interprétations tendancieuses ou (pour le moins) sommaires. Quelques faits marginaux, qui battent en brèche les canons orthodoxes des docteurs, mais résistent à tous les filtres et honnêtes décantations, suffisent à faire progresser la Science autant que la routine.

Vers la division du travail intellectuel

Nous n'avons pas l'intention de faire une fois de plus le procès des automatismes traditionnels, plus critiqués et méprisés qu'ils ne le méritent : la routine est précieuse et constructive dans toute quête ou enquête ; la recherche — qu'elle soit policière, scientifique, littéraire ou artistique — a beaucoup à apprendre de la patiente prospection des possibles exploités avec méthode. Mais que l'on ne s'en tienne pas là !

L'armée humaine est suffisamment nombreuse pour se répartir les fronts sur lesquels la nature lui résiste. A chacun sa fonction. Que ceux « qui sans cesse sur le métier remettent leur ouvrage », le polissent donc sans cesse pour mieux le repolir ; et qu'on laisse avec indulgence les francs-tireurs aux avant-gardes, que l'on laisse sans crainte les éclaireurs éclairer l'ouvrage de demain.

Tout au plus peut-on réclamer de chacun un plus grand respect pour l'ouvrage de l'autre.

L'efficacité du pamphlet

L'irritation, donc, l'exaspération, même, que suscite toute entreprise des hors-la-loi de la raison nous paraît à ce titre non seulement tolérable, mais quelquefois heureuse. Elle contribue à sortir les corps constitués de leur auguste léthargie.

Que la chasse aux faits volontairement ignorés, abandonnés, laissés pour compte, bascule dans le pamphlet, son efficacité n'en est que d'autant augmentée : lorsqu'un professeur de Sorbonne nous assomme d'un savant volume de huit cents pages sur Rimbaud où il nous expose les opinions du Petit Larousse et passe à

côté du sujet à grand renfort de citations et brillantes analyses, il nous ennuie... pour ne pas dire plus !

Si c'est au contraire un universitaire de province qui s'en prend vertement aux doctes homologueurs de la bêtise, s'interroge avec un saine candeur pour savoir : « *Les sages qui nous abrutissent de leur inaltérable suffisance ont-ils pris simplement la peine — comme le moins érudit des disciples — de lire les œuvres sur lesquelles ils dissertent tout à loisir ?* » le résultat ne se fait pas attendre. Il emporte l'acquiescement de notre cœur en même temps que l'adhésion de notre esprit.

Le sérieux du canular

Que la chasse aux faits « damnés » drainés dans quelque « supermer des Sargasses » de l'information sombre parfois dans le canular n'a rien pour nous inquiéter. L'ironique exposé d'un Charles Fort incite d'autant plus au sérieux que lui-même prend ses distances d'avec les faits et théories qu'il rapporte. Il va au-devant de notre critique sans la redouter et cela même nous le rend plus convaincant, puisque plus estimable.

Les victimes désignées aux traits du pamphlétaire seront aussi les dupes indignées du canular. Ce seront les pleutres de tous horizons — fermés aux idées nouvelles — que Jean-François Revel a joliment baptisés dans un ouvrage récent du qualificatif très général de « dévots » (1).

Et ce n'est pas tout à fait par hasard que l'auteur du « *Pourquoi des Philosophes* » s'en prend aux « Grands » et aux « petits Grands » de ce monde peu après la parution de « *A-t-on bien lu Rimbaud ?* » Les derniers surréalistes ne sont pas morts que déjà renaissent les pamphlétaires ; et leurs plumes alertes et vigoureuses n'ont rien à envier à celle d'un Courier.

« Stalinisme » ou « double-pensée »

Les dévots dont parle Revel peuvent se préparer à de nouveaux et redoutables assauts. Ils sont tous gens de sens rassis, bien installés dans leurs systèmes clos et allergiques à l'originalité non dirigée. Leur cabale regroupe tout aussi bien les mages des innombrables « chapelles » intellectuelles, que les princes qui détiennent les moyens de diffusion qui les mettent à même de régenter nos pensées. Ce sont les hordes des « jusqu'au-boutistes » des dogmes malgré tout, qui ont emprunté quelque jour une ou deux idées et y tiennent et les gardent depuis avec un soin jaloux.

Ce sont tous ceux qui refusent d'admettre ou de simplement considérer un fait pour peu que ses conséquences risquent de remettre en cause les doctrines qui assurent leur quiétude morale et leurs revenus matériels. En parlant de cette faune, Georges Orwell dans son « *1984* » crut bon d'invoquer une « double-pensée » ; Sartre a forgé à leur usage le très métaphysique concept de « mauvaise foi ». Et ceux qui ont été staliniens (au temps où — paradoxalement — il était plus difficile de l'être qu'aujourd'hui) sont habitués aux mécanismes retors de leur pensée.

Nous les identifions du premier coup d'œil, ces Machiavel et Lénine au petit pied, qu'ils soient disciples de Loyola ou tenants d'un culte enfantin de l'homme providentiel.

Réactionnaire = progressiste

Mais, nous dira-t-on, que viennent faire là ces dévots ? Nous avons trouvé une ressemblance entre leur dénonciation et la démarche qui anime

---

(1) « La cabale des dévots » par Jean-François Revel.

les auteurs de « *Planète* ». Ici comme là, nous trouvons la volonté de remettre en cause, de « repenser » les idées reçues. En cette matière — comme l'a excellemment démontré Caillois — être progressiste fait bien souvent prendre figure de réactionnaire.

Nous avons voulu y voir de plus près, par une relecture attentive du « *Matin des magiciens* » d'abord, de « *Planète* » ensuite. Et c'est là qu'il nous est apparu que l'analyse de Revel, dans sa volonté d'être globale, manquait de finesse. Il nous a semblé qu'il traçait mal la ligne de partage entre les « faux dévots » placés dans son champ de mire — et les autres...

Fidèles à l'esprit de Bergier et Pauwels, nous avons voulu nous intéresser moins à la règle qu'aux exceptions. Ces exceptions — si l'on fait abstraction des pitreries d'un Jean Cau et des élégantes pantalonnades de Bernard Franck — se ramènent à l'équipe de « *Planète* ». En effet, dans sa veine d'agression du conformisme, Revel n'en a oublié qu'un : l'anticonformisme.

Conformisme des anticonformistes

Que l'anticonformiste n'est qu'une forme privilégiée du conformisme, qu'il obéit aux mêmes rigoureuses et inéluctables lois, qu'il passe le plus souvent à côté du sujet qu'il se donne, ce n'est plus à démontrer. A ceux qui doutent encore, rappelons comment ce sacro-saint principe a conduit un talentueux farceur de l'excentricité des mœurs à « la Coupole », de « l'épate-bourgeois » au pyjama vert à brandebourgs et à la petite épée des académiciens.

Il y a plusieurs méthodes possibles pour ceux qui, par tempérament ou ferme résolution, s'éloignent des lignes régulières de l'esprit pour explorer plus au large. La première consiste à s'arrêter sur tous les faits interdits, « maudits » (ou prétendus tels) et à ajuster sur eux l'oculaire. C'est la rigoureuse et scientifique inquisition d'un Robert Amadou, c'est celle également d'un chercheur aussi consciencieux que Bernard Heuvelmans.

La seconde manière consiste à prendre d'avec les faits le recul nécessaire pour les placer sur la sellette, les éclairer d'une manière sardonique pour faire apparaître leurs caractéristiques ignorées. Dans cette démarche caustique et très voisine de celle du pamphlétaire, beaucoup auront reconnu la tournure d'esprit « très particulière » de Jacques Bergier. Je n'en connais personnellement pas de meilleure illustration qu'un conte bref paru naguère dans « *Ailleurs* » et que l'on regrette de n'avais jamais trouvé dans ces colonnes. Il s'agit d'un texte dans lequel Bergier critique la prétendue existence de la girafe avec les termes mêmes dont a été contestée la licorne et... la prétendue archéologie de Boucher de Perthes !

De l'analyse à la synthèse

Il est facile de faire remarquer que l'une comme l'autre de ces attitudes reste peu constructive. Et il est vrai que l'analyse ne saurait se passer de la synthèse, que la documentation rassemblée doit servir au gros œuvre.

A ce moment, trois voies s'ouvrent devant le chercheur. La plus facile consiste, pour n: pas livrer son matériau brut, à l'assortir de considérations loufoques en une cosmologie qui tient elle-même de la critique poussée au farfelu. La plus difficile consiste à interroger les faits sans relâche, à les soumettre à une seconde critique — non partisane, non dévote, celle-là ; il faut ensuite construire des hypothèses, les confronter sans cesse avec les faits à expliquer, les criti-

quer et les détruire jusqu'à en rebâtir de plus complètes, sans jamais oublier tous les faits non polémiques qui sont statistiquement majoritaires.

La troisième voie revient à utiliser le forceps. Trop modeste pour forger une théorie fumeuse et la défendre jusqu'au bout, le chercheur préférera choisir la sienne selon le même critère qui lui a précédemment servi à sélectionner les faits : il faut qu'elle soit aussi complète et cohérente que possible (les conceptions du monde se comptent sur les doigts de la main) et qu'elle soit injustement brimée par les Ecoles et les Eglises.

Un pari incompréhensible

Malheureusement, c'est dans cette voie que semble s'être engagé « *Planète* ». C'est ainsi que, non contents de nous accabler de génies méconnus (mais rarement inconnus), de chefs-d'œuvres ignorés, de civilisations englouties et de secrets oubliés, on nous force à ramener tout à la « littérature différente » (de quoi ? et pourquoi ?), au « réalisme fantastique » (le mot est joli, mais couvre bien des contradictions) et à Teilhard de Chardin, que nous avons défendu par ailleurs, mais dont nous comprenons mal pourquoi il est approprié et brandi à tout propos et souvent mal à propos.

Le résultat de ce pari incompréhensible ne se fait pas attendre : les auteurs versent aussitôt dans l'idéalisme le plus délirant. Que la science moderne nous apporte la preuve que la transmutation est possible dans des conditions encore ignorées, ce qui était depuis longtemps prévisible, et l'on crie à la « pierre philosophale ». Au lieu de démontrer que les alchimistes n'avaient raison que sur un but qui est un archétype de toute société désireuse de modifier son environnement et s'étaient trompés du tout au tout sur les moyens, au lieu de démontrer que leur démarche spiritualiste les écartait chaque jour davantage de la véritable connaissance, on crie à la géniale prémonition. D'un rapprochement tout juste du niveau intellectuel de la physique amusante et destiné à rendre pensive l'atmosphère des salons, on fait une grande confirmation d'on ne sait quel « nous vous l'avions bien dit ».

Et il n'y a pas qu'en cela que les auteurs de « *Planète* » nous paraissent faire fausse route. Les allusions réitérées (et signalées par ailleurs) au fascisme contribuent à enrober ce singulier mélange de technocratie et de spiritualisme d'une aura envoûtante mais dangereuse de sang et de mort.

Public éclairé ou... superstitieux ?

Aussi les cris de triomphe poussés par les directeurs devant un succès inespéré nous laissent-ils rêveurs. Le but atteint est-il bien celui que les directeurs recherchent ? Pas besoin de se leurrer, il n'est que de consulter les tirages des différents périodiques : « *Horoscope* » et autres « *Zodiaques* » viennent très loin avant les publications sérieuses. Bien sûr, les intellectuels qui constituent le gros du public de Bergier et Pauwels font souvent profession de mépriser les superstitions populaires ; mais n'est-ce pas, le plus souvent, pour se précipiter dans ces superstitions plus subtiles et d'une autre engergure que sont les systèmes ?

S'il nous faut résumer l'impression laissée par cinq numéros réussis d'une excellente revue, nous dirons comme beaucoup d'autres que les plats étaient bons. Oui, les plats étaient bons et nous pouvons en féliciter des chefs qui savent à merveille choisir leurs ingrédients. Mais pourquoi veulent-ils à toutes forces nous les servir avec la même sauce, pourquoi asperger du même « ketchup »

une cuisine qui se suffit à elle-même en attendant ceux qui découvriront les sources de son unité ?

Bien sûr, les prospections de « *Planète* » ont un arrière-goût commun — de ces arrière-goûts que les civilisations donnent à leurs cultures. Mais l'unité n'en est pas trouvée pour autant. On peut les accommoder à la sauce païenne ou religieuse, économique ou politique aussi bien qu'artistique ou financière. Alors, que l'on laisse Teilhard de Chardin à sa défense qui se fait d'elle-même et chaque jour, qu'on lui consacre peut-être un article de temps à autre, mais que l'on n'en fasse pas — à force de jongleries — un dénominateur commun.



« *Planète* » s'inscrit-elle donc dans la « conspiration des faux dévots » ? Certainement pas. Ses collaborateurs sont loin d'être des Tartuffes et leurs intentions nous semblent pures. Mais pour être des « anti-faux dévots » ils n'en sont pas moins dévots eux-mêmes. Nous voudrions les voir assumer avec courage leur rôle d'artisans méthodiques de la remise en question. Que « *Planète* » devienne une serre chaude où germent les théories.

Mais surtout, que là au moins, l'on nous épargne le conformisme. Que les faits parlent chacun à leur façon et que chacun à sa manière tente de les interpréter. L'unité jaillira de ce lent travail de confrontation, de ce bouillonnement d'idées et aussi — pourquoi l'oublier ? — de la très réelle métamorphose de notre société.

Plutôt l'anarchie qu'un ordre d'apparences.

L'œuvre exemplaire d'A. E. van Vogt (2)

par Jacques Goimard

(Voir le début de cet article dans notre précédent numéro.)

Le champ de bataille.

Un roman policier, « *Le monde des non-A* » ? Oui, mais il faut s'entendre. Le roman policier selon Damon Knight obéit à deux règles strictes : « *Tous les indices qui seront utilisés à résoudre un problème doivent être donnés au lecteur à l'avance ; et tous les personnages, aussi fantastiques que leurs actes puissent apparaître, doivent avoir des motifs plausibles pour agir ainsi.* »

Loin de nous l'idée de nous inscrire en faux contre ces affirmations. Les préceptes, en gros, sont les bons ; et il ne viendrait à l'idée de personne, sinon pour le défi et la singularité, d'en suivre d'autres pour écrire un policier. Pourtant il faut distinguer. Dans certains classiques du genre, ces règles sont suivies sans la moindre arrière-pensée : il s'agit d'inquiéter le lecteur pour mieux le rassurer ensuite, et de lui montrer qu'au bout du compte la logique régit l'univers, en dépit des apparences parfois contraires. C'est la manière, par exemple, d'Agatha Christie.

Dans le thriller moderne, au contraire, les contradictions, le danger, le mystère, ne sont pas de simples apparences. La nuit qui nous entoure n'est pas l'effet d'une circonstance fortuite, et c'est la conclusion qui, loin de compléter cette fois la catharsis, est désamorcée à son tour : elle met le point final à une attente, mais ne délivre pas le lecteur de l'angoisse. A sa manière, Chandler rejoint Heidegger.

Faut-il le dire ? Damon Knight nous paraît avoir jugé van Vogt à l'aune d'Agatha Christie, alors que « *Le monde des non-A* », si on le regarde comme un policier, se range de toute évidence dans la catégorie des thrillers. Et n'oublions pas, à travers toutes ces comparaisons, la réalité la plus littérale, c'est-à-dire l'appartenance de ce roman à un tout autre genre, la S.F. : qui croit encore que cette littérature d'anticipation est née le jour où l'homme a pris confiance dans la science et dans l'avenir ? En réalité, le sentiment contraire d'insécurité n'a pas été moins déterminant, et les sorcières de la peur se sont penchées aussi nombreuses, pour le moins, que les fées de l'espoir, sur le berceau du nouveau-né. Tous les jours le lecteur de S.F. se heurte à cette omniprésence de l'inquiétude ; et la précellence du « *Monde des non-A* » vient peut-être justement de ce que ce livre a su, presque seul, apporter une réponse.

C'est dire en tout cas qu'il pose le problème, et que c'est une singulière injustice d'y mépriser la confusion comme un simple défaut de forme, sans voir ce qu'elle a de sym-

bolique. Un résumé du « *Monde des non-A* » dans l'ordre chronologique, tel que le fait Damon Knight, est un véritable sabotage, qui détruit l'idée sous prétexte de reconstruire la narration. Pour y voir clair, il n'y a qu'un seul moyen : renoncer une fois pour toutes à juger l'auteur sur un critère toujours subjectif de vraisemblance, et chercher ce qu'il a réellement voulu dire.

En fait, il y a plusieurs manières de raconter *Le monde des non-A* » suivant le point de vue où l'on se place. Rien ne serait plus faux que d'y voir un simple roman philosophique, défense et illustration des théories de Korzybski. Avant tout, c'est un roman de van Vogt et l'auteur se retrouve dans cette œuvre, plus peut-être qu'en aucune autre. Ne craignons pas de multiplier les points de vue : c'est à force de coups de lampe que nous pourrons localiser, à l'intersection des faisceaux, le portrait le plus complet peut-être que van Vogt nous ait donné de lui-même.

1 — L'HOMME DANS L'UNIVERS.

On aurait du mal à concevoir une ouverture plus rassurante que celle du « *Monde des non-A* » : « *Le jour était lumineux et clair, et l'étendue du champ de vision prodigieuse* » (p. 9). Mais tout de suite, ou presque, intervient la rectification : « *C'était là l'horizon visible.* »

En fait ces riantes apparences laissent bientôt place à une réalité inégalablement nocturne, dont la peinture, dans la première partie du roman (ch. I à V), laisse loin derrière elle le thriller le plus sinistre. C'est un véritable voyage à travers l'horreur, dont la première étape, au moins sur le plan logique, est la découverte par le héros de l'épais mystère qui l'entoure en dépit du jour lumineux et clair :

« *La jeune fille parlait :*

» — *Vous n'avez vraiment pas la moindre idée de ce que tout cela signifie ? Vous n'avez ni but ni plan pour vous en sortir ? Vous vous contentez de vous mouvoir dans une obscurité totale ?*

» — *C'est ça.*

» *Et il attendit.* » (p. 39).

Cette obscurité pesante, qui réduit Gilbert Gosseyn, pendant une grande partie du roman, à l'inaction et à l'immobilité (condition paradoxale pour le héros d'un ouvrage d'aventures !), donne le ton de l'histoire, ou, comme dirait van Vogt, son « feeling ». Ce qui prouve que l'auteur a profondément ressenti cette ambiance, c'est qu'il a accumulé, à travers tout son livre, des notations convergentes. Gilbert Gosseyn, isolé dans une racine d'arbre vénusien, remarque : « *Dans cette noirceur totale, la substance, humaine ou non, n'était plus qu'un mot presque dénué de sens* » (p. 190). Et lorsqu'il assiste à un engagement, sans s'en apercevoir, à travers un appareil de vision nocturne : « *C'est la maladresse des combats, cette maladresse tâtonnante, qui éclaira soudain Gosseyn :*

» — *Bon Dieu, dit-il, est-ce que tout ça se passe dans le noir ?* » (p. 206). La manière de van Vogt, qui est insistante et absolutiste, a pour effet de rendre le mystère si impénétrable qu'on se prend à désespérer de le voir jamais dissipé, non que l'auteur, comme le croit Damon Knight, n'ait pas d'explications à nous donner, mais parce qu'il est dans sa nature de les refuser, comme le meurtre est dans celle du scorpion d'Orson Welles. C'en est au point que lorsque Gilbert Gosseyn, capturé par ses ennemis, est sur le point d'être exécuté, Thorson refuse de lui dire pourquoi : acte de mémorable sadisme, et surtout refus d'une cheville classique, mettant l'auteur en péril de voir son intrigue s'arrêter faute d'information. Qu'on me dise si une telle méthode a nom facilité, et non pas plutôt intransigeance ?

Premier corollaire du mystère : la

solitude. Les autres ne seront d'aucun secours à Gilbert Gosseyn, car une barrière invisible se dresse entre eux et lui : « *Au bout d'un moment, Gosseyn commença à distinguer sa silhouette d'ombre dans une vague lumière qui émanait d'un réverbère très éloigné. Elle était à près de deux mètres de lui, et pendant les quelques minutes qu'il l'observa, elle ne fit aucun mouvement. En étudiant cette forme noire, Gosseyn, de plus en plus, prenait conscience de l'inconnue qu'elle représentait. Elle était au moins aussi mystérieuse que lui-même* » (p. 21). Cette sorte d'en-soi immobile, Gosseyn s'y heurte encore quand il cherche à communiquer, ou qu'il a besoin d'aide : « *Gosseyn lui fit un signe de tête et un sourire. L'homme le regarda, étonné, et ne lui rendit ni l'un ni l'autre* » (p. 11. Mais c'est au chapitre V, un des plus atroces du livre, que la transcendance de l'autre est mise en scène avec le plus de vigueur : « *Je suis pratiquement mort, pensa-t-il dans les affres de l'angoisse. Je vais mourir. Je vais mourir. Et, l'instant de formuler une pensée, il se rendit compte que ses nerfs le lâchaient.*

» *Une lumière jaillit du plafond ; on ouvrait un judas métallique. Une voix dit :*

» *— Oui, dites à Mr. Thorson qu'il va très bien* » (p. 54).

Un peu plus loin :

« *Des armes ouvrirent le feu sur lui. Gosseyn poussa un hurlement sauvage à l'adresse de la machine :*

» *— Sauve-moi, sauve-moi !*

» *Isolée, indifférente, la Machine l'écrasait de sa masse. S'il était vrai, comme le disait la légende, qu'elle pût se défendre et défendre son domaine, elle ne trouvait pas là, apparemment, une raison d'agir.*

» *Pas un tube ne cligna pour montrer qu'elle avait conscience qu'un crime se commettait en sa présence* » (p. 59).

Gosseyn est donc seul sur la Terre, et ne peut compter que sur lui-même : c'est dire à quel point il est vulnérable. En fait il se meut, d'un bout du livre à l'autre, au milieu d'une sensation de malaise, provoquée par l'appréhension d'un danger imminent. Dès le début la terreur fait son entrée à pas feutrés : « *Les bandes et les meutes, les meurtriers et les voleurs qui* allaient apparaître *attendaient qu'il fît plus sombre* » (p. 17 ; c'est moi qui souligne). Ensuite elle ne nous quitte plus, et tout le roman est bourré de notations comme celle-ci : « *Le ciel était vide, avec son atmosphère brumeuse ; la seconde d'après, une machine chargée d'ennemis pouvait s'abattre sur la terrasse même* » (p. 68). Dans ces conditions, la vie de Gosseyn se ramène à un perpétuel qui-vive, comme celle des fauves dans la forêt, et l'esprit offensif qu'il manifeste à maintes reprises n'est, par certains côtés, qu'une forme de fatalisme : « *On n'y pouvait rien. Un homme en terrain ennemi était à son désavantage, et en danger permanent. Même en sachant avec certitude qu'il y aurait des pièges, il ne pouvait qu'avancer comme il l'avait fait* » (p. 202). Ce surhomme est donc réduit à la condition — et aux sentiments — d'une chèvre offerte en appât aux bêtes par les chasseurs : « *Nulle part dans tout cela je ne vois qu'aucune précaution ait été prise pour assurer ma sécurité. C'est exact, n'est-ce pas ?*

» *— Aucune précaution n'a été prise, admit le roboplane. Vous êtes livré à vous-même à l'instant où vous touchez terre.*

» *Obéissant à regret, Gosseyn descendit ; un moment après, il était seul dans l'obscurité immense d'une planète inconnue* » (p. 84).

Puisque le héros s'attend à tout moment au pire, et le lecteur avec lui, il ne peut y avoir ici de suspense normal : la catastrophe ne fait pas question, seule sa date et ses circonstances exactes sont imprévisibles.

C'est là, au moins en partie, la cause de la structure si particulière du « *Monde des non-A* », construit comme une sorte de labyrinthe temporel où le héros erre d'un couloir à l'autre, se heurtant toujours aux mêmes têtes connues, mais dans des circonstances imperceptiblement transformées ou décalées. Il se laisse donc entraîner à calculer, à faire des projets d'avenir au moins à très court terme : c'est alors que le piège se referme en un clin d'œil, comme un monstre indifférent qui digère l'homme et sa liberté : « *L'atterrissage fut un désappointement pour Gosseyn. Des brumes et des nuées masquaient les continents.* [...]

» *Gosseyn fut escamoté, dans le crépuscule brumeux* » (p. 99).

Le propre du piège est d'anéantir sa victime, ou du moins de la réduire à la plus grande abjection possible ; à cet égard le piège le plus significatif est peut-être celui de la page 196, où Gosseyn, aventuré sur une énorme branche d'arbre, voit celle-ci s'ouvrir sous lui, tombe dans une oubliette qui s'ouvre à son tour et le renvoie encore plus bas. Cette chute en ricochet vers l'abîme évoque « *La fin de Satan* », encore qu'elle soit assortie d'un commentaire peu hugolien : « *Le fait qu'il existât de tels pièges était déprimant.* » Voilà une phrase qui doit faire rire Damon Knight, s'il est, comme je le crois, insensible à l'angoisse toute-puissante qui s'en dégage.

La dernière étape du chemin de croix de Gilbert Gosseyn, c'est celle qu'il parcourt quand il a été privé de sa liberté : ses phases inéluctables sont la contrainte, la violence et la mort. L'univers alors change de couleur : il n'est plus menaçant mais décidément malfaisant, et ne suscite plus la peur mais la révolte : « *J'ai l'impression, dit-il, et sa voix sonnait rauque à ses propres oreilles, d'être un gosse dans une maison de fous. Vous attendez quelque chose de moi. Pour l'amour du ciel, dites-moi quoi, et je ferai de mon mieux* » (p. 46). Mais ce n'est pas si simple : Gosseyn représente un mystère aussi grand aux yeux de ses adversaires qu'aux siens propres ; ils ne donnent donc pas de réponse, comme dans Kafka — mais c'est du Kafka motivé : voudraient-ils répondre qu'ils ne le pourraient pas.

Gosseyn toutefois n'est pas uniformément une victime, et le monde extérieur ne se confond pas indistinctement en un seul et même bourreau. Les rôles sont interchangeables, et Gosseyn lui-même, le moment venu d'agir, ne fera pas bande à part contre l'univers entier et assumera sans discussion le rôle destructeur à lui imparti : car la contrainte, la violence et la mort sont dans la nature des choses, et il ne servirait à rien de se retirer dans une fragile tour d'ivoire. Il met même dans son coup de main un acharnement suspect, soit qu'il goûte sans le dire au plaisir de la vengeance, soit qu'il assouvisse d'un seul coup un désir longtemps contenu d'en finir avec le problème : « *En dix secondes, il avait ravagé l'immeuble et le square. Les couloirs ruisselaient du feu meurtrier qu'il déversait tout du long. Les murs engouffraient des hommes hurlants. Des tanks en fusion brûlaient avec rage.*

« *Personne* », *sa pensée elle-même était de feu,* « *pas un seul homme de cette garde ne doit échapper.* »

» *Pas un n'échappa. Il était entré un régiment d'hommes et de machines. Il n'en resta que des corps noircis en pièces et du métal torturé* » (p. 244).

Les rapports de l'homme et du monde sont donc interchangeables ; il est lui-même cet abîme dans lequel il tombe. C'est dire qu'en fait Gosseyn n'est pas victime d'une machination particulière, mais partie intégrante de la nature des choses. Encore lui faut-il en prendre conscience.

Après sa première mort, qui clôt, dès la page 59, l'exploration initiale de cet abîme, Gosseyn va chercher à comprendre.

⁂

Après sa mort, Gosseyn se retrouve sur Vénus, incarné dans un deuxième corps. Ici nous avons le choix entre deux symboles : ou bien c'est un voyage chamanique dans l'au-delà, ou bien c'est une transmigration des âmes à la manière de la métempsycose. On peut en conclure, au déplaisir certain d'une bonne partie des amateur de S.F., que van Vogt est un esprit religieux qui cache bien son jeu. Mais qu'est-ce qu'une pensée religieuse, sinon une pensée éthique recevant une expression esthétique et parlant, comme van Vogt, par métaphores et symboles, à ceci près qu'elle accorde à ses symboles une existence effective qui n'est assurément pas dans la pensée de notre auteur ? Disons donc, si l'on veut, que la pensée religieuse n'est que l'expression imparfaite d'une recherche qui est aussi celle de van Vogt, et passons outre.

En fait, les deux interprétations mentionnées plus haut sont vraies tour à tour. C'est au cours de son deuxième voyage que Gosseyn trouvera en Vénus une sorte d'au-delà, ou plutôt un séjour des parfaits, réservé aux purs non-A : transcendantalisme peut-être, mais strictement humain. Gardons pour plus tard ce problème : il ne s'agit pour le moment que de décrire l'univers. Or le premier séjour de Gosseyn sur Vénus (chapitres VI à XI) représente un pas de plus dans son appréhension du monde. Il y naît en effet à une nouvelle vie, et y connaît successivement une sorte d'enfance, dans un paradis maternel où il dispose d'un chemin pour le guider ; puis c'est l'entrée dans la vie, au sein d'une ombre impénétrable où il a les plus grandes difficultés à s'orienter : « *L'herbe était douce sous ses pas et il y avait encore une espèce de sentier, comme si d'autres, moins sérieusement frappés que lui, avaient parcouru ce chemin d'un pas léger et aérien, laissant l'empreinte de foulées humaines à travers les crépuscules tièdes et parfumés.*

» *L'odeur était là, douce, délicieuse. Le parfum des plantes était une senteur lourde, mêlée du frais souvenir de la pluie de l'après-midi. Gosseyn* r e s s e n t a i t *l'impression exhilarante d'une aventure commencée au paradis. Un moment, près de lui, il y eut un murmure glissant du fleuve. Mais ce bruit s'évanouit lorsqu'il entra dans l'ombre des arbres titanesques.*

» *L'ombre. On croyait pénétrer dans une cave après le grand jour, comme un couloir sinueux, mouvant, tournant, s'ouvrant ici sur de grandes antichambres, se rétrécissant là en un enchevêtrement infranchissable de buissons envahissants, mais toujours avec un toit pour masquer le ciel. Il se rendit compte qu'il serait malaisé de conserver son sens de l'orientation parmi les arbres. Mais il possédait une boussole qui devait lui permettre de maintenir sa direction générale. Il ne pouvait espérer plus* » (p. 78).

Ce premier séjour sur Vénus inspire à van Vogt une accumulation de symboles plus ou moins psychanalytique. Un peu plus tard, dans un tunnel, Gosseyn se laisse envahir par son subconscient (« *La monotonie de ce qui l'entourait endormait ses pensées* ») et plonge dans l'inframonde où se trouve le secret des individus : « *Il n'avait pas pensé jusqu'ici au développement des racines qui supportaient les arbres géants. Mais ici, dans le labyrinthe continu, il apparaissait évident que les racines étaient à la fois énormes et enchevêtrées si étroitement qu'il était impossible de se rendre compte, de l'intérieur du tunnel, où elles se rac-*

cordaient. Il chercha des marques au tunnel suivant. Il n'y avait rien de visible ; le bois, coloré, ici, du jaune citron des racines, s'arrondissait, massif, jusqu'au plafond. Aussi loin que ses doigts purent le palper, ils rencontrèrent la surface d'une dureté métallique. Il n'y avait ni interrupteurs, ni trappes dérobées, aucune indication quelle qu'elle soit » (p. 93).

⁂

L'exploration de l'univers individuel, en fin de compte, se solde par un échec aussi complet que celle du monde des autres. Partout Gosseyn rencontre le même en-soi, la même surface dure et impénétrable. Aucune explication ici au mystère du monde.

Il lui reste à revenir à l'âge adulte et à explorer la société. C'est ce qu'il fait aussitôt après dans son deuxième séjour sur la Terre, à la faveur des révolutions qui agitent le non-A (chapitres XII à XXV). Après le danger, après la réduction à l'état incertain de l'enfance, Gosseyn connaît un troisième avatar : la médiocrité, la noyade dans une foule anonyme et incapable de résoudre un mystère au moins aussi grand que tous les précédents — celui de son gouvernement : « *Il se retrouvait au fond, dans le noir, avec les cinq milliards d'hommes qui ne savaient que ce qu'on leur disait. Bien pis, lui qui s'était mêlé au danger dans une action qui, à y bien réfléchir, sentait son mélo d'une lieue, avait vu ce danger s'écarter de lui* » (p. 152). Et plus loin : « *J'ai été pris au dépourvu, confessa-t-il. Après avoir été entouré de danger, dans la crainte de mourir, et pénétré d'un sentiment d'urgence extrême, j'ai vu tout ce poids s'écarter de moi, je me retrouve au purgatoire : trouver une chambre, gagner ma vie, et m'occuper de tous les détails sordides d'une vie sans le sou* » (p. 153).

Face à l'individu isolé qu'il est devenu, le mystère prend cette fois la forme de la cryptocratie : « *C'est ainsi qu'une race liée à son soleil et à ses planètes propres serait conquise. Des agents mystérieux, des actions sans signification apparente, des noyautages, et finalement une action irrésistible menée de nulle part* » (p. 111). Il est vrai que les ennemis de Gosseyn sont, comme lui, dans le brouillard : van Vogt note à plusieurs reprises que Thorson est en fait aussi isolé que Gosseyn lui-même, et réduit à vivre dans une méfiance égale. Une fois de plus, les rapports de l'homme et du monde sont réversibles, et la cryptocratie est une ambiance au sein de laquelle personne ne tire réellement les ficelles.

Ce qui explique ce chaos brumeux, c'est le comportement de la foule. La foule est le troisième en-soi rencontré par Gosseyn, après l'autre et le moi, aussi impénétrable qu'eux, et comme eux dépourvue de toute intention et de toute direction définie : « *Même pour un non-A, il était difficile de concevoir une épaisseur de 500 mètres de gens comme formée d'individus dont chacun avait une personnalité et une volonté propres.*

» *La foule était tantôt immobile, tantôt traversée de remous. Elle était pleine de velléités dont chacune prenait naissance c mme une petite boule de neige descendant la montagne pour déclencher une avalanche. Il y avait des râles, là où des gens se faisaient aplatir par la pression. Il y avait les cris des infortunés qui perdaient pied et tombaient. La foule était une femme sans âme : dressée sur ses orteils elle contemplait, l'esprit vide, ceux qui festoyaient sur le symbole détruit de l'unité du monde* » (p. 181).

C'est à cause de cette foule incohérente, sorte de fin sans finalité, que le devenir de la société ressemble à un jeu idiot : « *Tout au long de l'histoire, la lutte pour le pouvoir, le meurtre des rivaux et l'exploitation des innocents avaient été le monde*

réel de l'homme non intégré » (p. 237).

Dans cette farandole, les œuvres de progrès sont gâchées avec insouciance, et un précieux capital d'efforts est perdu sans remède. Gosseyn, devant les ruines de la Machine des Jeux, éprouve fortement le tragique de cette hémorragie : « *Gosseyn sentait une angoisse en lui. La Machine s'en allait et tout ce qu'elle représentait avec elle. Comme les temples et les cathédrales des anciens jours, elle était le produit d'une impulsion créatrice, d'un désir de perfection qui, bien que toujours en vie, ne se concrétiserait jamais plus de la même façon. D'un coup, des siècles de souvenirs irremplaçables s'effaçaient* » (p. 176).

On pourrait s'arrêter là, et s'en tenir à des considérations infécondes sur l'absurdité de l'univers et la mort inévitable. Mais van Vogt est un esprit autrement trempé. « *Le monde des non-A* » décrit un conflit, et la bataille n'est pas engagée au niveau de la constatation. D'autres points de vue sont donc nécessaires pour compléter le tableau.

2 — L'INDIVIDU MALADIE ET REMÈDE.

C'est ici qu'il convient de placer l'entrée en scène du thème majeur du livre, celui qui lui a donné son titre : le non-A. Le terrain choisi par van Vogt pour livrer bataille est en effet l'individu, et son roman se range parmi les très rares histoires de S.F. pédagogiques. Mais l'individualisme n'est pas présenté comme un antidote à la situation précédemment décrite, et comme un moyen d'abolir l'univers : le comportement de l'homme investi par le monde peut être, au choix, morbide ou thérapeutique, et son objectif dans ce dernier cas est d'abord d'intégrer le monde, ensuite seulement de le modifier.

A la base, le comportement individuel est une simple réaction incoordonnée. Van Vogt, à plusieurs reprises, montre ici qu'il considère les animaux comme des individus : « *Un cochon devenait fou lorsqu'on le forçait à accéder à sa nourriture par un itinéraire compliqué* » (p. 179). Ou encore : « *Il y eut un animal puissant, long, mince, avec des sabots gris, qui se rendit compte de sa capture après une tentative désespérée. Il s'assit et se mit à pleurer. Enro le Rouge lui-même lui tira une balle dans l'œil* » (p. 199). Il n'est pas jusqu'aux plantes qui ne fassent preuve de terreur devant le mystère de l'univers : « *La peur doit naître au plus profond des colloïdes de l'être. Une fleur qui ferme ses pétales la nuit témoigne sa crainte de l'obscurité* » (p. 53).

Van Vogt juge que l'homme est ainsi pour l'essentiel. Même Gosseyn, présenté comme le produit le plus pur de l'éducation non-A, ne se conduit pas autrement — et il est difficile de ne pas croire que l'auteur a mis beaucoup de lui-même dans ce portrait : « *Il se sentit contracté et resta immobile, abattu et déprimé* » (p. 29). Ou encore : « *Tout le reste du jour, il fut un homme en proie au désespoir et à la stupéfaction. Vers le soir, la fièvre ardente de son agitation commençait à décroître. Il se sentait fatigué et malheureux et aussi beaucoup plus concentré* » (p. 156). On pourrait multiplier les exemples. En fait, il semble bien que l'émotion paralysante soit l'état d'âme favori de ce héros qui est censé être un homme d'action. Et les notations sont trop réalistes pour qu'on ne soupçonne pas van Vogt d'avoir construit l'expérience de son personnage d'après la sienne propre. De là l'urgence d'un remède, et la nécessité vitale du non-A salvateur : c'est dans un problème profondément personnel que le créateur du « *Monde des non-A* » a puisé l'inspiration de son livre.

Si Gosseyn consume la majeure partie de ses forces en une affectivité mal contrôlée, le tableau n'est

pas moins troublant sur le plan de l'action. D'abord, il est comme momifié par l'hésitation, les remords et les velléités : « *Il ouvrit la porte qui donnait à l'intérieur du grand arbre et jeta un regard dans le souterrain. Aussi sombre que la veille. Un instant, il hésita, se demandant s'il devait aller y voir. Il se ravisa et revint au living-room* » (p. 89). Il y reste trois jours, faisant des recherches au hasard. Puis : « *Dire qu'il avait gâché tout ce temps. Tant de choses à faire. Le tunnel d'abord* » (p. 92). Il va donc au tunnel, s'avise qu'il a besoin de nourriture pour l'explorer, revient donc au living-room et se fait prendre. Il ne sera plus question de ce tunnel dans le reste du livre. A quoi servirait ce passage, parfaitement inutile au déroulement de l'action, sinon à mettre en scène un comportement essentiel aux yeux de van Vogt ?

Ce qui prouve qu'il s'agit là d'un point capital, c'est la multiplication des notations du même genre au cours de l'ouvrage : « *Ça fait un moment que je suis dans le cirage. Je me suis conduit comme un gosse dépaysé, j'ai obéi à tout le monde* » (p. 122). Mais le plus beau passage est peut-être celui où Gosseyn prend conscience qu'il avait cherché à se suicider sans s'en apercevoir : « *Vous espériez être tué aujourd'hui au palais, non ?* »

» *Il allait répondre :* « *Ne dites pas d'idioties !* » *Mais il se tut. Il se représentait son arrivée au palais, l'estomac noué, sa réussite et son désappointement. Sans doute, sans doute, les hommes pouvaient s'abuser eux-mêmes* » (p. 164).

En fait, l'homme ainsi décrit n'est rien d'autre qu'une marionnette et une victime. Il n'est pas libre de ses actes, et des forces qu'il ne discerne pas inspirent sa conduite, comme elles le submergent au cours de son lavage de cerveau : « *Ce fut comme s'il plongeait au fond d'un bassin. On eut dit qu'une violente pression s'exerçait sur lui de tous les côtés,* de l'intérieur compris » (p. 49 ; c'est moi qui souligne).

Cette émotivité, cette impuissance, ne laissent pas d'entraîner des compensations imaginaires. Gosseyn s'emballe aussi facilement qu'il se laisse abattre, et accueille sans grande méfiance, malgré son éducation intégrée, les illusions qui l'assaillent ; témoin la joie qu'il éprouve à son réveil, quand il ne voit plus Teresa, cette fille dont il se méfiait : « *Le bruit de mille voix et de mille machines faisait un brouhaha, un ronron, un fond sonore. Tout à coup, cela se fit excitant. Gosseyn, en proie à un sentiment exhilarant, sentit avec plus de force encore qu'il était libre. Même le départ de la jeune fille prouvait qu'elle n'exécutait pas la seconde partie d'un plan fantastique débutant par l'attaque contre sa mémoire. C'était un soulagement de ne plus l'avoir sur les bras.*

» *Une figure familière se détacha d'entre les faces humaines qui passaient devant lui. Teresa Clark, portant deux sacs de papier brun, le hélait* » (p. 25).

Autre exemple : « *...Du fond de sa conscience naissait une certitude joyeuse, le sentiment d'une victoire assurée, la conviction que rien ne pourrait l'arrêter* » (p. 169). En fait, il est ligoté sur son lit, sous l'effet d'une solution hypnotique, complètement isolé du monde extérieur.

L'auteur, comme son héros, est attiré par les miroirs aux alouettes. Maints détails le prouvent, à commencer par sa mégalomanie. Elle se fait relativement discrète dans « *Le monde des non-A* », où précisément van Vogt s'efforce de lutter contre ses tendances malsaines. On en trouve pourtant des exemples, atténués quelquefois par un ton plus ou moins humoristique : « *Et maintenant, je vais prendre cinq cents ans de congé*

et mettre un million de dessinateurs au boulot sur le plan d'un transport interstellaire de trois kilomètres de long » (p. 192). Et plus loin : « *Lentement, il alla jusqu'au parapet du vaste bâtiment et, mal à l'aise, regarda la jungle, dix kilomètres plus bas.*

« *Je suppose, pensa-t-il, que je suis censé me joindre à la partie de chasse des...* », *il s'arrêta, chercha le mot, puis, sarcastique :* « *des extrovertis qui construisent des rendez-vous de chasse de cette taille* » (p. 198).

Vers la fin pourtant, le ton héroïque l'emporte. C'est une loi du genre assurément, mais van Vogt s'y laisse aller avec un plaisir évident : « *Des hommes tombant des nuages en nombre tel que le ciel brumeux des grandes villes qu'il n'avait jamais vues lui-même devait s'obscurcir pendant leur chute. Des millions d'hommes désarmés surpris par des soldats aguerris équipés de toutes les armes imaginables en quantités illimitées* » (p. 203).

Mais c'est surtout sur le plan de l'héroïsme individuel que l'auteur donne libre cours à son goût du vertigineux : « *Gosseyn voyait ses espoirs se concentrer sur un être isolé qui travaillait, avec l'aide de quelques compagnons aussi impuissants à comprendre qu'il l'était lui-même, contre la puissance colossale d'une civilisation galactique généralisée et démesurément malsaine* » (p. 225). Ou encore : « *Dans moins de trente minutes, il se lancerait dans la plus grande campagne militaire jamais tentée par un homme seul, au moins à sa connaissance. Dans une heure, il serait victorieux ou mort à tout jamais* » (p. 232).

Brave non-A ! C'est lui qui, dans cette phrase, est responsable du « *au moins à sa connaissance* » ; mais le garde-fou n'est pas sans fissures, et ne protège pas entièrement l'auteur contre son penchant pour le splendide et le démesuré, comme on le voit dans l'exemple suivant, où les deux van Vogt se livrent une bataille acharnée : « *Ils montèrent les marches d'or à 14 carats, franchirent les portes de pierres précieuses serties de platine et l'immense antichambre, avec ses milliers de diamants incrustrés dans chaque pouce carré des hauts murs et des plafonds en coupole. L'effet était si saisissant que Gosseyn fut frappé par la pensée que les constructeurs de l'Institut avaient dépassé leur but. La construction de l'Institut datait d'une époque où l'on menait une vaste campagne pour convaincre les gens que les prétendus bijoux et les métaux précieux, jadis considérés comme l'essence de la richesse, n'avaient en réalité pas plus de valeur que les autres matériaux rares. Malgré les centaines d'années écoulées depuis, cette propagande n'était pas convaincante* » (p. 242). Visiblement, van Vogt a imaginé le décor avant de concevoir l'explication, et lui-même finalement ne l'a pas trouvée probante.

(La fin au prochain numéro.)

En raison du nombre limité de livres qui nous sont parvenus ce mois-ci, nous avons supprimé, exceptionnellement, notre rubrique « *Ici, on désintègre !* ». Nos lecteurs la retrouveront dons notre prochain numéro à sa place habituelle.

Le prix Jules Verne 1962

Après Serge Martel (« *L'adieu aux astres* », 1958), Daniel Drode (« *Surface de la planète* », 1959), Albert Higon (« *La machine du pouvoir* », 1960) et Jérôme Sériel (« *Le sub-espace* », 1961), c'est notre ami et collaborateur Philippe Curval qui a été le lauréat du dernier prix Jules Verne, décerné le 24 mai, pour son roman : « *Le ressac de l'espace* ».

Philippe Curval est bien connu de nos lecteurs, qui ont pu lire à plusieurs reprises ses nouvelles dans « *Fiction* ». Rappelons qu'un premier roman de lui, « *Les fleurs de Vénus* », avait déjà paru dans « Le Rayon Fantastique » (Hachette), où est également publié « *Le ressac de l'espace* ». Nous publierons le mois prochain un compte rendu de cet ouvrage.

Club des bandes dessinées

Pour apaiser les appréhensions de certains de ses membres correspondants, le Club des Bandes Dessinées a le plaisir de les informer qu'il a été autorisé à porter le chiffre de ses tirages à 200 exemplaires (au lieu de 100) ; ce chiffre excède légèrement le nombre total des adhérents actuels. Chacun sera donc servi. Que le silence du Club ne donne lieu à aucune inquiétude ; le développement inattendu de ses activités permet d'apporter aux réalisations prévues une qualité technique supérieure à celle espérée, et oblige par conséquent à les retarder pour le bien de tous.

Un bulletin ronéotypé sera prochainement adressé aux membres. Il contiendra des renseignements sur l'activité du Club et sa structure ; y seront joints des spécimens des bandes qui feront l'objet d'une prochaine reproduction ainsi qu'une diapositive en couleurs de Guy l'Eclair.

Ce bulletin et ces annexes ne seront adressées qu'aux personnes ayant déjà réglé leurs cotisations (C. C. P. PARIS 15.392-24).

Rappelons que la correspondance, sous peine de retard, *ne doit plus* être adressée à « *Fiction* » mais au nom du Club à la Boîte Postale 71-06 PARIS.

Livres d'Amérique

par Alfred Bester

Le soussigné est fâché avec Theodore Sturgeon. Fâché à un point tel qu'il hésite à parler de la cause de sa colère, qui est le livre « *Venus plus X* ». Présenté comme un roman, « *Venus plus X* » est en réalité une longue exposition des idées de Mr. Sturgeon sur la question sexuelle. et les mœurs américaines, sur leurs défauts et leurs hypocrisies, sur leurs problèmes et leurs désastres.

Cette exposition est effectuée par le biais de la visite d'un certain Charlie Johns, représentant de la race Homo Sapiens (que Mr. Sturgeon appelle infatigablement, et avec une ironie éléphantesque, Homo Sap.). Charlie Johns visite le mystérieux super-monde des Ledom, qu'il a apparemment atteint à l'aide d'une machine à explorer le temps. Alternant avec les mœurs et la morale des Ledom, des scènes présentant la vie américaine — très légèrement extrapolée dans le futur — nous sont offertes en guise de motif parallèle. Elles sont écrites au présent. Tout cela est compliqué et interminable.

Qu'on ne nous comprenne bien. Nous n'éprouvons aucune pudibonderie à examiner les préoccupations d'ordre sexuel de Mr. Sturgeon. Au cours d'une carrière tumultueuse et variée dans le monde des divertissements, nous en sommes venus à considérer toutes les versions et inversions des pratiques sexuelles comme des banalités. Dans « *Venus plus X* » une seule chose nous choque et nous irrite : l'incroyable ennui qui se dégage de ces lignes, et qui est véritablement impardonnable.

Nous a d m i r o n s profondément Mr. Sturgeon et nous voyons en lui un des écrivains les plus brillants et les plus sensibles des Etats-Unis ; pourtant il a été la victime du piège qui cause l'échec de bien des écrivains américains moins doués que lui : un sérieux figé et endormant dès qu'il s'agit de questions sexuelles. Lorsqu'il aborde d'autres sujets, Mr. Sturgeon écrit avec chaleur, esprit et délicatesse, mais lorsqu'il s'occupe d'affaires sexuelles, il le fait avec la gravité d'un clinicien défroqué.

« *Deathworld* », par Harry Harrison, illustre un point que le soussigné a gravement médité durant quelques années. A savoir que, si le côté science de la science-fiction marque un temps d'arrêt, le côté fiction, quant à lui, avance gaillardement. « *Deathworld* » est un roman vivant, fondé sur des idées qui ne sont guère neuves, mais son écriture se distingue par la finesse et l'intelligence.

Jason dinAlt, joueur et aventurier, arrive sur la redoutable planète Pyrrus où une incroyable lutte pour la vie dans un milieu féroce a produit une population impressionnante par sa puissance. En fait, s'il visite la planète, c'est surtout parce que la vigueur et l'assurance de ses habitants constituent un défi à sa dignité d'homme, défi qu'il ne peut que relever.

Au cours d'une série de scènes intéressantes, écrites d'une plume alerte et précise, Jason éclaircit progressivement le mystère qui entoure l'écologie hostile de Pyrrus ; il lui faut ensuite combattre l'obstination des habitants, pour les amener à accepter la solution qu'il propose à leur problème. Tout au long de ses aventures, le héros n'égale jamais la virilité des Pyrriens, mais il demeure un protagoniste sympathique et digne d'estime : c'est là une réussite qu'il faut compter à l'actif de Mr. Harrison.

Nous avons appris de source digne de foi que Mr. Harrison et ses éditeurs préparent une suite à « *Death-*

world ». Nous en sommes très heureux, et vous le serez sans doute aussi après avoir lu ce livre.

Andre Norton, auteur de science-fiction féminin d'assez médiocre envergure, se révèle sous un jour brillant dans « *Shadow hawk* ». Dans cet intéressant roman, pour lequel l'auteur s'est manifestement livré à des recherches méticuleuses, il est question des efforts des Egyptiens en vue de chasser les conquérants Hyksos, environ deux mille ans avant Jésus-Christ.

Le héros est Rahotep, Duc du Faucon par sa naissance ; cependant comme ses terres sont actuellement occupées par les envahisseurs Hyksos, il n'est plus qu'un faucon de l'ombre (1). Mais Rahotep n'est pas un soldat de l'ombre ; ses campagnes et ses intrigues, en Haute-Egypte et en Nubie, sont généreusement pourvues en action et en violence. Nous n'avons qu'une petit critique à faire : Miss Norton a dû faire tenir ses connaissances dans un cadre qui se révèle parfois étroit. Occasionnellement, les détails couvrent le récit. Et il nous reste une question à poser : une femme peut-elle écrire des romans d'action véritablement convaincants ?

Judith Merril, dont nous avons déjà eu l'occasion de chanter les louanges, a compilé le cinquième volume de « *The year's best s-f* ». C'est un assemblage sympathique de textes, parmi lesquels on trouve des éditoriaux, des extraits de presse, de la poésie et de l'humour aussi bien que de la fiction. Au nombre des nouvelles figurent le mordant récit de Damon Knight intitulé « *The handler* » ; l'émouvant et rêveur « *The man who lost the sea* » de Theodore Sturgeon ; le magnifique « *Flowers for Algernon* » de Daniel Keyes ; l'inquiétant « *Mariana* » de Fritz Leiber ; l'effrayante étude d'une décadence présentée par Carol Emshwiller sous le titre de « *Day at the beach* ». Et bien d'autres encore, également intéressants.

La collection témoigne du raffinement et du bon goût de Judith Merril, et nous éprouvons quelque regret à devoir lui adresser un léger reproche. Nous réalisons parfaitement que les textes de présentation précédant les nouvelles sont parmi les choses les plus difficiles à écrire ; mais nous eussions préféré, pour notre part, un ton moins personnel et plus éloigné du simple commérage. Celui-ci nous semble hors de propos dans un tel livre.

Les autres livres que nous avons reçus ce mois sont si mauvais que nous avons décidé de les ignorer, ne tenant pas à en dire du mal. Cherchons plutôt à distinguer les raisons pour lesquelles ces livres sont tels. Tout le monde, ou presque, est d'accord pour estimer que la science-fiction traverse une période difficile — il se publie trop de mauvais livres, et pas assez de bons — et bien des gens aimeraient savoir pourquoi. On a attribué la responsabilité de cet état de choses aux éditeurs, aux rédacteurs des revues comme au public. Nous ne sommes pas d'accord. Nous pensons que la faute en incombe aux auteurs.

La qualité moyenne de ce qui s'écrit aujourd'hui dans le domaine est extraordinairement basse. Nous ne parlons pas du style : il est au contraire remarquable de trouver la même aisance dans le maniement des mots chez les professionnels et chez les amateurs. A notre époque de communications rapides, tout le monde sait travailler de la plume avec quelque facilité. Les auteurs de science-

(1) En anglais, **shadow hawk** (N.D.T.).

fiction réussissent généralement à se faire clairement comprendre. S'ils s'élèvent rarement jusqu'à des sommets stylistiques, ils ne s'enlisent en revanche pas souvent dans des jargons d'illettrés.

Non, c'est bien du contenu que nous voulons parler : de la pensée, du thème et de l'action des histoires, qui font connaître l'écrivain lui-même. Bien des auteurs de science-fiction se montrent, dans leurs œuvres, petits, détachés de la réalité, ignorants de la vie, incapables de lier la science-fiction à des êtres humains, et cherchant dans leurs récits un abri contre les difficultés de la vie.

La science, pour ces auteurs, est une simple répétition de ce qui a déjà été fait. Ils imaginent des variations infinitésimales sur des thèmes déjà mille fois traités, et s'attachent à des idées dont on avait fini de tirer tout le suc possible il y a dix ans. Ils s'amusent avec les débris et le rebut de ce qui a déjà été fait, et leur technique s'en trouve frappée d'une sorte de paralysie.

Le soussigné en veut à ces auteurs qui partent d'une broutille et en font une histoire en se contentant de la dissimuler au lecteur. Leurs personnages se trouvent dans une situation bizarre et se comportent de manière étrange ; petit à petit, un coin du voile se soulève ici ou là, et la curiosité du lecteur se trouve piquée, une fois, deux fois, trois fois. Le voile se soulève enfin complètement, pour révéler... rien du tout.

C'est là une malhonnêteté littéraire, une sorte de vol, qu'on commet de plus en plus fréquemment de nos jours. Etant lui-même auteur de son métier, le soussigné réalise parfaitement qu'un bon auteur commence son récit là où un écrivain médiocre termine le sien. Etant également critique, le soussigné réalise tout aussi parfaitement que bien des auteurs actuels de science-fiction terminent leurs récits là où un mauvais auteur commencerait le sien...

On peut évidemment prétendre, au sujet des broutilles susmentionnées, que nous nous trouvons dans une période de transition. La science-fiction a utilisé la majorité des concepts scientifiques et, en ayant épuisé la substance, elle doit nécessairement marquer un temps d'arrêt. Le point est contestable ; cependant, si on l'admet, notre réponse est simple : cessez dans ce cas d'écrire de la science-fiction. Pour l'amour du ciel, taisez-vous si vous n'avez rien à dire.

La question se pose alors de savoir comment un écrivain peut gagner sa vie, s'il doit se taire. La réponse est toute simple. La science-fiction n'est pas un domaine littéraire suffisamment vaste ou suffisamment important pour qu'un auteur puisse gagner sa vie en s'y consacrant exclusivement. La science-fiction peut être rapprochée de la poésie. Le lecteur qui le désire y trouve (ou devrait y trouver) de la littérature d'avant-garde ; l'auteur lassé des tabous conventionnels y trouve (ou devrait y trouver) une soupape de sûreté, une façon de dire ce qu'il a sur le cœur.

L'attrait de la science-fiction a toujours été son côté iconoclastique. C'est le domaine dans lequel il n'y a, pour le romancier, aucune vache sacrée, et où toutes les idoles peuvent être allègrement brisées. La science-fiction excite, amuse et éduque, en mettant en doute ce qui est certain, en se moquant de ce qui est sacro-saint, en condamnant ce qui est accepté, et en défendant ce qui est impensable.

Il ne suffit cependant pas, pour être iconoclaste, de percevoir vaguement l'existence de l'idole qu'on désire détruire. L'auteur doit connaître celle-ci à fond et en comprendre les aspects les plus divers. Autrement dit, il doit y avoir sérieusement réfléchi et posséder des convictions à lui, qui pourront tenir debout et prendre

la place de l'idole brisée. Ou, si l'on veut, n'importe quel enfant peut se plaindre, mais seul un adulte peut entrer en conflit avec des croyances acceptées. Seul, plus précisément, un adulte ayant des idées.

Il ne suffit pas de dire : la démocratie est un système absurde ; je crois au fascisme, point à la ligne. De telles affirmations ont assurément un petit côté iconoclastique (du moins aux Etats-Unis), mais ce ne sont que des propos en l'air, à moins que l'auteur ne révèle, dans son récit, une solide compréhension de la démocratie et du fascisme, et n'offre des raisons valables pour défendre son point de vue.

Lorsque nous affirmons que ce sont les auteurs qui tuent la science-fiction, ce ne sont point là des propos en l'air. Nous savons pourquoi on écrit aujourd'hui de la science-fiction, et nous sommes prêts à énoncer quelques vérités déplaisantes. A part certaines exceptions, la science-fiction est écrite par des êtres creux qui sont des ratés sur le plan humain.

Considérés collectivement, ils sont irresponsables, paresseux et dépourvus de maturité. Ils sont incapables d'écrire de la fiction, parce qu'ils ne connaissent rien de la vie, qu'ils ne peuvent exprimer la vie et n'ont rien d'adulte à dire sur la vie. Ce sont des êtres à la mentalité enfantine, pour lesquels la science-fiction constitue une sorte de refuge : ils peuvent y établir leur règle arbitraire en tant que réalité, afin de satisfaire leur insuffisance. En outre, comme la plupart des névrosés, ils sont convaincus d'être des individus « à part ».

Ce sont les irresponsables, les inadaptés et les maladroits qui sont en train de tuer de nos jours la science-fiction. Pour la plupart, les auteurs de qualité ont passé à d'autres domaines. Les jeunes espoirs dont on pouvait attendre un peu de sang nouveau ont eu le malheur d'apparaître à une époque où les débutants de talent trouvent les portes de la télévision, du cinéma, des magazines et des maisons d'édition largement ouvertes devant eux. A l'exception d'une petite nouvelle écrite à temps perdu, ils refusent de perdre leurs efforts dans la science-fiction. Ils peuvent gagner davantage, apprendre davantage et aller plus loin en empruntant d'autres chemins.

Public patient, nous sommes conscient de vos longues souffrances et nous vous bénissons. Rédacteurs laborieux, qui devez examiner des piles de textes pour trouver un seul manuscrit publiable, acceptez notre sympathie. Collègues qui avez notre respect et notre admiration, veuillez pardonner cette attaque qui n'est pas dirigée contre vous. Mais vous, vous qui méritez cette attaque, soyez maudits. Personne ne comprend un auteur aussi bien qu'un autre auteur ; personne, non plus, ne hait un mauvais auteur aussi amèrement qu'un auteur.

(*Traduit par Demètre Ioakimidis.*)

VENUS PLUS X, *Theodore Sturgeon,* Pyramid, 35 c.
DEATHWORLD, *Harry Harrison,* Bantam, 35 c.
SHADOW HAWK, *Andre Norton,* Harcourt, Brace, 3,50 $.
THE YEAR'S BEST S-F, *edited by Judith Merrill,* Simon and Schuster, 3,95 $.

---

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Infidèle fidélité

Les lecteurs de « *Fiction* » connaissent bien l'admirable roman d'Henry James « *Le tour d'écrou* » qui fut publié ici même en mai et juin 1961 (numéros 90 et 91). C'est de cet ouvrage célèbre que s'inspire le scénario du film anglais « *Les innocents* », que distribue la firme américaine Fox.

Disons-le tout de suite, il s'agit d'une production à grand sujet et à la réalisation soignée. Le metteur en scène, Jack Clayton, n'est pas un inconnu pour les spectateurs français, puisque ceux-ci ont eu l'occasion de voir « *Les chemins de la haute ville* » qui valut à Simone Signoret de nombreuses récompenses internationales.

Refusant les effets trop insistants, Clayton s'est cantonné dans une facture classique et c'est par la direction des acteurs et l'organisation de la bande sonore qu'il tente de créer un climat fantastique. L'image demeure réaliste et la caméra évite les cadrages extraordinaires, sauf dans la séquence où l'on voit Deborah Kerr, apeurée, courir dans les couloirs du manoir endormi. Quant au découpage, il reste traditionnel.

C'est dire que le réalisateur a choisi, en un sens, une solution de difficulté pour provoquer chez le spectateur l'angoisse et le malaise. Dans cette perspective, il nous donne un film très valable, qui dédaigne le recours aux effets spectaculaires et n'en réussit pas moins à provoquer une certaine épouvante.

La valeur de l'interprétation en outre n'est pas niable. Chacun imagine la difficulté qu'il y a à diriger des enfants au cinéma, surtout lorsque le sujet sort des sentiers battus. Martin Stephens et Pamela Franklin qui personnifient ici le jeune garçon et la fillette apparaissent parfaits dans le rôle qu'on leur assigne, de même que Deborah Kerr, à laquelle revient la part du lion car le scénario est entièrement axé sur elle.

De ces remarques préliminaires, les lecteurs auront pu inférer que le film suit dans ses grandes lignes le canevas du roman, celui-ci étant construit pour l'essentiel sur la personne de la gouvernante et ses rapports avec les deux enfants. De même, le refus du fantastique « apparent » répond au souci du romancier de rejeter tout surnaturel extérieur aux protagonistes. Mais peut-on dire pour autant que Clayton et ses scénaristes soient fidèles à Henry James ? Pour ma part, j'avance des doutes sur ce point.

On sait en effet que le fantastique de James dans « *Le tour d'écrou* » repose tout entier sur l'ambiguïté psychologique. On peut tout d'abord penser qu'il s'agit d'une banale histoire de hantise faisant intervenir les fantômes dont les Anglais sont, on le sait, très friands. C'est du moins ce

que le cadre du récit (le château romantique) et la description des revenants laissent supposer. Mais il y a autre chose : les rapports du petit garçon et de sa sœur sont évoqués de façon troublante et on se demande souvent, en lisant les pages de James, si les fantômes ne sont pas tout simplement l'émanation (ou le symbole) du mal qui ronge leur âme. De ce point de vue, comme dans la troisième interprétation qui se présente ensuite à l'esprit, Henry James a réussi une manière de chef-d'œuvre, puisque sa construction tient parfaitement au regard de ce que la psychanalyse nous a appris. J'ai dit la troisième interprétation, car, le récit étant rapporté dans le livre par la gouvernante, il reste que toute l'aventure pourrait n'être que le reflet des obsessions maladives de cette dernière qui les projetterait, ainsi que cela arrive souvent, sur ses jeunes élèves.

A regarder avec attention le film, il semble que Clayton et ses scénaristes aient penché pour cette troisième solution. Ce qui se conçoit d'ailleurs, car il est impossible de faire passer à la censure une histoire de rapports enfantins troubles et que peu de réalisateurs osent toucher à la « pureté » de l'enfance. Le baiser donné par le jeune Martin Stephens à Deborah Kerr peut certes éveiller un soupçon, mais le reste du temps, les dialogues, le cadrage, la conception de la mise en scène, en un mot tout l'arsenal spécifique du cinéma, concourent à nous faire penser qu'il s'agit d'une obsession maladive de la gouvernante (dont il est bien souligné qu'elle est seule à voir les fantômes).

Toutefois, si tel est le propos des auteurs, il faut avouer que leur film laisse à désirer car l'évolution du personnage de Deborah Kerr est pour ainsi dire escamotée. Tout l'effort de Henry James consistait à développer la courbe suivie par la gouvernante grâce à de petites touches « internes ». Mais l'« extériorité » imposée par la nature même du cinéma annule la subtilité du romancier. Il aurait fallu du génie pour arriver à suggérer sur l'écran cette « intériorité » de l'œuvre de James. Force nous est de constater que Clayton en manque : il est tout au plus un bon réalisateur.

Ce que je viens de dire pose un problème plus général, celui des adaptations d'œuvres littéraires au cinéma. Dans la majorité des cas, le passage à l'écran se traduit par un appauvrissement de la matière littéraire qui a servi de point de départ. Le dernier exemple en date est « *Le caporal épinglé* » de Jean Renoir et Guy Lefranc. La liste est longue ; elle passe par « *Les liaisons dangereuses* », « *Guerre et paix* », « *La chambre ardente* » et bien d'autres titres qu'il serait fastidieux d'énumérer ici. En ce qui concerne « *Les innocents* », le fait est évident : on n'y retrouve pas la richesse fascinante que possédait « *Le tour d'écrou* ».

Certes, et je suis le premier à l'accorder, la matière littéraire choisie au départ n'est qu'un prétexte. Ce qui importe c'est l'œuvre du metteur en scène, ce que le cinéaste veut dire. Le film est son œuvre. Mais alors, il convient de le juger sur pièce en oubliant l'œuvre adaptée. Et dans ce cas, « *Les innocents* » apparaît comme un film *unidimensionnel* sans grand intérêt. Pourquoi dès lors lui consacrer tant de développements ? Pour la simple raison qu'en choisissant un grand roman, le réalisateur fait en outre preuve d'une certaine malhonnêteté. Le recours aux grands sujets cache souvent la médiocrité.

Je ne veux pas dire que les adaptations sont impossibles. Mais elles ne valent que par l'interprétation que le metteur en scène donne du livre ou par ses thèmes personnels qu'il substitue à ceux de l'auteur envisagé. Or, de ce point de vue, je ne vois

guère l'intérêt du film de Clayton. L'interprétation qu'il donne du « *Tour d'écrou* » appauvrit le roman de James. Quant à ses thèmes personnels, il m'a été difficile de les percevoir.

Déception

Je m'attendais à une déception à propos du nouveau De Sica : « *Le jugement dernier* ». Et cette attente a été confirmée. Pourtant le sujet de ce film, dû à Zavattini, aurait pu donner lieu à des inventions savoureuses et à des développements intéressants.

Il y avait là un bon point de départ : les lecteurs de « *Fiction* » se souviennent sans doute de quelques excellentes nouvelles ayant pour thème l'approche de la fin du monde. Ici, une voix grave annonce à intervalles réguliers le début du jugement dernier pour six heures de l'après-midi. Nous nous trouvons à Naples, et comme il se doit les gens commencent à réagir par des haussements d'épaules : ils croient à une machination publicitaire. Mais bientôt les nouvelles parvenant du reste du monde provoquent l'inquiétude et même la panique. Que va-t-il se passer ? (C'est par une phrase de ce genre que se termine le résumé du scénario dans les prospectus publicitaires. La réponse, après une heure et demie de projection, s'impose d'elle-même : rien, hélas !)

Le vrai propos des auteurs est certainement de nous montrer le comportement de quelques personnes à l'heure de la vérité. Mais là où il aurait fallu de la férocité, n'existe qu'une gentillesse édulcorée. De Sica prend le sucre pour du poivre. De Sica ? Disons plutôt Zavattini, car il me semble bien qu'il soit l'unique responsable de cette mièvrerie. En effet la réalisation de De Sica brille surtout par son absence. Aucune idée de mise en scène dans le film. Une simple suite d'images illustrant un scénario. Et les rares idées du script s'amollissent singulièrement en passant sur la pellicule : par exemple, le ballet des chapeaux à la réception du ministre, le ballet des garçons à l'hôtel, les mouvements de la foule, etc.

Le récit est raconté à la façon de Dos Passos : je veux dire que les diverses intrigues sont fragmentées, afin de donner une impression de simultanéité. Mais le procédé ne fait qu'alourdir le film et provoquer le désintérêt du spectateur. L'évolution psychologique des individus est escamotée. Et les quelques gags sont fort mal exploités : l'enterrement, l'interrogatoire de l'Anglais et de l'Arabe, etc.

A la fin, quand la « voix » abandonne soudain son inquisition, et que tout le monde reprend joyeusement le cours de l'existence, la pellicule se colore ! Mais on ne voit vraiment pas pourquoi, d'autant plus que le décor est fort laid. Ainsi qu'on peut le constater, la seule idée de mise en scène de De Sica tombe à plat. Sans doute le réalisateur sentait-il les dangers de l'entreprise, puisqu'il a tenté une compensation en jetant à nos yeux une distribution aussi variée qu'internationale : Fernandel, Anouk Aimée, Melina Mercouri, Vittorio Gassman, Lino Ventura, Jack Palance, Alberto Sordi, Silvana Mangano, etc.

En un mot, un film raté et pénible. Il ne faut pas pourtant croire qu'il ne présente aucune importance. Il me paraît même fort utile, car il nous donne l'occasion de dégonfler un des mythes du cinéma de ces vingt dernières années. Il nous amène à

jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'œuvre commune de De Sica et de Zavattini. L'incompétence des deux auteurs apparaît avec certitude dans le domaine du fantastique comme dans celui d'autres genres. J'ai récemment revu « *Miracle à Milan* » et « *Le voleur de bicyclette* ». Ces bandes ont terriblement vieilli, et ce qui nous paraissait moderne à l'époque relève maintenant du poncif ! On se demande comment on a pu avaler la pilule à l'époque.

Peut-être suis-je trop sévère. Mais c'est que l'Italie nous a donné depuis de très grands metteurs en scène : Rossellini, Visconti et Antonioni, pour ne citer que ceux-là. A côté d'eux, l'étoile des De Sica et Zavattini pâlit tout naturellement. Il faut cependant répéter que De Sica demeure un des plus grands acteurs italiens contemporains, quoique son rôle d'avocat dans « *Le jugement dernier* », qui rappelle curieusement certaine séquence du « *Général della Rovere* », ne soit pas très convaincant.

F. Hoda.

Dépôt légal : 2me trimestre 1962 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	8,70	12,90	115,00	157,00	10,00	14,20	2,00	2,75	9,90	14,10
Un an	16,80	25,20	223,00	306,00	19,50	27,90	3,90	5,30	18,50	27,60
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du nº 79 .... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter	0,70		6,00		0,50		0,15		0,70	
N.B. — Les numéros 1, 2, 3, 6, 9, 11 sont épuisés.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	5,00		63,50		5,20		1,20		5,20	
2 reliures	9,00		115,00		10,10		2,00		10,10	
3 reliures	13,20		170,00		14,80		2,90		14,80	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,60		59,00		4,80		1,00		4,80	
2 reliures	8,20		107,00		9,20		1,80		9,20	
3 reliures	12,05		160,00		13,60		2,70		13,60	

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Enr., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd. St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.